


VITAM
IMPENDERE
VERO.



SECOND SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.

TOME PREMIER.



GENÈVE.

M. DCC. LXXXIX.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

Intus et in cute.

LIVRE SEPTIÈME.

APRÈS deux ans de ſilence & de patience, malgré mes réſolutions, je prends la plume. Lecteur, ſuſpendez votre jugement ſur les raiſons qui m'y forcent. Vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.

On a vu s'écouler ma paiſible jeuneſſe dans une vie égale, aſſez douce, ſans de grandes traverſes, ni de grandes proſpérités. Cette médiocrité fut en grande partie l'ouvrage de mon naturel ardent mais foible, moins prompt encore à entreprendre que facile à décourager, ſortant du repos par ſecouſſes,

mais y rentrant par laſſitude & par goût, & qui, me ramenant toujours loin des grandes vertus & plus loin des grands vices, à la vie oiſeuſe & tranquille pour laquelle je me ſentois né, ne m'a jamais permis d'aller à rien de grand, ſoit en bien ſoit en mal. Quel tableau différent j'aurai bientôt à développer! Le ſort qui durant trente ans favoriſa mes penchans, les contraria durant les trente autres, & de cette oppoſition continuelle entre ma ſituation & mes inclinations, on verra naître des fautes énormes, des malheurs inouis, & toutes les vertus, excepté la force, qui peuvent honorer l'adverſité.

Ma première partie a été toute écrite de mémoire, j'y ai dû faire beaucoup d'erreurs. Forcé d'écrire la ſeconde de mémoire auſſi, j'y en ferai probablement beaucoup davantage. Les doux ſouvenirs de mes beaux ans paſſés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laiſſé mille impreſſions charmantes que j'aime ſans ceſſe à me rappeler. On verra bientô combien ſont différens ceux du reſte de ma vie. Les rappeler, c'eſt en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir celle

de ma ſituation par ces triſtes retours, je les écarte autant qu'il m'eſt poſſible, & ſouvent j'y réuſſis au point de ne les pouvoir plus retrouver au beſoin. Cette facilité d'oublier les maux eſt une conſolation que le Ciel m'a ménagée dans ceux que le ſort devoit un jour accumuler ſur moi. Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, eſt l'heureux contre-poids de mon imagination effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avenirs.

Tous les papiers que j'avois raſſemblés pour ſuppléer à ma mémoire & me guider dans cette entrepriſe, paſſés en d'autres mains, ne rentreront plus dans les miennes.

Je n'ai qu'un guide fidelle ſur lequel je puiſſe compter; c'eſt la chaîne des ſentimens qui ont marqué la ſucceſſion de mon être, & par eux celle des événemens qui en ont été la cauſe ou l'effet. J'oublie aiſément mes malheurs, mais je ne puis oublier mes fautes, & j'oublie encore moins mes bons ſentimens. Leur ſouvenir m'eſt trop cher pour s'effacer jamais de mon cœur. Je puis faire

des omiſſions dans les faits, des tranſpoſitions, des erreurs de dates ; mais je ne puis me tromper ſur ce que j'ai ſenti, ni ſur ce que mes ſentimens m'ont fait faire, & voilà de quoi principalement il s'agit. L'objet propre de mes confeſſions eſt de faire connoître exactement mon intérieur dans toutes les ſituations de ma vie. C'eſt l'hiſtoire de mon ame que j'ai promiſe, & pour l'écrire fidellement je n'ai pas beſoin d'autres mémoires : il me ſuffit, comme j'ai fait juſqu'ici, de rentrer au dedans de moi.

Il y a cependant, & très-heureuſement, un intervalle de ſix à ſept ans dont j'ai des renſeignemens ſûrs dans un recueil tranſcrit de lettres dont les originaux ſont dans les mains de M. du Peyrou. Ce recueil, qui finit en 1760, comprend tout le temps de mon ſéjour à l'hermitage, & ma grande brouillerie avec mes ſoi-diſans amis : époque mémorable dans ma vie & qui fut la ſource de tous mes autres malheurs. A l'égard des lettres originales plus récentes qui peuvent me reſter, & qui ſont en très-petit nombre, au lieu de les tranſcrire

à la ſuite du recueil, trop volumineux pour que je puiſſe eſpérer de les souſtraire à la vigilance de mes argus, je les tranſcrirai dans cet écrit même, lorſqu'elles me paroîtront fournir quelque éclairciſſement, ſoit à mon avantage ſoit à ma charge : car je n'ai pas peur que le lecteur oublie jamais que je fais mes confeſſions pour croire que je fais mon apologie ; mais il ne doit pas s'attendre non plus que je taiſe la vérité, lorſqu'elle parle en ma faveur.

Au reſte, cette ſeconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la première, ni d'avantage ſur elle que par l'importance des choſes. A cela près, elle ne peut que lui être inférieure en tout. J'écrivois la première avec plaiſir, avec complaiſance, à mon aiſe, à Wootton ou dans le château de Trie : tous les ſouvenirs que j'avois à me rappeler étoient autant de nouvelles jouiſſances. J'y revenois ſans ceſſe avec un nouveau plaiſir, & je pouvois tourner mes deſcriptions ſans gêne juſqu'à ce que j'en fuſſe content.

Aujourd'hui ma mémoire & ma tête

affoiblies me rendent presque incapable de tout travail ; je ne m'occupe de celui-ci que par force & le cœur serré de détresse. Il ne m'offre que malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attristans & déchirans. Je voudrois pour tout au monde pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire, & forcé de parler malgré moi, je suis réduit encore à me cacher, à ruser, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choses pour lesquelles j'étois le moins né ; les planchers sous lesquels je suis, ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles ; environné d'espions & de surveillans malveillans & vigilans, inquiet & distrait, je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. Je sais que malgré les barrières immenses qu'on entasse sans cesse autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure. Comment m'y prendre pour la faire percer ? Je le tente avec peu d'espoir de succès. Qu'on juge si c'est-là de quoi faire des tableaux agréables & leur

donner un coloris bien attrayant ! J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture, que rien en la pourſuivant ne peut les garantir de l'ennui, ſi ce n'eſt le deſir d'achever de connoître un homme, & l'amour ſincère de la juſtice & de la vérité.

Je me ſuis laiſſé dans ma première Partie, partant à regret pour Paris, dépoſant mon cœur aux Charmettes, y fondant mon dernier château en Eſpagne, projettant d'y rapporter un jour aux pieds de maman, rendue à elle-même, les tréſors que j'aurois acquis, & comptant ſur mon ſyſtême de muſique, comme ſur une fortune aſſurée.

Je m'arrêtai quelque temps à Lyon pour y voir mes connoiſſances, pour m'y procurer quelques recommandations pour Paris & pour vendre mes livres de Géométrie que j'avois apportés avec moi. Tout le monde m'y fit accueil. M. & Mde. de Mably marquèrent du plaiſir à me revoir, & me donnèrent à dîner pluſieurs fois. Je fis chez eux connoiſſance avec l'Abbé de Mably, comme je l'avois déjà faite avec l'abbé de Condil-

lac, qui tous deux étoient venus voir leur frère. L'abbé de Mably me donna des lettres pour Paris, entr'autres une pour M. de Fontenelle & une pour le comte de Caylus. L'un & l'autre me furent des connoiſſances très-agréables, ſur-tout le premier qui juſqu'à ſa mort n'a point ceſſé de me marquer de l'amitié, & de me donner dans nos tête-à-têtes des conſeils dont j'aurois dû mieux profiter.

Je revis M. Bordes avec lequel j'avois depuis long-temps fait connoiſſance, & qui m'avoit ſouvent obligé de grand cœur & avec le plus vrai plaiſir. En cette occaſion je le retrouvai toujours le même. Ce fut lui qui me fit vendre mes livres, & il me donna par lui-même ou me procura de bonnes recommandations pour Paris. Je revis M. l'Intendant dont je devois la connoiſſance à M. Bordes, & à qui je dus celle de M. le duc de Richelieu qui paſſa à Lyon dans ce temps-là. M. Pallu me préſenta à lui. M. de Richelieu me reçut bien, & me dit de l'aller voir à Paris; ce que je fis plusieurs fois, ſans pourtant que cette haute

connoiffance dont j'aurai fouvent à parler dans la fuite, m'ait été jamais utile à rien.

Je revis le muficien David qui m'avoit rendu fervice dans ma détreffe, à un de mes précédens voyages. Il m'avoit prêté ou donné un bonnet & des bas que je ne lui ai jamais rendus & qu'il ne m'a jamais redemandés, quoique nous nous foyions revus fouvent depuis ce temps-là. Je lui ai pourtant fait dans la fuite un préfent à-peu-près équivalent. Je dirois mieux que cela, s'il s'agiffoit ici de ce que j'ai dû ; mais il s'agit de ce que j'ai fait, & malheureufement ce n'eft pas la même chofe.

Je revis le noble & généreux Perrichon, & ce ne fut pas fans me reffentir de fa magnificence ordinaire, car il me fit le même cadeau qu'il avoit fait auparavant au gentil Bernard, en me défrayant de ma place à la diligence. Je revis le chirurgien Parifot, le meilleur & le mieux-faifant des hommes ; je revis fa chère Godefroy qu'il entretenoit depuis dix ans, & dont la douceur de caractère & la bonté de cœur faifoient à-

peu-près tout le mérite ; mais qu'on ne pouvoit aborder ſans intérêt, ni quitter ſans attendriſſement, car elle étoit au dernier terme d'une étiſie dont elle mourut peu après. Rien ne montre mieux les vrais penchans d'un homme que l'eſpèce de ſes attachemens. (*) Quand on avoit vu la douce Godefroi, on connoiſſoit le bon Pariſot.

J'avois obligation à tous ces honnêtes gens. Dans la ſuite je les négligeai tous. Non certainement par ingratitude, mais par cette invincible pareſſe qui m'en a ſouvent donné l'air. Jamais le ſentiment de leurs ſervices n'eſt ſorti de mon cœur ;

(*) A moins qu'il ne ſe ſoit d'abord trompé dans ſon choix, ou que celle à laquelle il s'étoit attaché n'ait enſuite changé de caractère par un concours de cauſes extraordinaires ; ce qui n'eſt pas impoſſible abſolument. Si l'on vouloit admette ſans modification cette conſéquence, il faudroit donc juger de Socrate par ſa femme Xantippe, & de Dion par ſon ami Calippus, ce qui ſeroit le plus inique & le plus faux jugement qu'on ait jamais porté Au reſte, qu'on écarte ici toute application injurieuſe à ma femme. Elle eſt, il eſt vrai, foible & plus facile à tromper que je ne l'avois cru ; mais pour ſon caractère pur, excellent, ſans malice, il eſt digne de toute mon eſtime.

mais il m'en eût moins coûté de leur prouver ma reconnoissance que de la leur témoigner assidument. L'exactitude à écrire a toujours été au-dessus de mes forces ; si-tôt que je commence à me relâcher, la honte & l'embarras de réparer ma faute me la font aggraver, & je n'écris plus du tout. J'ai donc gardé le silence & j'ai paru les oublier. Parisot & Perrichon n'y ont pas même fait attention, & je les ai toujours trouvé les mêmes ; mais on verra vingt ans après dans M. Bordes jusqu'où l'amour-propre d'un bel-esprit peut porter la vengeance, lorsqu'il se croit négligé.

Avant de quitter Lyon, je ne dois pas oublier une aimable personne que j'y revis avec plus de plaisir que jamais, & qui laissa dans mon cœur des souvenirs bien tendres. C'est Mlle. Serre dont j'ai parlé dans ma premiere Partie, & avec laquelle j'avois renouvellé connoissance tandis que j'étois chez M. de Mably.

A ce voyage, ayant plus de loisir, je la vis davantage ; mon cœur se prit, & très-vivement. J'eus quelque lieu de

penser que le sien ne m'étoit pas contraire; mais elle m'accorda une confiance qui m'ôta la tentation d'en abuser. Elle n'avoit rien ni moi non plus; nos situations étoient trop semblables pour que nous pussions nous unir, & dans les vues qui m'occupoient j'étois bien éloigné de songer au mariage. Elle m'apprit qu'un jeune négociant appellé M. Genève, paroissoit vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez elle une fois ou deux; il me parut honnête homme, il passoit pour l'être. Persuadé qu'elle seroit heureuse avec lui, je desirai qu'il l'épousât, comme il a fait dans la suite; & pour ne pas troubler leurs innocentes amours je me hâtai de partir, faisant pour le bonheur de cette charmante personne, des vœux qui n'ont été exaucés ici-bas que pour un temps, hélas, bien court; car j'appris dans la suite qu'elle étoit morte au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé de mes tendres regrets durant toute ma route, je sentis, & j'ai souvent senti depuis lors en y repensant, que si les sacrifices qu'on fait au devoir & à la vertu coûtent à faire, on en est bien payé par les

doux souvenirs qu'ils laissent au fond du cœur.

Autant à mon précédent voyage j'avois vu Paris par son côté defavorable, autant a celui ci je le vis par son côté brillant, non pas toutefois quant à mon logement : car sur une adresse que m'avoit donnée M. Bordes, j'allai loger à l'hôtel St. Quentin rue des Cordiers proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre ; mais où cependant avoient logé des hommes de mérite tels que Gresset, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac & plusieurs autres dont malheureusement je n'y trouvai plus aucun ; mais j'y trouvai un M. de Bonnefond, hobereau, boîteux, plaideur, faisant le puriste, auquel je dus la connoissance de M. Roguin, maintenant le doyen de mes amis, & par lui celle du philosophe Diderot, dont j'aurai beaucoup à parler dans la suite.

J'arrivai à Paris dans l'automne de 1741, avec quinze louis d'argent comptant, ma comédie de Narcisse & mon projet de musique pour toute ressource, & ayant par conséquent peu de temps

à perdre pour tâcher d'en tirer parti. Je me pressai de faire valoir mes recommandations.

Un jeune homme qui arrive à Paris avec une figure passable, & qui s'annonce par des talens, est toujours sûr d'être accueilli. Je le fus; cela me procura des agrémens sans me mener à grand chose. De toutes les personnes à qui je fus recommandé, trois seules me furent utiles. M. Damesin; gentilhomme Savoyard, alors écuyer &, je crois, favori de Mde la princesse de Carignan. M. de B.. secrétaire de l'académie des inscriptions, & garde des médailles du cabinet du Roi, & le P. Castel, Jésuite, auteur du clavecin oculaire.

Toutes ces recommandations, excepté celle de M. Damesin, me venoient de l'abbé de Mably.

M. Damesin pourvut au plus pressé par deux connoissances qu'il me procura. L'une de M. de Gasc, président à mortier au parlement de Bordeaux, & qui jouoit très-bien du violon: l'autre de M. l'abbé de Léon qui logeoit alors en Sorbonne; jeune seigneur très-aimable,

qui mourut à la fleur de ſon âge après avoir brillé quelques inſtans dans le monde ſous le nom de chevalier de Rohan. L'un & l'autre eurent la fantaiſie d'apprendre la compoſition. Je leur en donnai quelques mois de leçons qui ſoutinrent un peu ma bourſe tariſſante. L'abbé de Léon me prit en amitié & vouloit m'avoir pour ſon ſecrétaire ; mais il n'étoit pas riche & ne put m'offrir en tout que huit cens francs que je refuſai bien à regret, mais qui ne pouvoient me ſuffire pour mon logement, ma nourriture & mon entretien.

M. de B.. me reçut fort bien. Il aimoit le ſavoir ; il en avoit, mais il étoit un peu pédant. Mde. de B.. auroit été ſa fille ; elle étoit brillante & petite-maîtreſſe. J'y dînois quelque fois ; on ne ſauroit avoir l'air plus gauche & plus ſot que je ne l'avois vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé m'intimidoit & rendoit le mien plus plaiſant. Quand elle me préſentoit une aſſiette, j'avançois ma fourchette pour piquer modeſtement un petit morceau de ce qu'elle m'offroit, de ſorte qu'elle rendoit à ſon laquais

l'affiette qu'elle m'avoit deſtinée, en ſe tournant pour que je ne la viſſe pas rire. Elle ne ſe doutoit guères que dans la tête de ce campagnard, il ne laiſſoit pas d'y avoir quelque eſprit. M. de B.. me préſenta à M. de Réaumur ſon ami, qui venoit dîner chez lui tous les vendredis, jours d'Académie des ſciences. Il lui parla de mon projet, & du deſir que j'avois de le ſoumettre à l'examen de l'Académie. M. de Réaumur ſe chargea de la propoſition, qui fut agréée; le jour donné, je fus introduit & préſenté par M. de Réaumur, & le même jour 22 Août 1742, j'eus l'honneur de lire à l'Académie le mémoire que j'avois préparé pour cela. Quoique cette illuſtre aſſemblée fût aſſurément très-impoſante, j'y fus bien moins intimidé que devant Mde. de B.., & je me tirai paſſablement de mes lectures & de mes réponſes. Le mémoire réuſſit, & m'attira des complimens qui me ſurprirent autant qu'ils me flattèrent, imaginant à peine que devant une Académie, quiconque n'en étoit pas, pût avoir le ſens commun. Les commiſſaires qu'on me

donna furent Mrs. de Mairan, Hellot, & de Fouchy. Tous trois gens de mérite assurément, mais dont pas un ne savoit la musique, assez du moins pour être en état de juger de mon projet.

Durant mes conférences avec ces Messieurs, je me convainquis, avec autant de certitude que de surprise, que si quelquefois les savans ont moins de préjugés que les autres hommes, ils tiennent, en revanche, encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelques foibles, quelques fausses que fussent la plupart de leurs objections, & quoique j'y répondisse timidement, je l'avoue, & en mauvais termes, mais par des raisons péremptoires, je ne vins pas une seule fois à bout de me faire entendre & de les contenter. J'étois toujours ébahi de la facilité avec laquelle, à l'aide de quelques phrases sonores, ils me réfutoient sans m'avoir compris. Ils déterrèrent je ne sais où, qu'un moine appelé le P. Souhaitti, avoit jadis imaginé de noter la gamme par chiffres. C'en fut assez pour prétendre que mon systême nétoit pas neuf : & passe pour cela ; car bien

que je n'eusse jamais oui parler du P. Souhaitti, & bien que sa manière d'écrire les sept notes du plain-chant, sans même songer aux octaves, ne méritât, en aucune sorte, d'entrer en parallèle avec ma simple & commode invention pour noter aisément par chiffres toute musique imaginable, clefs, silences, octaves, mesures, temps & valeurs des notes ; choses auxquelles Souhaitti n'avoit pas même songé ; il étoit néanmoins très-vrai de dire, que quant à l'élémentaire expression des sept notes, il en étoit le premier inventeur. Mais outre qu'ils donnèrent à cette invention primitive plus d'importance qu'elle n'en avoit, ils ne s'en tinrent pas là, & sitôt qu'ils voulurent parler du fonds du système, ils ne firent plus que déraisonner. Le plus grand avantage du mien étoit d'abroger les transpositions & les clefs, ensorte que le même morceau se trouvât noté & transposé à volonté dans quelque ton qu'on voulût, au moyen du changement supposé d'une seule lettre initiale à la tête de l'air. Ces Messieurs avoient oui dire aux croquesols de Paris que la

méthode d'exécuter par transposition ne valoit rien. Ils partirent de-là pour tourner en invincible objection contre mon systême, son avantage le plus marqué, & ils décidèrent que ma note étoit bonne pour la vocale, & mauvaise pour l'instrumentale ; au lieu de décider, comme ils l'auroient dû, qu'elle étoit bonne pour la vocale & meilleure pour l'instrumentale. Sur leur rapport, l'Académie m'accorda un certificat plein de très-beaux complimens, à travers lesquels on démêloit, pour le fonds, qu'elle ne jugeoit mon systême ni neuf ni utile. Je ne crus pas devoir orner d'une pareille piece l'ouvrage intitulé : *Dissertation sur la musique moderne*, par lequel j'en appelois au public.

J'eus lieu de remarquer en cette occasion combien, même avec un esprit borné, la connoissance unique, mais profonde de la chose, est préférable, pour en bien juger, à toutes les lumières que donne la culture des sciences, lorsqu'on n'y a pas joint l'étude particulière de celle dont il s'agit. La seule objection solide qu'il y eût à faire à mon systême y fut faite

par Rameau. A peine le lui eus-je expliqué, qu'il en vit le côté foible. Vos signes, me dit-il, sont très-bons, en ce qu'ils déterminent simplement & clairement les valeurs, en ce qu'ils représentent nettement les intervalles & montrent toujours le simple dans le redoublé, toutes choses que ne fait pas la note ordinaire ; mais ils sont mauvais en ce qu'ils exigent une opération de l'esprit qui ne peut toujours suivre la rapidité de l'exécution. La position de nos notes, continua t il, se peint à l'œil sans le concours de cette opération. Si deux notes, l'une très-haute, & l'autre très-basse, sont jointes par une tirade de notes intermédiaires, je vois du premier coup-d'œil le progrès de l'une à l'autre par degrés conjoints ; mais pour m'assurer chez vous de cette tirade, il faut nécessairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre ; le coup-d'œil ne peut suppléer à rien. L'objection me parut sans replique, & j'en convins à l'instant : quoiqu'elle soit simple & frappante, il n'y a qu'une grande pratique de l'art qui puisse la suggérer, & il n'est pas étonnant qu'elle

ne

ne ſoit venue à aucun Académicien ; mais il l'eſt que tous ces grands ſavans qui ſavent tant de choſes, ſachent ſi peu, que chacun ne devroit juger que de ſon métier.

Mes fréquentes viſites à mes commiſſaires & à d'autres Académiciens me mirent à portée de faire connoiſſance avec tout ce qu'il y avoit à Paris de plus diſtingué dans la littérature, & par-là cette connoiſſance ſe trouva toute faite lorſque je me vis dans la ſuite inſcrit tout d'un coup parmi eux. Quant-à-préſent, concentré dans mon ſyſtême de muſique, je m'obſtinai à vouloir par-là faire une révolution dans cet art, & parvenir de la ſorte à une célébrité qui dans les beaux arts ſe conjoint toujours à Paris avec la fortune. Je m'enfermai dans ma chambre & travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inexprimable, à refondre, dans un ouvrage deſtiné pour le public, le mémoire que j'avois lu à l'Académie. La difficulté fut de trouver un libraire qui voulût ſe charger de mon manuſcrit ; vu qu'il y avoit quelque dépenſe à faire pour les nouveaux caraç-

tères, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutans, & qu'il me sembloit cependant bien juste que mon ouvrage me rendît le pain que j'avois mangé en l'écrivant.

Bonnefond me procura Quillau le père, qui fit avec moi un traité à moitié profit, sans compter le privilége que je payai seul. Tant fut opéré par ledit Quillau, que j'en fus pour mon privilége & n'ai tiré jamais un liard de cette édition, qui vraisemblablement eut un débit médiocre, quoique l'abbé Des Fontaines m'eût promis de la faire aller, & que les autres Journalistes en eussent dit assez de bien.

Le plus grand obstacle à l'essai de mon systême, étoit la crainte que s'il n'étoit pas admis, on ne perdît le temps qu'on mettroit à l'apprendre. Je disois à cela que la pratique de ma note rendoit les idées si claires, que pour apprendre la musique par les caractères ordinaires, on gagneroit encore du temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience, j'enseignai gratuitement la musique à une jeune Amé-

ricaine appelée Mlle. Des Roulins, dont M. Roguin m'avoit procuré la connoiſſance; en trois mois elle fut en état de déchiffrer ſur ma note quelque muſique que ce fût, & même de chanter à livre ouvert, mieux que moi-même, toute celle qui n'étoit pas chargée de difficultés. Ce ſuccès fut frappant, mais ignoré. Un autre en auroit rempli les journaux; mais avec quelque talent pour trouver des choſes utiles, je n'en eus jamais pour les faire valoir.

Voilà comment ma fontaine de héron fut encore caſſée; mais cette ſeconde fois j'avois trente ans, & je me trouvois ſur le pavé de Paris, où l'on ne vit pas pour rien. Le parti que je pris dans cette extrémité, n'étonnera que ceux qui n'auront pas bien lu la première partie de ces mémoires. Je venois de me donner des mouvemens auſſi grands qu'inutiles; j'avois beſoin de reprendre haleine. Au lieu de me livrer au déſeſpoir, je me livrai tranquillement à ma pareſſe & aux ſoins de la Providence, & pour lui donner le temps de faire ſon œuvre, je me mis à manger ſans me preſſer, quelques

louis qui me reſtoient encore, réglant la dépenſe de mes nonchalans plaiſirs ſans la retrancher, n'allant plus au café que de deux jours l'un, & au ſpectacle que deux fois la ſemaine. A l'égard de la dépenſe des filles, je n'eus aucune réforme à y faire; n'ayant mis de ma vie un ſol à cet uſage, ſi ce n'eſt une ſeule fois, dont j'aurai bientôt à parler.

La ſécurité, la volupté, la confiance avec laquelle je me livrois à cette vie indolente & ſolitaire que je n'avois pas de quoi faire durer trois mois, eſt une des ſingularités de ma vie & une des biſarreries de mon humeur. L'extrême beſoin que j'avois qu'on pensât à moi, étoit préciſément ce qui m'ôtoit le courage de me montrer, & la néceſſité de faire des viſites me les rendit inſupportables, au point que je ceſſai même de voir les Académiciens & autres gens de lettres avec leſquels j'étois déja faufilé, Marivaux, l'abbé de Mably, Fontenelle furent preſque les ſeuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de Narciſſe. Elle lui plut, & il eut la complai

ſance de la retoucher. Diderot, plus jeune qu'eux, étoit à peu-près de mon âge. Il aimoit la muſique; il en ſavoit la théorie; nous en parlions enſemble; il me parloit auſſi de ſes projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaiſons plus intimes qui ont duré quinze ans, & qui probablement dureroient encore ſi malheureuſement, & bien par ſa faute, je n'euſſe été jeté dans ſon même métier.

On n'imagineroit pas à quoi j'employois ce court & précieux intervalle qui me reſtoit encore avant d'être forcé de mendier mon pain; à étudier par cœur des paſſages de poëtes, que j'avois appris cent fois & autant de fois oubliés. Tous les matins vers les dix heures j'allois me promener au Luxembourg, un Virgile ou un Rouſſeau dans ma poche, & là juſqu'à l'heure du dîner je remémorois tantôt une ode ſacrée & tantôt une bucolique, ſans me rebuter de ce qu'en repaſſant celle du jour je ne manquois pas d'oublier celle de la veille. Je me rappellois qu'après la défaite de Nicias à Syracuſe, les Athéniens captifs

gagnoient leur vie à réciter les poëmes d'Homère. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition pour me prémunir contre la misère, fut d'exercer mon heureuse mémoire à retenir tous les poëtes par cœur.

J'avois un autre expédient non moins solide dans les échecs auxquels je consacrois réguliérement chez Maugis les après-midi des jours que je n'allois pas au spectacle. Je fis là connoissance avec M. de Légal, avec un M. Husson, avec Philidor, avec tous les grands joueurs d'échecs de ce temps-là, & n'en devins pas plus habile. Je ne doutai pas, cependant, que je ne devinsse à la fin plus fort qu'eux tous, & c'en étoit assez selon moi, pour me servir de ressource. De quelque folie que je m'engouasse, j'y portois toujours la même manière de raisonner. Je me disois : quiconque prime en quelque chose est toujours sûr d'être recherché. Primons donc, n'importe en quoi, je serai recherché; les occasions se présenteront, & mon mérite fera le reste. Cet enfantillage n'étoit pas le sophisme de ma

raison, c'étoit celui de mon indolence. Effrayé des grands & rapides efforts qu'il auroit fallu faire pour m'évertuer, je tâchois de flatter ma paresse, & je m'en voilois la honte par des argumens dignes d'elle.

J'attendois ainsi tranquillement la fin de mon argent, & je crois que je serois arrivé au dernier sol sans m'en émouvoir davantage, si le P. Castel que j'allois voir quelquefois en allant au café, ne m'eût arraché de ma léthargie. Le P. Castel étoit fou, mais bon homme au demeurant : il étoit fâché de me voir consumer ainsi sans rien faire. Puisque les musiciens, me dit-il, puisque les savans ne chantent pas à votre unisson, changez de corde & voyez les femmes. Vous réussirez peut-être mieux de ce côté là. J'ai parlé de vous à Mde. de B......l ; allez la voir de ma part.

C'est une bonne femme qui verra avec plaisir un Pays de son fils & de son mari. Vous verrez chez elle Mde. de B.....e sa fille, qui est une femme d'esprit. Mde. D...n en est une autre à qui j'ai aussi parlé de vous ; portez-lui

votre ouvrage ; elle a envie de vous voir, & vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes. Ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes ; ils s'en approchent sans cesse, mais ils n'y touchent jamais.

Après avoir remis d'un jour à l'autre ces terribles corvées, je pris enfin courage, & j'allai voir Mde. de B......l. Elle me reçut avec bonté : Mde. de B.....e étant entrée dans sa chambre, elle lui dit : ma fille, voilà M. Rousseau dont le P. Castel nous a parlé. Mde. de B.....e me fit compliment sur mon ouvrage, & me menant à son clavecin, me fit voir qu'elle s'en étoit occupée. Voyant à sa pendule qu'il étoit près d'une heure, je voulus m'en aller. Mde. de B......l me dit : vous êtes loin de votre quartier, restez ; vous dînerez ici. Je ne me fis pas prier. Un quart-d'heure après, je compris par quelque mot, que le dîner auquel elle m'invitoit, étoit celui de son office. Mde. de B......l étoit une très-bonne femme, mais bornée, & trop pleine de son illustre noblesse Polonoise ; elle avoit

peu d'idée des égards qu'on doit aux talens. Elle me jugeoit même en cette occasion sur mon maintien plus que sur mon équipage, qui, quoique très-simple, étoit fort propre, & n'annonçoit point du tout un homme fait pour dîner à l'office. J'en avois oublié le chemin depuis trop long-temps pour vouloir le rapprendre. Sans laisser voir tout mon dépit, je dis à Mde. de B......l qu'une petite affaire qui me revenoit en mémoire me rappeloit dans mon quartier, & je voulus partir. Mde. de B.....e s'approcha de sa mere, & lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Mde. de B......l se leva pour me retenir, & me dit: je compte que c'est avec nous que vous nous ferez l'honneur de dîner. Je crus que faire le fier seroit faire le sot, & je restai. D'ailleurs la bonté de Mde. de B.....e m'avoit touché & me la rendoit intéressante. Je fus fort aise de dîner avec elle, & j'espérai qu'en me connoissant davantage, elle n'auroit pas regret à m'avoir procuré cet honneur. M. le président de L......n, grand ami de la maison, y dîna aussi. Il avoit, ainsi que

Mde. de B.....e, ce petit jargon de Paris, tout en petits mots, tout en petites allusions fines. Il n'y avoit pas-là de quoi briller pour le pauvre Jean-Jacques. J'eus le bon sens de ne vouloir pas faire le gentil malgré Minerve, & je me tus. Heureux si j'eusse été toujours aussi sage ! Je ne serois pas dans l'abîme où je suis aujourd'hui. J'étois désolé de ma lourdise, & de ne pouvoir justifier aux yeux de Mde. de B.....e ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

Après le dîner, je m'avisai de ma ressource ordinaire. J'avois dans ma poche une épître en vers écrite à Parisot pendant mon séjour à Lyon. Ce morceau ne manquoit pas de chaleur; j'en mis dans la façon de le réciter, & je les fis pleurer tous trois. Soit vanité, soit vérité dans mes interprétations, je crus voir que les regards de Mde. de B.....e disoient à sa mère : hé bien, Maman ! avois-je tort de vous dire que cet homme étoit plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes ? Jusqu'à ce moment j'avois eu le cœur un peu gros, mais, après m'être ainsi vengé, je fus content.

Mde. de B.....e pouſſant un peu trop loin le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi, crut que j'allois faire ſenſation dans Paris, & devenir un homme à bonnes fortunes. Pour guider mon inexpérience, elle me donna les *Confeſſions du Comte de* ***. Ce livre, me dit-elle, eſt un mentor dont vous aurez beſoin dans le monde. Vous ferez bien de le conſulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnoiſſance pour la main dont il me venoit; mais riant ſouvent de l'opinion que paroiſſoit avoir cette Dame de mon mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage, je déſirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inſpiroit très-bien : c'eſt le ſeul ami vrai que j'aie eu parmi les gens de lettres (*).

Dès lors j'oſai compter que Mde. la baronne de B.....l & Mde. la marquiſe de B.....e prenant intérêt à moi, ne me

(*) Je l'ai cru ſi long temps & ſi parfaitement, que c'eſt à lui que, depuis mon retour à Paris, je confiai le manuſcrit de mes Confeſſions. Le défiant J. J. n'a jamais pu croire à la perfidie & à la fauſſeté qu'après en avoir été la victime.

laisseroient pas long-temps sans ressource, & je ne me trompai pas. Parlons maintenant de mon entrée chez Mde. D...n, qui a eu de plus longues suites.

Mde. D...n étoit, comme on sait, fille de S....l B.....d & de Mde. F......e. Elles étoient trois sœurs qu'on pouvoit appeler les trois grâces. Mde. de la T....e, qui fit une escapade en Angleterre avec le duc de K......n. Mde. D...y, l'amie, l'unique & sincère amie de M. le P....e de C...i; femme adorable, autant par la douceur, par la bonté de son charmant caractère, que par l'agrément de son esprit, & par l'inaltérable gaieté de son humeur. Enfin Mde. D...n, la plus belle des trois, & la seule à qui l'on n'ait point reproché d'écart dans sa conduite.

Elle fut le prix de l'hospitalité de M. D...n, à qui sa mère la donna avec une place de fermier-général & une fortune immense, en reconnoissance du bon accueil qu'il lui avoit fait dans sa province. Elle étoit encore, quand je la vis pour la premiere fois, une des plus belles femmes de Paris. Elle me

reçut à ſa toilette. Elle avoit les bras nuds, les cheveux épars, ſon peignoir mal arrangé. Cet abord m'étoit très-nouveau; ma pauvre tête n'y tint pas: je me trouble, je m'égare; & bref, me voilà épris de Mde. D...n.

Mon trouble ne parut pas me nuire auprès d'elle; elle ne s'en apperçut point. Elle accueillit le livre & l'auteur, me parla de mon projet en perſonne inſtruite, chanta, s'accompagna du clavecin, me retint à dîner, me fit mettre à table à côté d'elle; il n'en falloit pas tant pour me rendre fou, je le devins. Elle me permit de la venir voir; j'uſai, j'abuſai de la permiſſion. J'y allois preſque tous les jours, j'y dînois deux ou trois fois la ſemaine. Je mourois d'envie de parler; je n'oſai jamais. Pluſieurs raiſons renforçoient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maiſon opulente étoit une porte ouverte à la fortune; je ne voulois pas, dans ma ſituation, riſquer de me la fermer. Mde. D...n, toute aimable qu'elle étoit, étoit ſérieuſe & froide; je ne trouvois rien dans ſes manières d'aſſez agaçant pour m'enhardir. Sa mai-

ſon, auſſi brillante alors qu'aucune autre dans Paris, raſſembloit des ſociétés auxquelles il ne manquoit que d'être un peu moins nombreuſes pour être d'élite dans tous les genres. Elle aimoit à voir tous les gens qui jettoient de l'éclat : les grands, les gens de lettres, les belles femmes. On ne voyoit chez elle que ducs, ambaſſadeurs, cordons-bleus. Mde. la princeſſe de Rohan, Mde. la comteſſe de Forcalquier, Mde. de Mirepoix, Mde. de Brignolé, milady Hervey pouvoient paſſer pour ſes amies. M. de Fontenelle, l'abbé de St. Pierre, l'abbé Sallier, M. de Fourmont, M. de Bernis, M. de Buffon, M. de Voltaire, étoient de ſon cercle & de ſes dîners. Si ſon maintien réſervé n'attiroit pas beaucoup les jeunes gens, ſa ſociété d'autant mieux compoſée n'en étoit que plus impoſante, & le pauvre J. J. n'avoit pas de quoi ſe flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela. Je n'oſai donc parler, mais ne pouvant plus me taire j'oſai écrire. Elle garda deux jours ma lettre ſans m'en parler. Le troiſième jour elle me la rendit, m'adreſſant ver-

balement quelques mots d'exhortation d'un ton froid qui me glaça. Je voulus parler, la parole expira fur mes lèvres: ma fubite paffion s'éteignit avec l'efpérance, & après une déclaration dans les formes, je continuai de vivre avec elle comme auparavant, fans plus lui parler de rien, même des yeux.

Je crus ma fottife oubliée; je me trompai. M. de F.......l, fils de M. D...n & beau-fils de Madame, étoit à-peu-près de fon âge & du mien. Il avoit de l'efprit, de la figure, il pouvoit avoir des prétentions; on difoit qu'il en avoit auprès d'elle, uniquement peut-être parce qu'elle lui avoit donné une femme bien laide, bien douce, & qu'elle vivoit parfaitement avec tous les deux. M. de F......l aimoit & cultivoit les talens. La mufique, qu'il favoit fort bien, fut entre nous un moyen de liaifon. Je le vis beaucoup; je m'attachois à lui: tout d'un coup il me fit entendre que Mde. D...n trouvoit mes vifites trop fréquentes, & me prioit de les difcontinuer. Ce compliment auroit pu être à fa place quand elle me rendit ma lettre; mai

huit ou dix jours après & sans aucune autre cause, il venoit, ce me semble, hors de propos. Cela faisoit une position d'autant plus bizarre, que je n'en étois pas moins bien venu qu'auparavant chez M. & Mde. de F.......l. J'y allai cependant plus rarement, & j'aurois cessé d'y aller tout-à-fait, si par un autre caprice imprévu, Mde. D...n ne m'avoit fait prier de veiller pendant huit ou dix jours à son fils, qui changeant de gouverneur, restoit seul durant cet intervalle. Je passai ces huit jours dans un supplice que le plaisir d'obéir à Mde. D...n pouvoit seul me rendre souffrable : je ne m'en serois pas chargé huit autres jours de plus, quand Mde. D...n se seroit donnée à moi pour récompense.

M. de F.......l me prenoit en amitié; je travaillois avec lui; nous commençâmes ensemble un cours de chymie chez Rouelle. Pour me rapprocher de lui, je quittai mon hôtel St. Quentin, & vins me loger au jeu-de-paume de la rue Verdelet, qui donne dans la rue Plâtriere, où logeoit M. D...n. Là, par la suite d'un rhume négligé, je gagnai une

fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu souvent dans ma jeunesse de ces maladies inflammatoires, des pleurésies, & surtout des esquinancies auxquelles j'étois très-sujet, dont je ne tiens pas ici le registre, & qui toutes m'ont fait voir la mort d'assez près pour me familiariser avec son image. Durant ma convalescence, j'eus le temps de réfléchir sur mon état, & de déplorer ma timidité, ma foiblesse & mon indolence, qui, malgré le feu dont je me sentois embrâsé, me laissoient languir dans l'oisiveté d'esprit, toujours à la porte de la misère. La veille du jour où j'étois tombé malade, j'étois allé à un opéra de Royer qu'on donnoit alors & dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour les talens des autres, qui m'a toujours fait défier des miens, je ne pouvois m'empêcher de trouver cette musique foible, sans chaleur, sans invention. J'osois quelquefois me dire, il me semble que je ferois mieux que cela. Mais la terrible idée que j'avois de la composition d'un opéra, & l'importance que j'entendois donner par les gens de

l'art à cette entreprise, m'en rebutoient à l'instant même, & me faisoient rougir d'oser y penser. D'ailleurs où trouver quelqu'un qui voulût me fournir des paroles, & prendre la peine de les tourner à mon gré ? Ces idées de musique & d'opéra me revinrent durant ma maladie, & dans le transport de ma fièvre je composois des chants, des duos, des chœurs. Je suis certain d'avoir fait deux ou trois morceaux *di prima intenzione*, dignes peut-être de l'admiration des maîtres, s'ils avoient pu les entendre exécuter. Oh ! si l'on pouvoit tenir registre des rêves d'un fiévreux, quelles grandes & sublimes choses on verroit sortir quelquefois de son delire !

Ces sujets de musique & d'opéra m'occupèrent encore pendant ma convalescence, mais plus tranquillement. A force d'y penser & même malgré moi, je voulus en avoir le cœur net, & tenter de faire à moi seul un opéra, paroles & musique. Ce n'étoit pas tout-à-fait mon coup d'essai. J'avois fait à Chambéri un opéra-tragédie intitulé : *Iphis & Anaxarete*, que j'avois eu le bon sens

de jeter au feu. J'en avois fait à Lyon un autre intitulé : *la découverte du nouveau monde*, dont, après l'avoir lu à M. Bordes, à l'abbé de Mably, à l'abbé Trublet, & à d'autres, j'avois fini par faire le même usage, quoique j'eusse déjà fait la musique du prologue & du premier acte, & que David m'eut dit en voyant cette musique, qu'il y avoit des morceaux dignes du Buononcini.

Cette fois, avant de mettre la main à l'ouvrage, je me donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque, trois sujets différens en trois actes détachés, chacun dans un différent caractere de musique ; & prenant pour chaque sujet les amours d'un poëte, j'intitulai cet opéra : *les Muses galantes*. Mon premier acte, en genre de musique forte, étoit le Tasse : le second, en genre de musique tendre, étoit Ovide ; & le troisième, intitulé Anacréon, devoit respirer la gaieté du Dithyrambe. Je m'essayai d'abord sur le premier acte, & je m'y livrai avec une ardeur qui, pour la première fois, me fit goûter les délices de la verve dans la composition. Un

ſoir prêt d'entrer à l'opéra, me ſentant tourmenté, maîtriſé par mes idées, je remets mon argent dans ma poche, je cours m'enfermer chez moi, je me mets au lit après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer, & là, me livrant à tout l'Oeſtre poétique & muſical, je compoſai rapidement en ſept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princeſſe de Ferrare (car j'étois le Taſſe pour lors) & mes nobles & fiers ſentimens vis-à-vis de ſon injuſte frère, me donnèrent une nuit cent fois plus délicieuſe que je ne l'aurois trouvée dans les bras de la princeſſe elle-même. Il ne reſta le matin dans ma tête qu'une bien petite partie de ce que j'avois fait; mais ce peu preſque effacé par la laſſitude & le ſommeil, ne laiſſoit pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offroit les débris.

Pour cette fois, je ne pouſſai pas fort loin ce travail, en ayant été détourné par d'autres affaires. Tandis que je m'attachois à la maiſon D... n, Mde. de

B.......l & Mde. de B.....e que je continuai de voir quelquefois, ne m'avoient pas oublié. M. le comte de M....... capitaine aux gardes, venoit d'être nommé ambassadeur à Venise. C'étoit un ambassadeur de la façon de Barjac, auquel il faisoit assidument sa cour. Son frère le chevalier de M....... gentilhomme de la manche de Mgr. le Dauphin, étoit de la connoissance de ces deux dames, & de celle de l'abbé Alary, de l'Académie françoise, que je voyois aussi quelquefois. Mde. de B.....e, sachant que l'ambassadeur cherchoit un secrétaire, me proposa, Nous entrâmes en pourparler. Je demandois cinquante louis d'appointement, ce qui étoit bien peu dans une place où l'on est obligé de figurer. Il ne vouloit me donner que cent pistoles, & que je fisse le voyage à mes frais. La proposition étoit ridicule. Nous ne pûmes nous accorder. M. de F.......l qui faisoit ses efforts pour me retenir, l'emporta.

Je restai, & M. de M....... partit, emmenant un autre secrétaire, appelé M. Follau, qu'on lui avoit donné au bureau

des affaires étrangères. A peine furent-ils arrivés à Venise qu'ils se brouillèrent. Folliau voyant qu'il avoit à faire à un fou, le planta-là. Et M. de M....... n'ayant qu'un jeune abbé, appelé M. de B...s qui écrivoit sous le secrétaire & n'étoit pas en état d'en remplir la place, eut recours à moi. Le chevalier son frère, homme d'esprit, me tourna si bien, me faisant entendre qu'il y avoit des droits attachés à la place de secrétaire, qu'il me fit accepter les mille francs. J'eus vingt louis pour mon voyage & je partis.

A Lyon j'aurois bien voulu prendre la route du mont-Cenis, pour voir en passant ma pauvre maman. Mais je descendis le Rhône & fus m'embarquer à Toulon, tant à cause de la guerre & par raison d'économie, que pour prendre un passe-port de M. de Mirepoix qui commandoit alors en Provence & à qui j'étois adressé. M. de M....... ne pouvant se passer de moi m'écrivoit lettre sur lettre pour presser mon voyage. Un incident le retarda.

C'étoit le temps de la peste de Mes-

ſine. La flotte Angloiſe y avoit mouillé, & viſita la felouque ſur laquelle j'etois.

Cela nous aſſujettit en arrivant à Gênes, après une longue & pénible traverſée, à une quarantaine de vingt-un jours.

On donna le choix aux paſſagers de la faire à bord ou au lazaret, dans lequel on nous prévint que nous ne trouverions que les quatre murs, parce qu'on n'avoit pas encore eu le temps de le meubler. Tous choiſirent la felouque. L'inſupportable chaleur, l'eſpace étroit, l'impoſſibilité d'y marcher, la vermine, me firent préférer le lazaret, à tout riſque. Je fus conduit dans un grand bâtiment à deux étages abſolument nud, où je ne trouvai ni fenêtre, ni lit, ni table, ni chaiſe, pas même un eſcabeau pour m'aſſeoir, ni une botte de paille pour me coucher. On m'apporta mon manteau, mon ſac de nuit, mes deux malles; on ferma ſur moi de groſſes portes à groſſes ſerrures, & je reſtai-là, maître de me promener à mon aiſe de chambre en chambre & d'étage en étage, trouvant partout la même ſolitude & la même nudité.

Tout cela ne me fit pas repentir d'avoir choisi le lazaret plutôt que la felouque, & comme un nouveau Robinson, je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours comme j'aurois fait pour toute ma vie. J'eus d'abord l'amusement d'aller à la chasse aux poux que j'avois gagnés dans la felouque. Quand à force de changer de linge & de hardes, je me fus enfin rendu net, je procédai à l'ameublement de la chambre que je m'étois choisie. Je me fis un bon matelas de mes vestes & de mes chemises, des draps, de plusieurs serviettes que je cousus, une couverture de ma robe-de-chambre, un oreiller de mon manteau roulé. Je me fis un siège d'une malle posée à plat & une table de l'autre de champ. Je tirai du papier, une écritoire; j'arrangeai, en maniere de bibliothéque, une douzaine de livres que j'avois. Bréf, je m'accommodai si bien qu'à l'exception des rideaux & des fenêtres, j'étois presqu'aussi commodément à ce lazaret, absolument nud, qu'à mon jeu-de-paume de la rue Verdelet. Mes repas étoient servis avec beaucoup de pompe ; deux grenadiers,

grenadiers, la bayonnette au bout du fusil, les escortoient; l'escalier étoit ma sálle à manger, le palier me servoit de table, la marche inférieure me servoit de siége, & quand mon dîné étoit servi, l'on sonnoit en se retirant, une clochette pour m'avertir de me mettre à table.

Entre mes repas, quand je ne lisois ni n'écrivois, ou que je ne travaillois pas à mon ameublement, j'allois me promener dans le cimetiere des Protestans qui me servoit de cour, ou je montois dans une lanterne qui donnoit sur le port, & d'où je pouvois voir entrer & sortir les navires. Je passai de la sorte quatorze jours, & j'y aurois passé la vingtaine entière sans m'ennuyer un moment, si M. de Jonville, envoyé de France, à qui je fis parvenir une lettre vinaigrée, parfumée & demi-brûlée, n'eût fait abréger mon temps de huit jours: je les allai passer chez lui, & je me trouvai mieux, je l'avoue, du gîte de sa maison que de celui du lazaret. Il me fit force caresses. Dupont son secrétaire étoit un bon garçon, qui me mena tant à Gênes qu'à la campagne, dans

plusieurs maisons où l'on s'amusoit assez, & je liai avec lui connoissance & correspondance, que nous entretînmes fort long-temps. Je poursuivis agréablement ma route à travers la Lombardie. Je vis Milan, Véronne, Bresse, Padoue, & j'arrivai enfin à Venise impatiemment attendu par M. l'ambassadeur.

Je trouvai des tas de dépêches tant de la cour que des autres ambassadeurs, dont il n'avoit pu lire ce qui étoit chiffré, quoiqu'il eût tous les chiffres nécessaires pour cela. N'ayant jamais travaillé dans aucun bureau, ni vu de ma vie un chiffre de ministre, je craignis d'abord d'être embarrassé; mais je trouvai que rien n'étoit plus simple, & en moins de huit jours j'eus déchiffré le tout, qui assurément n'en valoit pas la peine; car outre que l'ambassade de Venise est toujours assez oisive, ce n'étoit pas à un pareil homme qu'on eût voulu confier la moindre négociation. Il s'étoit trouvé dans un grand embarras jusqu'à mon arrivée, ne sachant ni dicter, ni écrire lisiblement. Je lui étois très-utile; il le sentoit & me traita bien. Un autre motif

l'y portoit encore. Depuis M. de F..... y, son prédécesseur, dont la tête s'étoit dérangée, le consul de France, appelé M. le Blond, étoit resté chargé des affaires de l'ambassade, & depuis l'arrivée de M. de M....... il continuoit de les faire jusqu'à ce qu'il l'eût mis au fait. M. de M......., jaloux qu'un autre fît son métier, quoique lui-même en fût incapable, prit en guignon le consul, & sitôt que je fus arrivé, il lui ôta les fonctions de secrétaire d'ambassade pour me les donner. Elles étoient inséparables du titre; il me dit de le prendre. Tant que je restai près de lui, jamais il n'envoya que moi sous ce titre au sénat & à son conférent; & dans le fond il étoit fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour secrétaire d'ambassade un homme à lui, qu'un consul ou un commis des bureaux nommé par la cour.

Cela rendit ma situation assez agréable, & empêcha ses gentilshommes qui étoient Italiens ainsi que ses pages & la plupart de ses gens, de me disputer la primauté dans sa maison. Je me servis avec succès de l'autorité qui y étoit

attachée pour maintenir ſon droit de liſte, c'eſt-à-dire, la franchiſe de ſon quartier contre les tentatives qu'on fit pluſieurs fois pour l'enfreindre, & auxquelles ſes Officiers Vénitiens n'avoient garde de reſiſter. Mais auſſi je ne ſouffris jamais qu'il s'y refugiât des bandits, quoiqu'il m'en eût pu revenir des aventages dont ſon Excellence n'auroit pas dédaigné ſa part. Elle oſa même la réclamer ſur les droits du ſecrétariat, qu'on appeloit la chancellerie. On étoit en guerre; il ne laiſſoit pas d'y avoir bien des expéditions de paſſe-ports. Chacun de ces paſſe-ports payoit un ſequin au ſecrétaire, qui l'expédioit & le contreſignoit. Tous mes prédéceſſeurs s'étoient fait payer indiſtinctement ce ſequin tant des François que des étrangers. Je trouvai cet uſage injuſte, & ſans être François je l'abrogeai pour les François: mais j'exigeai ſi rigoureuſement mon droit de tout autre, que le marquis Scotti, frere du favori de la reine d'Eſpagne, m'ayant fait demander un paſſeport ſans m'envoyer le ſequin, je le lui fis demander; hardieſſe que le vindicatif

Italien n'oublia pas. Dès qu'on ſut la réforme que j'avois faite dans la taxe des paſſe-ports, il ne ſe préſenta plus pour en avoir que des foules de prétendus François, qui dans des baraguoins abominables ſe diſoient, l'un Provençal, l'autre Picard, l'autre Bourguignon. Comme j'ai l'oreille aſſez fine, je n'en fus guères la dupe, & je doute qu'un ſeul Italien m'ait ſoufflé mon ſequin, & qu'un ſeul François l'ait payé. J'eus la bêtiſe de dire à M. M......., qui ne ſavoit rien de rien, ce que j'avois fait. Ce mot de ſequin lui fit ouvrir les oreilles, & ſans me dire ſon avis ſur la ſuppreſſion de ceux des François, il prétendit que j'entraſſe en compte avec lui ſur les autres, me promettant des aventages équivalens. Plus indigné de cette baſſeſſe, qu'affecté par mon propre intérêt, je rejettai hautement ſa propoſition, il inſiſta, je m'échauffai. Non, Monſieur, lui dis-je très-vivement, que votre Excellence garde ce qui eſt à elle, & me laiſſe ce qui eſt à moi; je ne lui en céderai jamais un ſou. Voyant qu'il ne gagnoit rien par cette voie, il en

prit une autre, & n'eut pas honte de me dire que puiſque j'avois les profits de ſa chancellerie, il étoit juſte que j'en fiſſe les frais. Je ne voulus pas chicaner ſur cet article, & depuis lors j'ai fourni de mon argent, encre, papier, cire, bougie, nompareille, juſqu'au ſceau que je fis refaire ſans qu'il m'en ait rembourſé jamais un liard. Cela ne m'empêcha pas de faire une petite part du produit des paſſe-ports à l'abbé de B...s, bon garçon, & bien éloigné de prétendre à rien de ſemblable. S'il étoit complaiſant envers moi, je n'étois pas moins honnête envers lui, & nous avons toujours bien vécu enſemble.

Sur l'eſſai de ma beſogne, je la trouvai moins embarraſſante que je n'avois craint pour un homme ſans expérience, auprès d'un ambaſſadeur qui n'en avoit pas davantage, & dont, pour ſurcroît, l'ignorance & l'entêtement contrarioient comme à plaiſir tout ce que le bon ſens & quelques lumières m'inſpiroient de bien pour ſon ſervice & celui du roi. Ce qu'il fit de plus raiſonnable fut de ſe lier avec le marquis M..i, ambaſſa-

deur d'Eſpagne, homme adroit & fin; qui l'eût mené par le nez s'il l'eût voulu, mais qui, vu l'union d'intérêt des deux couronnes, le conſeilloit d'ordinaire aſſez bien, ſi l'autre n'eût gâté ſes conſeils en fourrant toujours du ſien dans leur exécution. La ſeule choſe qu'ils euſſent à faire de concert, étoit d'engager les Vénitiens à maintenir la neutralité. Ceux-ci ne manquoient pas de proteſter de leur fidélité à l'obſerver, tandis qu'ils fourniſſoient publiquement des munitions aux troupes Autrichiennes & même des recrues, ſous prétexte de déſertion. M. de M......, qui je crois vouloit plaire à la République, ne manquoit pas auſſi, malgré mes repréſentations, de me faire aſſurer dans toutes ſes dépêches qu'elle n'enfreindroit jamais la neutralité. L'entêtement & la ſtupidité de ce pauvre homme me faiſoient écrire & faire à tout moment des extravagances dont j'étois bien forcé d'être l'agent, puiſqu'il le vouloit, mais qui me rendoient quelquefois mon métier inſupportable & même preſque impraticable. Il vouloit abſolument, par exemple, que la plus

grande partie de sa dépêche au roi & de celle au ministre fût en chiffres, quoique l'une & l'autre ne contînssent absolument rien qui demandât cette précaution. Je lui représentai qu'entre le vendredi, qu'arrivoient les dépêches de la cour & le samedi, que partoient les nôtres, il n'y avoit pas assez de temps pour l'employer à tant de chiffres, & à la forte correspondance dont j'étois chargé pour le même courrier. Il trouva à cela un expédient admirable ; ce fut de faire dès le jeudi la réponse aux dépêches qui devoient arriver le lendemain. Cette idée lui parut même si heureusement trouvée, quoique je pusse lui dire sur l'impossibilité, sur l'absurdité de son exécution, qu'il en fallut passer par-là, & tout le temps que j'ai demeuré chez lui, après avoir tenu note de quelques mots qu'il me disoit dans la semaine à la volée, & de quelques nouvelles triviales que j'allois écumant par-ci par-là ; muni de ces uniques matériaux, je ne manquois jamais le jeudi matin de lui porter le brouillon des dépêches qui devoient partir le samedi,

ſauf quelques additions ou corrections, que je faiſois à la hâte, ſur celles qui devoient venir le vendredi, & auxquelles les nôtres ſervoient de réponſes. Il avoit un autre tic fort plaiſant & qui donnoit à ſa correſpondance un ridicule difficile à imaginer. C'étoit de renvoyer chaque nouvelle à ſa ſource, au lieu de lui faire ſuivre ſon cours. Il marquoit à M. Amelot les nouvelles de la cour, à M. de Maurepas celles de Paris, à M. d'Avrincourt, celles de Suède, à M. de la Chetardie, celles de Pétersbourg, & quelquefois à chacun, celles qui venoient de lui-même, & que j'habillois en termes un peu différens. Comme de tout ce que je lui portois à ſigner, il ne parcouroit que les dépêches de la cour, & ſignoit celles des autres ambaſſadeurs ſans les lire; cela me rendoit un peu plus le maître de tourner ces dernières à ma mode, & j'y fis au moins croiſer les nouvelles. Mais il me fut impoſſible de donner un tour raiſonnable aux dépêches eſſentielles; heureux encore quand il ne s'aviſoit pas d'y larder impromptu quelques lignes de ſon

eſtoc, qui me forçoient de retourner tranſcrire en hâte toute la dépêche ornée de cette nouvelle impertinence, à laquelle il falloit donner l'honneur du chiffre, ſans quoi il ne l'auroit pas ſignée. Je fus tenté vingt fois pour l'amour de ſa gloire, de chiffrer autre choſe que ce qu'il avoit dit : mais ſentant que rien ne pouvoit autoriſer une pareille infidélité, je le laiſſai délirer à ſes riſques, content de lui parler avec franchiſe, & de remplir aux miens, mon devoir auprès de lui.

C'eſt ce que je fis toujours avec une droiture, un zèle & un courage qui méritoient de ſa part une autre récompenſe que celle que j'en reçus à la fin. Il étoit temps que je fuſſe une fois ce que le ciel qui m'avoit doué d'un heureux naturel, ce que l'éducation que j'avois reçue de la meilleure des femmes, ce que celle que je m'étois donnée à moi-même m'avoit fait être, & je le fus. Livré à moi ſeul, ſans ami, ſans conſeil, ſans expérience, en pays étranger; ſervant une nation étrangère, au milieu d'une foule de fripons qui, pour leur intérêt

& pour écarter le scandale du bon exemple, m'excitoient à les imiter ; loin d'en rien faire, je servis bien la France à qui je ne devois rien, & mieux l'ambassadeur, comme il étoit juste, en tout ce qui dépendoit de moi. Irréprochable dans un poste assez en vue, je méritai, j'obtins l'estime de la République, celle de tous les ambassadeurs avec qui nous étions en correspondance, & l'affection de tous les François établis à Venise, sans en excepter le consul même que je supplantois à regret dans des fonctions que je savois lui être dues, & qui me donnoient plus d'embarras que de plaisir.

M. de M....., livré sans réserve au marquis M..i ; qui n'entroit pas dans le détail de ses devoirs, les négligeoit à tel point, que sans moi les François qui étoient à Venise ne se seroient pas apperçus qu'il y eût un ambassadeur de leur nation. Toujours éconduits sans qu'il voulût les entendre, lorsqu'ils avoient besoin de sa protection, ils se rebutérent, & l'on n'en voyoit plus aucun, ni à sa suite, ni à sa table, où il ne les invita jamais. Je fis souvent de mon

chef ce qu'il auroit dû faire : je rendis aux François qui avoient recours à lui ou à moi, tous les ſervices qui étoient en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurois fait davantage ; mais ne pouvant voir perſonne en place, à cauſe de la mienne, j'étois forcé de recourir ſouvent au conſul, & le conſul établi dans le pays où il avoit ſa famille, avoit des ménagemens à garder, qui l'empêchoient de faire ce qu'il auroit voulu. Quelquefois, cependant, le voyant mollir & n'oſer parler, je m'aventurois à des démarches haſardeuſes dont pluſieurs m'ont réuſſi. Je m'en rappelle une dont le ſouvenir me fait encore rire. On ne ſe douteroit guères que c'eſt à moi que les amateurs du ſpectacle à Paris ont dû Coralline & ſa ſœur Camille : rien cependant n'eſt plus vrai. Veroneſe, leur père, s'étoit engagé avec ſes enfans pour la troupe italienne, & après avoir reçu deux mille francs pour ſon voyage, au lieu de partir, il s'étoit tranquillement mis à Veniſe au théatre de St. Luc (*)

(*) Je ſuis en doute ſi ce n'étoit point *St. Samuel*. Les noms propres m'échappent abſolument.

où Coralline, tout enfant qu'elle étoit encore, attiroit beaucoup de monde. M. le duc de Gefvres, comme premier gentilhomme de la chambre, écrivit à l'ambaffadeur pour réclamer le père & la fille. M. de M....... me donnant la lettre me dit pour toute inftruction, *voyez cela.* J'allai chez M. le Blond le prier de parler au patricien à qui appartenoit le théatre de St. Luc, & qui étoit je crois un Zuftinian, afin qu'il renvoyât Véronefe qui étoit engagé au fervice du roi. Le Blond, qui ne fe foucioit pas trop de la commiffion, la fit mal.

Zuftinian battit la campagne, & Véronefe ne fut point renvoyé. J'étois piqué; l'on étoit en carnaval. Ayant pris la bahute & le mafque, je me fis mener au palais Zuftiniani. Tous ceux qui virent entrer ma gondole avec la livrée de l'ambaffadeur furent frappés: Venife n'avoit jamais vu pareille chofe: J'entre, je me fais annoncer fous le nom *d'una fiora Mafchera.* Sitôt que je fus introduit, j'ôte mon mafque & je me nomme. Le fénateur pâlit & refte ftupéfait. Mon-

ſieur, lui dis-je en vénitien, c'eſt à regret que j'importune V. E. de ma viſite; mais vous avez à votre théatre de St. Luc, un homme nommé Véroneſe qui eſt engagé au ſervice du roi & qu'on vous a fait demander inutilement : je viens le réclamer au nom de S. M. Ma courte harangue fit effet. A peine étois-je parti que mon homme courut rendre compte de ſon aventure aux inquiſiteurs d'état, qui lui lavèrent la tête. Véroneſe fut congédié le jour même. Je lui fis dire que s'il ne partoit dans la huitaine, je le ferois arrêter, & il partit.

Dans une autre occaſion, je tirai de peine un capitaine de vaiſſeau marchand, par moi ſeul, & preſque ſans le concours de perſonne. Il s'appeloit le capitaine Olivet de Marſeille; j'ai oublié le nom du vaiſſeau. Son équipage avoit pris querelle avec des Eſclavons au ſervice de la république; il y avoit eu des voies de fait, & le vaiſſeau avoit été mis aux arrêts avec une telle ſévérité que perſonne, excepté le ſeul capitaine, n'y pouvoit aborder ni ſortir ſans

permiſſion. Il eut recours à l'ambaſſadeur, qui l'envoya promener; il fut au conſul, qui lui dit que ce n'étoit pas une affaire de commerce & qu'il ne pouvoit s'en mêler; ne ſachant plus que faire il revint à moi. Je repréſentai à M. de M....... qu'il devoit me permettre de donner ſur cette affaire un mémoire au ſénat; je ne me rappelle pas s'il y conſentit & ſi je préſentai le mémoire, mais je me rappelle bien que mes démarches n'aboutiſſant à rien, & l'embargo durant toujours, je pris un parti qui me réuſſit. J'inſérai la relation de cette affaire dans une dépêche à M. de Maurepas, & j'eus même aſſez de peine à engager M. de M....... à laiſſer paſſer cet article.

Je ſavois que nos dépêches, ſans valoir trop la peine d'être ouvertes, l'étoient a Veniſe. J'en avois la preuve dans les articles que j'en trouvois mot pour mot dans la gazette, infidélité dont j'avois inutilement voulu porter l'ambaſſadeur à ſe plaindre. Mon objet en parlant de cette vexation dans la dépêche, étoit de tirer parti de leur curioſité pour leur faire peur & les engager à délivrer

le vaiſſeau ; car s'il eût fallu attendre pour cela la réponſe de la cour, le capitaine étoit ruiné avant qu'elle fût venue. Je fis plus ; je me rendis au vaiſſeau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé Patizel, chancelier du conſulat, qui ne vint qu'à contre-cœur, tant tous ces pauvres gens craignoient de déplaire au ſénat ! Ne pouvant monter à bord à cauſe de la défenſe, je reſtai dans ma gondole, & j'y dreſſai mon verbal, interrogeant à haute voix & ſucceſſivement tous les gens de l'équipage, & dirigeant mes queſtions de manière à tirer des réponſes qui leur fuſſent avantageuſes. Je voulus engager Patizel à faire les interrogations & le verbal lui-même, ce qui en effet étoit plus de ſon métier que du mien ; il n'y voulut jamais conſentir, ne dit pas un ſeul mot, & voulut à peine ſigner le verbal après moi. Cette démarche un peu hardie, eut cependant un heureux ſuccès, & le vaiſſeau fut délivré longtemps avant la réponſe du miniſtre. Le capitaine voulut me faire un préſent. Sans me fâcher je lui dis, en lui frappant

ſur l'épaule : capitaine Olivet, crois-tu que celui qui ne reçoit pas des François un droit de paſſe-port qu'il trouve établi, ſoit homme à leur vendre la protection du roi ? Il voulut au moins me donner ſur ſon bord un dîné que j'acceptai, & où je menai le ſecrétaire d'ambaſſade d'Eſpagne, nommé Carrio, homme d'eſprit & très-aimable, qu'on a vu depuis ſecrétaire d'ambaſſade à Paris & chargé des affaires, avec lequel je m'étois intimément lié à l'exemple de nos ambaſſadeurs.

Heureux, ſi lorſque je faiſois avec le plus parfait déſintéreſſement, tout le bien que je pouvois faire, j'avois ſu mettre aſſez d'ordre & d'attention dans tous ces menus détails pour n'en pas être la dupe & ſervir les autres à mes dépens. Mais dans des places comme celle que j'occupois, où les moindres fautes ne ſont point ſans conſéquence, j'épuiſois toute mon attention pour n'en point faire contre mon ſervice; je fus, juſqu'à la fin, du plus grand ordre & de la plus grande exactitude en tout ce qui regardoit mon devoir eſſentiel. Hors quelques erreurs

qu'une précipitation forcée me fit faire en chiffrant, & dont les commis de M. Amelot se plaignirent une fois, ni l'ambassadeur, ni personne n'eut jamais à me reprocher une seule négligence dans aucune de mes fonctions; ce qui est à noter pour un homme aussi négligent que moi : mais je manquois par fois de mémoire & de soin dans les affaires particulières dont je me chargeois, & l'amour de la justice m'en a toujours fait supporter le préjudice de mon propre mouvement, avant que personne songeât à se plaindre. Je n'en citerai qu'un seul trait, qui se rapporte à mon départ de Venise, & dont j'ai senti le contrecoup dans la suite à Paris.

Notre cuisinier, appelé Rousselot, avoit apporté de France un ancien billet de deux cents francs, qu'un perruquier de ses amis avoit d'un noble Vénitien appelé Z..... o N.. i, pour fournitures de perruques. Rousselot m'apporta ce billet, me priant de tâcher d'en tirer quelque chose par accommodement. Je savois, il savoit aussi que l'usage constant des nobles Vénitiens est de ne jamais payer;

de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger; quand on les y veut contraindre, ils consument en tant de longueurs & de frais le malheureux créancier, qu'il se rebute & finit par tout abandonner ou s'accommoder presque pour rien. Je priai M. le Blond de parler à Z.....o; celui-ci convint du billet, non du payement. A force de batailler il promit enfin trois sequins. Quand le Blond lui porta le billet, les trois sequins ne se trouvèrent pas prêts; il fallut attendre. Durant cette attente, survint ma querelle avec l'ambassadeur, & ma sortie de chez lui. Je laissai les papiers de l'ambassade dans le plus grand ordre, mais le billet de Rousselot ne se trouva point. M. le Blond m'assura me l'avoir rendu; je le connoissois trop honnête homme pour en douter, mais il me fut impossible de me rappeler ce qu'étoit devenu ce billet. Comme Z.....o avoit avoué la dette, je priai M. le Blond de tâcher d'en tirer les trois sequins sur un reçu, ou de l'engager à renouveller le billet par duplicata. Z.....o sachant le billet perdu, ne

voulut faire ni l'un ni l'autre. J'offris à Rousselot les trois sequins de ma bourse, pour l'acquit du billet. Il les refusa & me dit que je m'accommoderois à Paris avec le créancier, dont il me donna l'adresse. Le perruquier sachant ce qui s'étoit passé, voulut son billet ou son argent en entier. Que n'aurois-je point donné dans mon indignation pour retrouver ce maudit billet ! Je payai les deux cents francs, & cela dans ma plus grande détresse. Voilà comment la perte du billet valut au créancier le payement de la somme entière, tandis que si malheureusement pour lui ce billet se fut retrouvé, il en auroit difficilement tiré les dix écus promis par son Excellence Z.....o N..i.

Le talent que je crus me sentir pour mon emploi, me le fit remplir avec goût, & hors la société de mon ami de Carrio, celle du vertueux Altuna, dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place Saint-Marc, du spectacle, & de quelques visites que nous faisions presque toujours ensemble, je fis mes seuls plaisirs de

mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible, sur-tout avec l'aide de l'abbé de B...s, comme la correspondance étoit très-étendue & qu'on étoit en temps de guerre, je ne laissois pas d'être occupé raisonnablemnt. Je travaillois tous les jours une bonne partie de la matinée, & les jours de courrier quelquefois jusqu'à minuit. Je consacrois le reste du temps à l'étude du métier que je commençois, & dans lequel je comptois bien, par le succès de mon début, être employé plus avantageusement dans la suite. En effet, il n'y avoit qu'une voix sur mon compte, à commencer par celle de l'ambassadeur, qui se louoit hautement de mon service, qui ne s'en est jamais plaint, & dont toute la fureur ne vint dans la suite que de ce que m'étant plaint inutilement moi-même, je voulus enfin avoir mon congé. Les ambassadeurs & ministres du roi avec qui nous étions en correspondance, lui faisoient sur le mérite de son secrétaire des complimens qui devoient le flatter, & qui dans sa mauvaise tête produisirent un effet tout contraire. Il

en reçut un ſur-tout, dans une circonſtance eſſentielle, qu'il ne m'a jamais pardonné. Ceci vaut la peine d'être expliqué.

Il pouvoit ſi peu ſe gêner, que le ſamedi même, jour de preſque tous les courriers, il ne pouvoit attendre pour ſortir que le travail fût achevé, & me talonnant ſans ceſſe pour expédier les dépêches du Roi & des Miniſtres, il les ſignoit en hâte, & puis couroit je ne ſais où, laiſſant la plupart des autres lettres ſans ſignature, ce qui me forçoit, quand ce n'étoit que des nouvelles, de les tourner en bulletins; mais lorſqu'il s'agiſſoit d'affaires qui regardoient le ſervice du Roi, il falloit bien que quelqu'un ſignât, & je ſignois. J'en uſai ainſi pour un avis important que nous venions de recevoir de M. Vincent, chargé des affaires du Roi à Vienne. C'étoit dans le temps que le Prince de Lobkowitz marchoit à Naples, & que le Comte de Gages fit cette mémorable retraite, la plus belle manœuvre de guerre de tout le ſiècle, & dont l'Europe a trop peu parlé. L'avis portoit qu'un homme dont M. Vincent nous envoyoit

le ſignalement, partoit de Vienne & devoit paſſer à Veniſe allant furtivement dans l'Abruzze, chargé d'y faire ſoulever le peuple à l'approche des Autrichiens.

En l'abſence de M. le Comte de M....... qui ne s'intéreſſoit à rien, je fis paſſer à M. le Marquis de l'H.....l cet avis ſi à propos, que c'eſt peut-être à ce pauvre Jean-Jacques ſi bafoué, que la maiſon de Bourbon doit la conſervation du royaume de Naples.

Le Marquis de l'H.....l, en remerciant ſon collègue, comme il étoit juſte, lui parla de ſon ſecrétaire & du ſervice qu'il venoit de rendre à la cauſe commune. Le Comte de M......., qui avoit à ſe reprocher ſa négligence dans cette affaire, crut entrevoir dans ce compliment un reproche, & m'en parla avec humeur. J'avois été dans le cas d'en uſer avec le Comte de C........e, Ambaſſadeur à Conſtantinople comme avec le Marquis de l'H.....l, quoiqu'en choſes moins importantes. Comme il n'y avoit point d'autre poſte pour Conſtantinople que les courriers que le ſénat envoyoit de

temps en temps à ſon Bayle, on donnoit avis du départ de ces courriers à l'Ambaſſadeur de France, pour qu'il pût écrire par cette voie à ſon collègue, s'il le jugeoit à propos. Cet avis venoit d'ordinaire un jour ou deux à l'avance: mais on faiſoit ſi peu de cas de M. de M......., qu'on ſe contentoit d'envoyer chez lui, pour la forme, une heure ou deux avant le départ du courrier; ce qui me mit pluſieurs fois dans le cas de faire la dépêche en ſon abſence. M. de C........e, en y répondant, faiſoit mention de moi en termes honnêtes; autant en faiſoit à Gênes M. de Jonville; autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyois pas l'occaſion de me faire connoître; mais je ne la cherchois pas non plus hors de propos, & il me paroiſſoit fort juſte, en ſervant bien, d'aſpirer au prix naturel des bons ſervices, qui eſt l'eſtime de ceux qui ſont en état d'en juger & de les récompenſer. Je ne dirai pas ſi mon exactitude à remplir mes fonctions étoit de la part de l'Ambaſſadeur un légitime ſujet de plainte, mais je dirai bien que c'eſt

c'eſt le ſeul qu'il ait articulé juſqu'au jour de notre ſéparation.

Sa maiſon, qu'il n'avoit jamais miſe ſur un trop bon pied, ſe rempliſſoit de canaille : les François y étoient mal traités, les Italiens y prenoient l'aſcendant, & même parmi eux les bons ſerviteurs, attachés depuis long-temps à l'ambaſſade, furent tous mal-honnêtement chaſſés, entr'autres ſon premier Gentilhomme, qui l'avoit été du Comte de F.....y, & qu'on appeloit, je crois, le comte Peati, ou d'un nom très-approchant. Le ſecond gentilhomme, du choix de M. de M....... étoit un bandit de Mantoue, appelé Dominique Vitali, à qui l'ambaſſadeur confia le ſoin de ſa maiſon, & qui, à force de patelinage & de baſſe léſine, obtint ſa confiance & devint ſon favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens qui y étoient encore, & du ſecrétaire qui étoit à leur tête. L'œil intègre d'un honnête homme eſt toujours inquiétant pour les fripons. Il n'en auroit pas fallu davantage pour que celui-ci me prît en haine ; mais cette haine avoit une autre cauſe encore, qui la rendit

bien plus cruelle. Il faut dire cette cause, afin qu'on me condamne, si j'avois tort.

L'ambassadeur avoit, selon l'usage, une loge à chacun des cinq spectacles. Tous les jours à dîner il nommoit le théâtre où il vouloit aller ce jour-là; je choisissois après lui, & les gentilshommes disposoient des autres loges. Je prenois en sortant la clef de la loge que j'avois choisie. Un jour Vitali n'étant pas là, je chargeai le valet-de-pied qui me servoit, de m'apporter la mienne dans une maison que je lui indiquai. Vitali, au lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avoit disposé. J'étois d'autant plus outré, que le valet-de-pied m'avoit rendu compte de ma commission devant tout le monde. Le soir, Vitali voulut me dire quelques mots d'excuse que je ne reçus point. Demain, Monsieur, lui dis-je, vous viendrez me les faire à telle heure, dans la maison où j'ai reçu l'affront, & devant les gens qui en ont été témoins, ou après demain; quoiqu'il arrive, je vous déclare que vous ou moi sortirons d'ici. Ce ton décidé lui en

imposa. Il vint au lieu & à l'heure, me faire des excuses publiques avec une bassesse digne de lui ; mais il prit à loisir ses mesures, & tout en me faisant de grandes courbettes, il travailla tellement à la sourdine, que, ne pouvant porter l'ambassadeur à me donner mon congé, il me mit dans la nécessité de le prendre.

Un pareil misérable n'étoit assurément pas fait pour me connoître, mais il connoissoit de moi ce qui servoit à ses vues. Il me connoissoit bon & doux à l'excès, pour supporter des torts involontaires, fier & peu endurant pour des offenses préméditées, aimant la décence & la dignité dans les choses convenables, & non moins exigeant pour l'honneur qui m'étoit dû, qu'attentif à rendre celui que je devois aux autres. C'est par-là qu'il entreprit & vint à bout de me rebuter. Il mit la maison sens-dessus-dessous ; il en ôta ce que j'avois tâché d'y maintenir de règle, de subordination, de propreté, d'ordre. Une maison sans femme a besoin d'une discipline un peu sévère pour y faire régner la modestie inséparable de la dignité. Il fit bientôt de la

nôtre un lieu de crapule & de licence, un repaire de fripons & de débauchés. Il donna pour ſecond gentilhomme à S. E., à la place de celui qu'il avoit fait chaſſer, un autre maquereau comme lui, qui tenoit bordel public à la croix de Malthe; & ces deux coquins bien d'accord, étoient d'une indécence égale à leur inſolence. Hors la ſeule chambre de l'ambaſſadeur, qui même n'étoit pas trop en règle, il n'y avoit pas un ſeul coin dans la maiſon ſouffrable pour un honnête homme.

Comme S. E. ne ſoupoit pas, nous avions, le ſoir, les gentilshommes & moi, une table particulière où mangeoient auſſi l'abbé de B...s & les Pages. Dans la plus vilaine gargote on eſt ſervi plus proprement, plus décemment, en linge moins ſale, & l'on a mieux à manger. On nous donnoit une ſeule petite chandelle bien noire, des aſſiettes d'étain, des fourchettes de fer.

Paſſe encore pour ce qui ſe faiſoit en ſecret; mais on m'ôta ma gondole: ſeul de tous les ſecrétaires d'ambaſſadeurs, j'étois forcé d'en louer une, ou d'aller à

pied, & je n'avois plus la livrée de S. E., que quand j'allois au fénat. D'ailleurs, rien de ce qui fe paffoit au-dedans n'étoit ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambaffadeur jetoient les hauts cris. Dominique, la feule caufe de tout, crioit le plus haut, fachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions traités, m'étoit plus fenfible qu'à tous les autres. Seul de la maifon, je ne difois rien au-dehors, mais je me plaignois vivement à l'ambaffadeur, & du refte, & de lui-même, qui fecrètement excité par fon ame damnée, me faifoit chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenfer beaucoup pour me tenir au pair de mes confrères, & convenablement à mon pofte, je ne pouvois arracher un fol de mes appointemens; & quand je lui demandois de l'argent, il me parloit de fon eftime & de fa confiance, comme fi elle eût dû remplir ma bourfe & pourvoir à tout.

Ces deux bandits finirent par faire tourner tout-à-fait la tête à leur maître, qui ne l'avoit déjà pas trop droite, & le ruinoient dans un brocantage conti-

nuel, par des marchés de dupe, qu'ils lui perſuadoient être des marchés d'eſcroc. Ils lui firent louer ſur la Brenta un Palazzo le double de ſa valeur, dont ils partagèrent le ſurplus avec le propriétaire. Les appartemens en étoient incruſtés en moſaïque, & garnis de colonnes & de pilaſtres de très-beaux marbres, à la mode du pays. M. de M....... fit ſuperbement maſquer tout cela d'une boiſerie de ſapin, par l'unique raiſon qu'à Paris les appartemens ſont ainſi boiſés. Ce fut par une raiſon ſemblable que, ſeul de tous les ambaſſadeurs qui étoient à Veniſe, il ôta l'épée à ſes pages, & la canne à ſes valets-de-pied. Voilà quel étoit l'homme qui, toujours par le même motif peut-être, me prit en grippe, uniquement ſur ce que je le ſervois fidellement.

J'endurai patiemment ſes dédains, ſa brutalité, ſes mauvais traitemens, tant qu'en y voyant de l'humeur, je crus n'y pas voir de la haine : mais dès que je vis le deſſein formé de me priver de l'honneur que je méritois par mon bon ſervice, je réſolus d'y renoncer. La pre-

mière marque que je reçus de sa mauvaise volonté, fut à l'occasion d'un dîné qu'il devoit donner à M. le duc de Modène & à sa famille, qui étoient alors à Venise, & dans lequel il me signifia que je n'aurois pas place à sa table. Je lui répondis, piqué, mais sans me fâcher, qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, si M. le duc de Modène exigeoit que je m'en abstinsse quand il y viendroit, il étoit de la dignité de S. E. & de mon devoir de n'y pas consentir. Comment, dit-il avec emportement, mon secrétaire, qui même n'est pas gentilhomme, prétend dîner avec un souverain quand mes gentilshommes n'y dînent pas? Oui, Monsieur, lui repliquai je; le poste dont m'a honoré V. E., m'anoblit si bien, tant que je le remplis, que j'ai même le pas sur vos gentilshommes ou soi-disant tels, & suis admis où ils ne peuvent l'être. Vous n'ignorez pas que le jour que vous ferez votre entrée publique, je suis appelé par l'étiquette, & par un usage immémorial à vous y suivre en habit de cérémonie, & à l'honneur d'y dîner avec vous au

palais de St. Marc, & je ne vois pas pourquoi un homme qui peut & doit manger en public avec le Doge & le sénat de Venise, ne pourroit pas manger en particulier avec M. le duc de Modène. Quoique l'argument fût sans replique, l'ambassadeur ne s'y rendit point : mais nous n'eûmes pas occasion de renouveler la dispute, M. le duc de Modène n'étant point venu dîner chez lui.

Dès-lors il ne cessa de me donner des désagrémens, de me faire des passe-droits, s'efforçant de m'ôter les petites prérogatives attachées à mon poste, pour les transmettre à son cher Vita. ; & je suis sûr que s'il eût osé l'envoyer au sénat à ma place, il l'auroit fait. Il employoit ordinairement l'abbé de B...s pour écrire dans son cabinet ses lettres particulières : il se servit de lui pour écrire à M. de Maurepas une relation de l'affaire du capitaine Olivet, dans laquelle, loin de lui faire aucune mention de moi, qui seul m'en étois mêlé, il m'ôtoit même l'honneur du verbal, dont il lui envoyoit un double, pour

l'attribuer à Patizel qui n'avoit pas dit un ſeul mot. Il vouloit me mortifier & complaire à ſon favori, mais non pas ſe défaire de moi. Il ſentoit qu'il ne lui ſeroit plus auſſi aiſé de me trouver un ſucceſſeur qu'à M. Follau, qui l'avoit déjà fait connoître. Il lui falloit abſolument un ſecrétaire qui ſût l'*Italien*, à cauſe des réponſes du ſénat; qui fît toutes ſes dépêches, toutes ſes affaires, ſans qu'il ſe mêlât de rien; qui joignît au mérite de le bien ſervir, la baſſeſſe d'être le complaiſant de meſſieurs ſes faquins de gentilshommes. Il vouloit donc me garder & me matter, en me tenant loin de mon pays & du ſien, ſans argent pour y retourner, & il auroit réuſſi peut-être, s'il s'y fût pris modérément: mais Vitali qui avoit d'autres vues, & qui vouloit me forcer de prendre mon parti, en vint à bout. Dès que je vis que je perdois toutes mes peines, que l'ambaſſadeur me faiſoit des crimes de mes ſervices, au lieu de m'en ſavoir gré, que je n'avois plus à eſpérer chez lui que déſagrément au-dedans, injuſtice au-dehors, & que dans le décri

général où il s'étoit mis, ses mauvais offices pouvoient me nuire sans que les bons pussent me servir, je pris mon parti, & lui demandai mon congé, lui laissant le tems de se pourvoir d'un secrétaire. Sans me dire ni oui ni non, il alla toujours son train. Voyant que rien n'alloit mieux & qu'il ne se mettoit en devoir de chercher personne, j'écrivis à son frère, & lui détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé de S. E., ajoutant que de manière ou d'autre, il m'étoit impossible de rester. J'attendis long-temps, & n'eus point de réponse. Je commençois d'être embarrassé: mais l'ambassadeur reçut enfin une lettre de son frère. Il falloit qu'elle fût vive; car, quoiqu'il fût sujet à des emportemens très-féroces, je ne lui en vis jamais un pareil. Après des torrens d'injures abominables, ne sachant plus que dire, il m'accusa d'avoir vendu ses chiffres. Je me mis à rire, & lui demandai d'un ton moqueur, s'il croyoit qu'il y eût dans tout Venise un homme assez sot pour en donner un écu? Cette réponse le fit écumer de rage. Il fit mine d'appeler ses

gens, pour me faire, dit-il, jetter par la fenêtre. Jusques-là j'avois été fort tranquille; mais à cette menace la colère & l'indignation me transportèrent à mon tour. Je m'élançai vers la porte, & après avoir tiré un bouton qui la fermoit en dedans: non pas, M. le Comte, lui dis-je, en revenant à lui d'un pas grave; vos gens ne se mêleront pas de cette affaire: trouvez bon qu'elle se passe entre nous. Mon action, mon air le calmèrent à l'instant même: la surprise & l'effroi se marquèrent dans son maintien. Quand je le vis revenu de sa furie, je lui fis mes adieux en peu de mots, puis sans attendre sa reponse j'allai rouvrir la porte, je sortis & passai posément dans l'anti-chambre au milieu de ses gens qui se levèrent à l'ordinaire, & qui, je crois, m'auroient plutôt prêté main-forte contre lui qu'à lui contre moi. Sans remonter chez moi je descendis l'escalier tout de suite, & sortis sur le champ du palais pour n'y plus rentrer.

J'allai droit chez M. le Blond lui conter l'aventure. Il fut peu surpris, il connoissoit l'homme. Il me retint à dîner,

Ce dîner quoiqu'impromptu fut brillant. Tous les François de considération qui étoient à Venise s'y trouvèrent. L'ambassadeur n'eut pas un chat. Le consul conta mon cas à la compagnie. A ce récit il n'y eut qu'un cri, qui ne fut pas en faveur de S. E. Elle n'avoit point réglé mon compte, ne m'avoit pas donné un sol, & réduit pour toute ressource à quelques louis que j'avois sur moi, j'étois dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourses me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de sequins dans celle de M. le Blond, autant dans celle de M. de St. Cyr avec lequel, après lui, j'avois le plus de liaison ; je remerciai tous les autres, & en attendant mon départ, j'allai loger chez le chancelier du consulat, pour bien prouver au public que la nation n'étoit pas complice des injustices de l'ambassadeur.

Celui-ci, furieux de me voir fêté dans mon infortune, & lui délaissé, tout ambassadeur qu'il étoit, perdit tout-à-fait la tête & se comporta comme un forcené. Il s'oublia jusqu'à présenter un mémoire au sénat pour me faire arrêter ;

ſur l'avis que m'en donna l'abbé de B...s, je réſolus de reſter encore quinze jours, au lieu de partir le ſur-lendemain comme j'avois compté. On avoit vu & approuvé ma conduite; j'étois univerſellement eſtimé. La ſeigneurie ne daigna pas même répondre à l'extravagant mémoire de l'ambaſſadeur, & me fit dire par le conſul que je pouvois reſter à Veniſe auſſi long-temps qu'il me plairoit ſans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis: j'allai prendre congé de M. l'ambaſſadeur d'Eſpagne, qui me reçut très-bien, & du comte de Finochietti miniſtre de Naples, que je ne trouvai pas, mais à qui j'écrivis, & qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin, ne laiſſant, malgré mes embarras, d'autres dettes que les emprunts dont je viens de parler, & une cinquantaine d'écus chez un marchand nommé Morandi, que Carrio ſe chargea de payer, & que je ne lui ai jamais rendus, quoique nous nous ſoyions ſouvent revus depuis ce temps là: mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé,

je les remboursai très-exactement, sitôt que la chose me fut possible.

Ne quittons pas Venise sans dire un mot des célèbres amusemens de cette ville, ou du moins de la très-petite part que j'y pris durant mon séjour. On a vu dans le cours de ma jeunesse combien peu j'ai couru les plaisirs de cet âge, ou du moins ceux qu'on nomme ainsi. Je ne changeai pas de goût à Venise, mais mes occupations qui d'ailleurs m'en auroient empêché, rendirent plus piquantes les récréations simples que je me permettois. La première & la plus douce étoit la société des gens de mérite, MM. le Blond, de St. Cyr, Carrio, Altuna, & un gentilhomme Forlan dont j'ai grand regret d'avoir oublié le nom, & dont je ne me rappelle point sans émotion l'aimable souvenir : c'étoit de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie celui dont le cœur ressembloit le plus au mien. Nous étions liés aussi avec deux ou trois Anglois pleins d'esprit & de connoissances, passionnés de la musique ainsi que nous. Tous ces messieurs avoient leurs femmes ou leurs amies ou leurs maîtres-

ſes, ces dernières preſque toutes filles à talens, chez leſquelles on faiſoit de la muſique ou des bals. On y jouoit auſſi; mais très-peu : les goûts vifs, les talens, les ſpectacles nous rendoient cet amuſement inſipide. Le jeu n'eſt que la reſſource des gens ennuyés. J'avois apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ce pays-là contre la muſique italienne; mais j'avois auſſi reçu de la nature cette ſenſibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette muſique la paſſion qu'elle inſpire à ceux qui ſont faits pour en juger. En écoutant des barcarolles, je trouvois que je n'avois pas oui chanter juſqu'alors, & bientôt je m'engouai tellement de l'opéra, qu'ennuyé de babiller, manger & jouer dans les loges quand je n'aurois voulu qu'écouter, je me dérobois ſouvent à la compagnie pour aller d'un autre côté. Là tout ſeul, enfermé dans ma loge, je me livrois malgré la longueur du ſpectacle au plaiſir d'en jouir à mon aiſe & juſqu'à la fin. Un jour au théâtre de St. Chriſoſtome je m'endormis & bien plus profondément que je n'aurois fait dans mon lit. Les airs

bruyans & brillans ne me réveillèrent point. Mais qui pourroit exprimer la sensation délicieuse que me firent la douce harmonie, & les chants angéliques de celui qui me réveilla? Quel réveil! quel ravissement! quelle extase, quand j'ouvris au même instant les oreilles & les yeux! Ma première idée fut de me croire en paradis. Ce morceau ravissant que je me rappelle encore & que je n'oublierai de ma vie, commençoit ainsi:

Conservami la bella
Che si m'accende il cor.

Je voulus avoir ce morceau, je l'eus, & je l'ai gardé long-temps; mais il n'étoit pas sur mon papier comme dans ma mémoire. C'étoit bien la même note, mais ce n'étoit pas la même chose. Jamais cet air divin ne peut être exécuté que dans ma tête, comme il le fut en effet le jour qu'il me réveilla.

Une musique à mon gré bien supérieure à celle des opéra, & qui n'a pas sa semblable en Italie ni dans le reste du monde, est celle des *scuole*. Les *scuole* sont des maisons de charité établies pour donner l'éducation à de jeunes filles sans bien,

que la république dote ensuite, soit pour le mariage, soit pour le cloître. Parmi les talens qu'on cultive dans ces jeunes filles, la musique est au premier rang. Tous les dimanches à l'église de chacune de ces quatre *scuole* on a durant les vêpres, des motets à grand chœur & en grand orchestre, composés & dirigés par les plus grands maîtres de l'Italie, exécutés dans les tribunes grillées, uniquement par des filles dont la plus vieille n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien d'aussi voluptueux, d'aussi touchant que cette musique : les richesses de l'art, le goût exquis des chants, la beauté des voix, la justesse de l'exécution, tout dans ces délicieux concerts concourt à produire une impression qui n'est assurément pas du bon costume, mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme soit à l'abri. Jamais Carrio ni moi ne manquions ces vêpres aux *Mendicanti*, & nous n'étions pas les seuls. L'église étoit toujours pleine d'amateurs, les acteurs même de l'opéra venoient se former au grand goût du chant sur ces excellens modèles. Ce qui me désoloit étoit ces maudites grilles, qui ne laiſ-

ſoient paſſer que des ſons, & me cachoient les anges de beauté dont ils étoient dignes. Je ne parlois d'autre choſe. Un jour que j'en parlois chez le Blond : ſi vous êtes ſi curieux, me dit il, de voir ces petites filles, il eſt aiſé de vous contenter. Je ſuis un des adminiſtrateurs de la maiſon. Je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laiſſai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans le ſalon qui renfermoit ces beautés ſi convoitées, je ſentis un frémiſſement d'amour que je n'avois jamais éprouvé. M. le Blond me préſenta l'une à après l'autre ces chanteuſes celèbres, dont la voix & le nom étoient tout ce qui m'étoit connu. Venez, Sophie ...... elle étoit horrible. Venez, Cattina, ... elle étoit borgne. Venez, Bettina, ... la petite vérole l'avoit défigurée. Preſque pas une n'étoit ſans quelque notable défaut. Le bourreau rioit de ma ſurpriſe. Deux ou trois cependant, me parurent paſſables : elles ne chantoient que dans les chœurs. J'étois déſolé. Durant le goûté on les agaça, elles s'égayèrent. La laideur n'exclud pas les grâces; je leur en trouvai.

Je me disois, on ne chante pas ainsi sans ame : elles en ont. Enfin, ma façon de les voir changea si bien, que je sortis presque amoureux de tous ces laidrons. J'osois à peine retourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me rassurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, & leurs voix fardoient si bien leurs visages, que tant qu'elles chantoient, je m'obstinois, en dépit de mes yeux, à les trouver belles.

La musique en Italie coûte si peu de chose, que ce n'est pas la peine de s'en faire faute quand on a du goût pour elle. Je louai un clavecin, & pour un petit écu j'avois chez moi quatre ou cinq symphonistes, avec lesquels je m'exerçois une fois la semaine à exécuter les morceaux qui m'avoient fait le plus de plaisir à l'opéra. J'y fis essayer aussi quelques symphonies de mes *Muses galantes*. Soit qu'elles plussent, ou qu'on me voulût cajoler ; le maître des ballets de St. Jean Chrysostome m'en fit demander deux que j'eus le plaisir d'entendre exécuter par cet admirable orchestre, & qui furent dansés par une petite Bettina, jolie & surtout aimable fille, entretenue par un

efpagnol de nos amis appelé Fagoaga, & chez laquelle nous allions paffer la foirée affez fouvent. Mais à propos de filles, ce n'eft pas dans une ville comme Venife qu'on s'en abftient ; n'avez-vous rien, pourroit-on me dire, à confeffer fur cet article ? Oui, j'ai quelque chofe à dire, en effet, & je vais procéder à cette confeffion avec la même naïveté que j'ai mife à toutes les autres.

J'ai toujours eu du dégoût pour les filles publiques, & je n'avois pas à Venife autre chofe à ma portée ; l'entrée de la plupart des maifons du pays m'étant interdite à caufe de ma place. Les filles de M. le Blond étoient très-aimables, mais d'un difficile abord, & je confidérois trop le père & la mère pour penfer même à les convoiter.

J'aurois eu plus de goût pour une jeune perfonne appelée Mlle. de Cataneo, fille de l'agent du roi de Pruffe ; mais Carrio étoit amoureux d'elle : il a même été queftion de mariage. Il étoit à fon aife & je n'avois rien ; il avoit cent louis d'appointemens, je n'avois que cent piftoles, & outre que je ne voulois pas

aller ſur les briſées d'un ami, je ſavois que par-tout, & ſur-tout à Veniſe, avec une bourſe auſſi mal garnie, on ne doit pas ſe mêler de faire le galant. Je n'avois pas perdu la funeſte habitude de donner le change à mes beſoins; trop occupé pour ſentir vivement ceux que le climat donne, je vécus plus d'un an dans cette ville, auſſi ſage que j'avois fait à Paris, & j'en ſuis reparti au bout de dix-huit mois ſans avoir approché du ſexe que deux ſeules fois, par les ſingulières occaſions que je vais dire.

La première me fut procurée par l'honnête gentilhomme Vitali, quelque temps après l'excuſe que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. On parloit à table des amuſemens de Veniſe. Ces Meſſieurs me reprochoient mon indifférence pour le plus piquant de tous, vantant la gentilleſſe des courtiſannes Vénitiennes & diſant qu'il n'y en avoit point au monde qui les valuſſent. Dominique dit qu'il falloit que je fiſſe connoiſſance avec la plus aimable de toutes, qu'il vouloit m'y mener, & que j'en ſerois content. Je me mis à rire de cette

offre obligeante, & le comte Piati, homme déjà vieux & vénérable, dit avec plus de franchise que je n'en aurois attendu d'un Italien, qu'il me croyoit trop sage pour me laisser mener chez des filles par mon ennemi. Je n'en avois en effet ni l'intention, ni la tentation; & malgré cela, par une de ces inconséquences que j'ai peine à comprendre moi-même, je finis par me laisser entraîner contre mon goût, mon cœur, ma raison, ma volonté même, uniquement par foiblesse, par honte de marquer de la défiance, & comme on dit dans ce pays-là *per non parer troppo coglione*. La Padoana chez qui nous allâmes, étoit d'une assez jolie figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. Dominique me laissa chez elle; je fis venir des sorbetti, je la fis chanter, & au bout d'une demi-heure, je voulus m'en aller en laissant sur la table un ducat; mais elle eut le singulier scrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné, & moi la singulière bêtise de lever son scrupule. Je m'en retournai au palais si persuadé que j'étois poivré, que la première chose que je fis en arrivant, fut

d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tiſannes. Rien ne peut égaler le mal-aiſe d'eſprit que je ſouffris durant trois ſemaines ſans qu'aucune incommodité réelle, aucun ſigne apparent le juſtifiât. Je ne pouvois, concevoir qu'on pût ſortir impunément des bras de la Padoana. Le chirurgien lui-même eut toute la peine imaginable à me raſſurer. Il n'en put venir à bout qu'en me perſuadant que j'étois conformé d'une façon particulière, à ne pouvoir aiſément être infecté; & quoique je me ſois moins expoſé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma ſanté de ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte, m'eſt une preuve que le chirurgien avoit raiſon. Cette opinion cependant ne m'a jamais rendu téméraire, & ſi je tiens en effet cet avantage de la nature, je puis dire que je n'en ai pas abuſé.

Mon autre aventure, quoiqu'avec une fille auſſi, fut d'une eſpèce bien différente, & quant à ſon origine, & quant à ſes effets. J'ai dit que le capitaine Olivet m'avoit donné à dîner ſur ſon bord, & que j'y avois mené le ſecrétaire d'Eſ-

pagne. Je m'attendois au ſalut du canon. L'équipage nous reçut en haie, mais il n'y eut pas une amorce brûlée, ce qui me mortifia beaucoup à cauſe de Carrio, que je vis en être un peu piqué ; & il étoit vrai que ſur les vaiſſeaux marchands, on accordoit le ſalut du canon à des gens qui ne nous valoient certainement pas ; d'ailleurs je croyois avoir mérité quelque diſtinction du capitaine. Je ne pus me déguiſer parce que cela m'eſt toujours impoſſible, & quoique le dîné fut très-bon, & qu'Olivet en fit très-bien les honneurs, je le commençai de mauvaiſe humeur, mangeant peu, & parlant encore moins.

A la première ſanté, du moins, j'attendois une ſalve : rien. Carrio qui me liſoit dans l'ame, rioit de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîné je vois approcher une gondole. Ma foi, Monſieur, me dit le capitaine, prenez garde à vous, voici l'ennemi. Je lui demande ce qu'il veut dire ; il répond en plaiſantant. La gondole aborde, & j'en vois ſortir une jeune perſonne éblouiſſante, fort coquètement miſe & fort leſte, qui dans trois ſauts fut dans la chambre,

&

& je la vis établie à côté de moi avant que j'eusse apperçu qu'on y avoit mis un couvert. Elle étoit aussi charmante que vive, une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'italien ; son accent seul eut suffi pour me tourner la tête. Tout en mangeant, tout en causant, elle me regarde, me fixe un moment ; puis s'écriant : Bonne Vierge ! Ah mon cher Brémond, qu'il y a de temps que je ne t'ai vu ! se jette entre mes bras, colle sa bouche contre la mienne, & me serre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançoient dans mon cœur des traits de feu, & quoique la surprise fît d'abord quelque diversion, la volupté me gagna très-rapidement, au point que, malgré les spectateurs, il fallut bientôt que cette belle me contînt elle-même ; car j'étois ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit, elle mit plus de modération dans ses caresses, mais non dans sa vivacité ; & quand il lui plut de nous expliquer la cause vraie ou fausse de toute cette pétulence, elle nous dit que je ressemblois, à s'y tromper, à M. de Brémond, directeur des douanes de Toscane ;

qu'elle avoit raffolé de ce M. de Brémond, qu'elle en raffoloit encore; qu'elle l'avoit quitté parce qu'elle étoit une sotte; qu'elle me prenoit à sa place; qu'elle vouloit m'aimer parce que cela lui convenoit; qu'il falloit par la même raison que je l'aimasse tant que cela lui conviendroit, & que quand elle me planteroit-là, je prendrois patience comme avoit fait son cher Brémond. Ce qui fut dit fut fait. Elle prit possession de moi comme d'un homme à elle, me donnoit à garder ses gants, son éventail, son *cinda*, sa coiffe; m'ordonnoit d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, & j'obéissois. Elle me dit d'aller renvoyer sa gondole, parce qu'elle vouloit se servir de la mienne, & j'y fus; elle me dit de m'ôter de ma place & de prier Carrio de s'y mettre, parce qu'elle avoit à lui parler, & je le fis. Ils causèrent très-long-temps ensemble & tout bas; je les laissai faire. Elle m'appella, je revins. Ecoute, Zanetto, me dit-elle, je ne veux point être aimé à la françoise, & même il n'y feroit pas bon. Au premier moment d'ennui, va-t-en; mais ne reste pas à demi, je t'en avertis. Nous allâmes après

le dîné voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques qu'elle nous laissa payer sans façon. Mais elle donna partout des tringueltes beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépensé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit son argent & nous laissoit jeter le nôtre, on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle se faisoit payer, je crois que c'étoit par vanité plus que par avarice. Elle s'applaudissoit du prix qu'on mettoit à ses faveurs.

Le soir nous la ramenâmes chez elle. Tout en causant, je vis deux pistolets sur sa toilette. Ah! ah! dis-je en en prenant un, voici une boîte à mouches de nouvelle fabrique; pourroit-on savoir quel en est l'usage? Je vous connois d'autres armes qui font feu mieux que celles-là. Après quelques plaisanteries sur le même ton, elle nous dit avec une naïve fierté, qui la rendoit encore plus charmante: quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent; rien n'est plus juste; mais en endurant leurs

careſſes, je ne veux pas endurer leurs inſultes, & je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant, j'avois pris ſon heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in veſtito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant, qu'on ne connoît que dans les pays méridionaux, & que je ne m'amuſerai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai ſeulement que ſes manchettes & ſon tour de gorge, étoient bordés d'un fil de ſoie garni de pompons couleur de roſe. Cela me parut animer fort une belle peau. Je vis enſuite que c'étoit la mode à Veniſe, & l'effet en eſt ſi charmant, que je ſuis ſurpris que cette mode n'ait jamais paſſé en France. Je n'avois point d'idée des voluptés qui m'attendoient. J'ai parlé de Mde. de L.....e, dans les tranſports que ſon ſouvenir me rend quelquefois encore ; mais qu'elle étoit vieille & laide & froide auprès de ma Zulietta ! Ne tâchez pas d'imaginer les charmes & les grâces de cette fille enchantereſſe ; vous reſteriez trop loin de la vérité. Les jeunes vierges des

cloîtres, ſont moins fraîches, les beautés du ſerrail ſont moins vives, les houris du paradis ſont moins piquantes. Jamais ſi douce jouiſſance ne s'offrit au cœur & aux ſens d'un mortel. Ah! du moins, ſi je l'avois ſu goûter pleine & entiere un ſeul moment......! Je la goûtai, mais ſans charme. J'en émouſſai tous les délices; je les tuai comme à plaiſir. Non, la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaiſe tête le poiſon de ce bonheur ineffable, dont elle a mis l'appétit dans mon cœur.

S'il eſt une circonſtance de ma vie, qui peigne bien mon naturel, c'eſt celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre, me fera mépriſer ici la fauſſe bienſéance qui m'empêcheroit de le remplir. Qui que vous ſoyez, qui voulez connoître un homme, oſez lire les deux ou trois pages qui ſuivent, vous allez connoître à plein J. J. Rouſſeau.

J'entrai dans la chambre d'une courtiſane comme dans le ſanctuaire de l'amour & de la beauté; j'en crus voir la divinité dans ſa perſonne. Je n'aurois

jamais cru que ſans reſpect & ſans eſtime on pût rien ſentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu dans les premières familiarités, le prix de ſes charmes & de ſes careſſes, que de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout à-coup au lieu des flammes qui me dévoroient, je ſens un froid mortel courir dans mes veines : les jambes me flageolent, & prêt à me trouver mal, je m'aſſeye, & pleure comme un enfant.

Qui pourroit deviner la cauſe de mes larmes, & ce qui me paſſoit par la tête en ce moment ? Je me diſois : cet objet dont je diſpoſe, eſt le chef-d'œuvre de la nature & de l'amour ; l'eſprit, le corps, tout en eſt parfait ; elle eſt auſſi bonne & généreuſe, qu'elle eſt aimable & belle. Les grands, les princes, devroient être ſes eſclaves ; les ſceptres devroient être à ſes pieds. Cependant, la voilà miſérable coureuſe, livrée au public ; un capitaine de vaiſſeau marchand diſpoſe d'elle ; elle vient ſe jetter à ma tête, à moi qu'elle ſait qui n'ai rien, à moi dont le mérite qu'elle ne peut connoître, doit être nul à

ses yeux. Il y a là quelque chose d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe, fascine mes sens & me rend la dupe d'une indigne salope, ou il faut que quelque défaut secret que j'ignore, détruise l'effet de ses charmes & la rende odieuse à ceux qui devroient se la disputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'esprit singuliere, & il ne me vint pas même à l'esprit, que la v..... pût y avoir part. La fraîcheur de ses chairs, l'éclat de son coloris, la blancheur de ses dents, la douceur de son haleine, l'air de propreté répandu sur toute sa personne, éloignoient de moi si parfaitement cette idée, qu'en doute encore sur mon état depuis la Padoana, je me faisois plutôt un scrupule de n'être pas assez sain pour elle, & je suis très-persuadé qu'en cela ma confiance ne me trompoit pas. Ces réflexions si bien placées, m'agitèrent au point d'en pleurer. Zulietta, pour qui cela faisoit sûrement un spectacle tout nouveau dans la circonstance, fut un moment interdite. Mais ayant fait un tour de chambre & passé devant son miroir, elle comprit, & mes yeux lui con-

firmèrent, que le dégoût n'avoit point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir & d'effacer cette petite honte. Mais au moment que j'étois prêt à me pâmer fur une gorge qui fembloit pour la premiere fois fouffrir la bouche & la main d'un homme, je m'apperçus qu'elle avoit un teton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce teton n'eft pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un teton borgne, & perfuadé que cela tenoit à quelque notable vice naturel, à force de tourner & retourner cette idée, je vis clair comme le jour que dans la plus charmante perfonne dont je puffe me former l'image, je ne tenois dans mes bras qu'une efpèce de monftre, le rebut de la nature, des hommes, & de l'amour. Je pouffai la ftupidité jufqu'à lui parler de ce teton borgne. Elle prit d'abord la chofe en plaifantant, & dans fon humeur folâtre, dit & fit des chofes à me faire mourir d'amour. Mais gardant un fonds d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rougir, fe rajufter, fe redreffer,

& ſans dire un ſeul mot, s'aller mettre à ſa fenêtre. Je voulus m'y mettre à côté d'elle; elle s'en ôta, fut s'aſſeoir ſur un lit de repos, ſe leva le moment d'après, & ſe promenant par la chambre en s'éventant, me dit d'un ton froid & dédaigneux : *Zanetto, laſcia le donne, e ſtudia la matamatica.*

Avant de la quitter, je lui demandai pour le lendemain un autre rendez vous qu'elle remit au troiſième jour, en ajoutant avec un ſourire ironique, que je devois avoir beſoin de repos. Je paſſai ce temps mal à mon aiſe, le cœur plein de ſes charmes & de ſes grâces, ſentant mon extravagance, me la reprochant, regrettant les momens ſi mal employés qu'il n'avoit tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie, attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte, & néanmoins inquiet encore, malgré que j'en euſſe, de concilier les perfections de cette adorable fille, avec l'indignité de ſon état. Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. Je ne ſais ſi ſon tempérament ardent eût été plus content de cette viſite. Son orgueil l'eût été du

moins, & je me faisois d'avance une jouissance délicieuse de lui montrer de toutes manières comment je savois réparer mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondolier, qu'en abordant j'envoyai chez elle, me rapporta qu'elle étoit partie la veille pour Florence. Si je n'avois pas senti tout mon amour en la possédant, je le sentis bien cruellement en la perdant. Mon regret insensé ne m'a point quitté. Toute aimable, toute charmante qu'elle étoit à mes yeux, je pouvois me consoler de la perdre; mais de quoi je n'ai pu me consoler, je l'avoue, c'est qu'elle n'ait emporté de moi qu'un souvenir méprisant.

Voilà mes deux histoires. Les dix-huit mois que j'ai passés à Venise ne m'ont fourni de plus à dire, qu'un simple projet tout au plus. Carrio étoit galant. Ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres, il eut la fantaisie d'en avoir une à son tour; & comme nous étions inséparables, il me proposa l'arrangement peu rare à Venise d'en avoir une à nous deux. J'y consentis. Il s'agissoit de la trouver sûre. Il chercha tant

qu'il déterra une petite fille de onze à douze ans, que ſon indigne mère cherchoit à vendre. Nous fûmes la voir enſemble. Mes entrailles s'émurent en voyant cet enfant. Elle étoit blonde & douce comme un agneau; on ne l'auroit jamais crue italienne. On vit pour très peu de choſe à Veniſe : nous donnâmes quelque argent à la mère & pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avoit de la voix; pour lui procurer un talent de reſſource, nous lui donnâmes une épinette & un maître à chanter. Tout cela nous coûtoit à peine à chacun deux ſequins par mois, & nous en épargnoit davantage en autres dépenſes : mais comme il falloit attendre qu'elle fût mûre, c'étoit ſemer beaucoup avant que de recueillir. Cependant, contens d'aller là paſſer les ſoirées, cauſer & jouer très-innocemment avec cet enfant, nous nous amuſions plus agréablement peut-être que ſi nous l'avions poſſédée. Tant il eſt vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes eſt moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Inſenſiblement mon cœur s'attachoit à la petite Anzoletta, mais d'un

attachement paternel, auquel les ſens avoient ſi peu de part, qu'à meſure qu'il augmentoit il m'auroit été moins poſſible de les y faire entrer, & je ſentois que j'aurois eu horreur d'approcher de cette petite fille devenue nubile, comme d'un inceſte abominable. Je voyois les ſentimens du bon Carrio prendre à ſon inſçu le même tour. Nous nous ménagions ſans y penſer des plaiſirs non moins doux, mais bien différens de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée, & je ſuis certain que quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant, loin d'être jamais les corrupteurs de ſon innocence, nous en aurions été les protecteurs. Ma cataſtrophe, arrivée peu de temps après, ne me laiſſa pas celui d'avoir part à cette bonne œuvre, & je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur. Revenons à mon voyage.

Mon premier projet, en ſortant de chez M. de M......., étoit de me retirer à Genève, en attendant qu'un meilleur ſort écartant les obſtacles, pût me réunir à ma pauvre maman; mais l'éclat qu'avoit fait notre querelle & la ſottiſe qu'il fit

d'en écrire à la cour, me fit prendre le parti d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite, & me plaindre de celle d'un forcené. Je marquai de Venise ma résolution à M. du Theil chargé par intérim des affaires étrangères, après la mort de M. Amelot. Je partis aussi-tôt que ma lettre : je pris ma route par Bergame, Côme & Domo d'Offola ; je traversai le St. Plomb. A Sion, M. de Chaignon, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés : à Genève, M. de la Closure m'en fit autant. J'y renouvelai connoissance avec M. de Gauffecourt, dont j'avois quelque argent à recevoir. J'avois traversé Nyon sans voir mon père ; non qu'il ne m'en coûtât extrêmement, mais je n'avois pu me résoudre à me montrer à ma belle-mère après mon désastre, certain qu'elle me jugeroit sans vouloir m'écouter. Le libraire du Villard, ancien ami de mon père, me reprocha vivement ce tort. Je lui en dis la cause ; & pour le réparer sans m'exposer à voir ma belle-mère, je pris une chaise, & nous fûmes ensemble à Nyon descendre au cabaret. Du Villard s'en fut chercher mon

pauvre père, qui vint tout courant m'embraſſer. Nous ſoupâmes enſemble ; & après avoir paſſé une ſoirée bien douce à mon cœur, je retournai le lendemain matin à Genève avec du Villard, pour qui j'ai toujours conſervé de la reconnoiſſance du bien qu'il me fit en cette occaſion.

Mon plus court chemin n'étoit pas par Lyon, mais j'y voulus paſſer pour vérifier une fripponnerie bien baſſe de M. de M...... J'avois fait venir de Paris une petite caiſſe contenant une veſte brodée en or, quelques paires de manchettes & ſix paires de bas de ſoie blancs; rien de plus. Sur la propoſition qu'il m'en fit lui-même, je fis ajouter cette caiſſe ou plutôt cette boîte, à ſon bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en payement de mes appointemens, & qu'il avoit écrit de ſa main, il avoit mis que cette boîte, qu'il appeloit ballot, peſoit onze quintaux, & il m'en avoit paſſé le port à un prix énorme. Par les ſoins de M. Boy-de-la-Tour, auquel j'étois recommandé par M. Roguin ſon oncle, il fut vérifié ſur les regiſtres des douanes de Lyon & de Mar-

ſeille, que ledit ballot ne peſoit que quarante-cinq livres, & n'avoit payé le port qu'à raiſon de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de M.......; & muni de ces pièces & de pluſieurs autres de la même force, je me rendis à Paris très impatient d'en faire uſage. J'eus durant toute cette longue route de petites aventures, à Côme, en Valais & ailleurs. Je vis pluſieurs choſes là, entr'autres les iſles Boromées qui mériteroient d'être décrites; mais le temps me gagne, les eſpions m'obsèdent; je ſuis forcé de faire à la hâte & mal, un travail qui demanderoit le loiſir & la tranquillité qui me manquent. Si jamais la providence jetant les yeux ſur moi, me procure enfin des jours plus calmes; je les deſtine à refondre ſi je puis cet ouvrage, ou à y faire au moins un ſupplément dont je ſens qu'il a grand beſoin (*).

Le bruit de mon hiſtoire m'avoit devancé, & en arrivant je trouvai que dans les bureaux & dans le public tout le monde étoit ſcandaliſé des folies de l'am-

(*) J'ai renoncé à ce projet.

baſſadeur. Malgré cela, malgré le cri public dans Veniſe, malgré les preuves ſans réplique que j'exhibois, je ne pus obtenir aucune juſtice. Loin d'avoir ni ſatisfaction ni réparation, je fus même laiſſé à la diſcrétion de l'ambaſſadeur pour mes appointemens, & cela par l'unique raiſon, que, n'étant pas François, je n'avois pas droit à la protection nationale, & que c'étoit une affaire particulière entre lui & moi. Tout le monde convint avec moi que j'étois offenſé, lézé, malheureux, que l'ambaſſadeur étoit un extravagant cruel, inique, & que toute cette affaire le déshonoroit à jamais. Mais quoi! il étoit l'ambaſſadeur; je n'étois, moi, que le ſecrétaire.

Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainſi, vouloit que je n'obtinſſe aucune juſtice, & je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier & de traiter publiquement ce fou comme il le méritoit, on me diroit à la fin de me taire, & c'étoit ce que j'attendois, bien réſolu de n'obéir qu'après qu'on auroit prononcé. Mais il n'y avoit point alors de miniſtre des affaires étrangères. On me

laiſſa clabauder, on m'encouragea même, on faiſoit chorus : mais l'affaire en reſta toujours là, juſqu'à ce que, las d'avoir toujours raiſon & jamais juſtice, je perdis enfin courage, & plantai là tout.

La ſeule perſonne qui me reçut mal & dont j'aurois le moins attendu cette injuſtice, fut Mde. de B.......l. Toute pleine des prérogatives du rang & de la nobleſſe, elle ne put jamais ſe mettre dans la tête qu'un ambaſſadeur pût avoir tort avec ſon ſecrétaire. L'accueil qu'elle me fit fut conforme à ce préjugé. J'en fus ſi piqué qu'en ſortant de chez elle, je lui écrivis une des fortes & vives lettres que j'aye peut-être écrites, & n'y ſuis jamais retourné. Le P. Caſtel me reçut mieux ; mais à travers le patelinage jéſuitique, je le vis ſuivre aſſez fidellement une des grandes maximes de la ſociété, qui eſt d'immoler toujours le plus foible au plus puiſſant. Le vif ſentiment de la juſtice de ma cauſe & ma fierté naturelle, ne me laiſsèrent pas endurer patiemment cette partialité. Je ceſſai de voir le P. Caſtel, & par-là d'aller aux Jéſuites, où je ne connoiſſois

que lui seul. D'ailleurs, l'esprit tyrannique & intrigant de ses confrères, si différent de la bonhomie du bon père Hemet, me donnoit tant d'éloignement pour leur commerce, que je n'en ai vu aucun depuis ce temps-là, si ce n'est le P. Berthier, que je vis deux ou trois fois chez M. D...n, avec lequel il travailloit de toute sa force à la réfutation de Montesquieu.

Achevons, pour n'y plus revenir, ce qui me reste à dire de M. de M........ Je lui avois dit dans nos démêlés qu'il ne lui falloit pas un secrétaire, mais un clerc de procureur. Il suivit cet avis, & me donna réellement pour successeur un vrai procureur, qui dans moins d'un an lui vola vingt ou trente mille livres. Il le chassa, le fit mettre en prison, chassa ses gentilhommes avec esclandre & scandale, se fit par-tout des querelles, reçut des affronts qu'un valet n'endureroit pas, & finit à force de folies, par se faire rappeler & renvoyer planter ses choux. Apparemment que parmi les réprimandes qu'il reçut à la cour, son affaire avec moi ne fut pas oubliée. Du

moins peu de temps après ſon retour, il m'envoya ſon maître-d'hôtel pour ſolder mon compte & me donner de l'argent. J'en manquois dans ce moment-là ; mes dettes de Veniſe, dettes d'honneur, ſi jamais il en fut, me peſoient ſur le cœur. Je ſaiſis le moyen qui ſe préſentoit de les acquitter, de même que le billet de Z......o N..i Je reçus ce qu'on voulut me donner, je payai toutes mes dettes, & je reſtai ſans un ſol comme auparavant, mais ſoulagé d'un poids qui m'étoit inſupportable. Depuis lors je n'ai plus entendu parler de M. de M ...... qu'à ſa mort, que j'appris par la voix publique. Que Dieu faſſe paix à ce pauvre homme ! Il étoit auſſi propre au métier d'ambaſſadeur que je l'avois été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant, il n'avoit tenu qu'à lui de ſe ſoutenir honorablement par mes ſervices, & de me faire avancer rapidement dans l'état auquel le comte de Gouvon m'avoit deſtiné dans ma jeuneſſe, & dont par moi ſeul je m'étois rendu coupable dans un âge plus avancé.

La juſtice & l'inutilité de mes plaintes

me laissèrent dans l'ame un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles, où le vrai bien public & la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre apparens, destructif en effet de tout ordre, & qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du foible & à l'iniquité du fort. Deux choses empêchèrent ce germe de se développer pour lors comme il a fait dans la suite : l'une qu'il s'agissoit de moi dans cette affaire, & que l'intérêt privé, qui n'a jamais rien produit de grand & de noble, ne sauroit tirer de mon cœur les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juste & du beau d'y produire. L'autre fut le charme de l'amitié qui tempéroit & calmoit ma colère par l'ascendance d'un sentiment plus doux. J'avois fait connoissance à Venise avec un Biscayen, ami de mon ami de Carrio, & digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme, né pour tous les talens, & pour toutes les vertus, venoit de faire le tour de l'Italie pour prendre le goût des beaux arts, & n'imaginant

rien de plus à acquérir, il vouloit s'en retourner en droiture dans sa patrie. Je lui dis que les arts n'étoient que le délassement d'un génie comme le sien, fait pour cultiver les sciences, & je lui conseillai, pour en prendre le goût, un voyage & six mois de séjour à Paris. Il me crut & fut à Paris. Il y étoit & m'attendoit quand j'y arrivai. Son logement étoit trop grand pour lui; il m'en offrit la moitié; je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes connoissances. Rien n'étoit au-dessus de sa portée; il dévoroit & digéroit tout avec une prodigieuse rapidité. Comme il me remercia d'avoir procuré cet aliment à son esprit, que le besoin de savoir tourmentoit sans qu'il s'en doutât lui même! Quels tresors de lumières & de vertus je trouvai dans cette ame forte! Je sentis que c'étoit l'ami qu'il me falloit: nous devînmes intimes. Nos goûts n'étoient pas les mêmes: nous disputions toujours. Tous deux opiniâtres, nous n'étions jamais d'accord sur rien. Avec cela nous ne pouvions nous quitter, & tout en nous contrariant sans cesse,

aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emanuel de Altuna étoit un de ces hommes rares que l'Efpagne feule produit, & dont elle produit trop peu pour fa gloire. Il n'avoit pas ces violentes paffions nationales communes dans fon pays. L'idée de la vengeance ne pouvoit pas plus entrer dans fon efprit, que le défir dans fon cœur. Il étoit trop fier pour être vindicatif, & je lui ai fouvent ouï dire avec beaucoup de fang froid, qu'un mortel ne pouvoit pas offenfer fon ame. Il étoit galant fans être tendre. Il jouoit avec les femmes comme avec de jolis enfans. Il fe plaifoit avec les maîtreffes de fes amis ; mais je ne lui en ai jamais vu aucune, ni aucun défir d'en avoir. Les flammes de la vertu, dont fon cœur étoit dévoré ne permirent jamais à celles de fes fens de naître.

Après fes voyages il s'eft marié, il eft mort jeune, il a laiffé des enfans ; & je fuis perfuadé, comme de mon exiftence, que fa femme eft la premiere & la feule qui lui ait fait connoître les plaifirs de l'amour. A l'extérieur il étoit dévot

comme un Espagnol, mais en-dedans c'étoit la piété d'un ange. Hors moi, je n'ai vu que lui seul de tolérant depuis que j'existe. Il ne s'est jamais informé d'aucun homme comment il pensoit en matiere de religion. Que son ami fût juif, protestant, turc, bigot, athée, peu lui importoit, pourvu qu'il fût honnête homme. Obstiné, têtu pour des opinions indifférentes, dès qu'il s'agissoit de religion, même de morale, il se recueilloit, se taisoit, ou disoit simplement : *je ne suis chargé que de moi.* Il est incroyable qu'on puisse associer autant d'élévation d'ame avec un esprit de détail, porté jusqu'à la minutie. Il partageoit & fixoit d'avance l'emploi de sa journée par heures, quarts-d'heure & minutes, & suivoit cette distribution avec un tel scrupule, que si l'heure eût sonné tandis qu'il lisoit sa phrase, il eût fermé le livre sans achever. De toutes ces mesures de temps ainsi rompues, il y en avoit pour telle étude ; il y en avoit pour telle autre ; il y en avoit pour la réflexion, pour la conversation, pour l'office, pour Locke, pour le rosaire, pour les

visites, pour la musique, pour la peinture; & il n'y avoit ni plaisir, ni tentation, ni complaisance, qui pût intervertir cet ordre. Un devoir à remplir seul l'auroit pu. Quand il me faisoit la liste de ses distributions afin que je m'y conformasse, je commençois par rire, & je finissois par pleurer d'admiration. Jamais il ne gênoit personne, ni ne supportoit la gêne; il brusquoit les gens qui par politesse vouloient le gêner. Il étoit emporté sans être boudeur. Je l'ai vu souvent en colère; mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'étoit si gai que son humeur; il entendoit raillerie, & il aimoit à railler. Il y brilloit même & il avoit le talent de l'épigramme. Quand on l'animoit il étoit bruyant & tapageur en paroles; sa voix s'entendoit de loin. Mais tandis qu'il crioit, on le voyoit sourire, & tout à travers ses emportemens, il lui venoit quelque mot plaisant qui faisoit éclater tout le monde. Il n'avoit pas plus le teint espagnol que le phlegme. Il avoit la peau blanche, les joues colorées, les cheveux d'un châtain presque blond. Il étoit grand & bien fait.

fait. Son corps fut formé pour loger son ame.

Ce sage de cœur ainsi que de tête se connoissoit en hommes & fut mon ami. C'est toute ma réponse à quiconque ne l'est pas. Nous nous liâmes si bien, que nous fîmes le projet de passer nos jours ensemble. Je devois dans quelques années aller à Ascoytia, pour vivre avec lui dans sa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre nous la veille de son départ. Il n'y manqua que ce qui ne dépend pas des hommes dans les projets les mieux concertés. Les événemens postérieurs, mes désastres, son mariage, sa mort enfin nous ont séparés pour toujours. On diroit qu'il n'y a que les noirs complots des méchans qui réussissent, les projets innocens des bons n'ont presque jamais d'accomplissement.

Ayant senti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de ne m'y plus exposer. Ayant vu renverser, dès leur naissance, les projets d'ambition que l'occasion m'avoit fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avois si bien commencée, & dont néanmoins je venois

d'être expulsé, je résolus de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance en tirant parti de mes talens, dont enfin je commençois à sentir la mesure, & dont j'avois trop modestement pensé jusqu'alors. Je repris le travail de mon opéra, que j'avois interrompu pour aller à Venise; & pour m'y livrer plus tranquillement, après le départ d'Altuna je retournai loger à mon ancien hôtel St. Quentin, qui dans un quartier solitaire, & peu loin du Luxembourg, m'étoit plus commode pour travailler à mon aise, que la bruyante rue St. Honoré.

Là m'attendoit la seule consolation réelle que le ciel m'ait fait goûter dans ma misère, & qui seule me la rend supportable. Ceci n'est pas une connoissance passagère; je dois entrer dans quelque détail sur la manière dont elle se fit.

Nous avions une nouvelle hôtesse qui étoit d'Orléans. Elle prit pour travailler en linge une fille de son pays, d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui mangeoit avec nous ainsi que l'hôtesse. Cette fille appelée Thérèse le Vasseur, étoit

de bonne famille. Son père étoit officier de la monnoie d'Orléans, sa mère étoit marchande. Ils avoient beaucoup d'enfans. La monnoie d'Orléans n'allant plus, le père se trouva sur le pavé; la mère ayant essuyé des banqueroutes fit mal ses affaires, quitta le commerce & vint à Paris avec son mari & sa fille qui les nourrissoit tous trois de son travail.

La première fois que je vis paroître cette fille à table, je fus frappé de son maintien modeste & plus encore de son regard vif & doux, qui pour moi n'eut jamais son semblable. La table étoit composée, outre M. de Bonnefond, de plusieurs abbés Irlandois, Gascons, & autres gens de pareille étoffe. Notre hôtesse elle-même avoit rôti le balai: il n'y avoit là que moi seul qui parlât & se comportât décemment. On agaça la petite; je pris sa défense. Aussi-tôt les lardons tombèrent sur moi. Quand je n'aurois eu naturellement aucun goût pour cette pauvre fille, la compassion, la contradiction m'en auroient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manières & dans les propos, sur-tout avec le sexe. Je devins

hautement ſon champion. Je la vis ſenſible à mes ſoins, & ſes regards, animés par la reconnoiſſance qu'elle n'oſoit exprimer de bouche, n'en devenoient que plus pénétrans.

Elle étoit très-timide ; je l'étois auſſi. La liaiſon que cette diſpoſition commune ſembloit éloigner, ſe fit pourtant très-rapidement. L'hôteſſe, qui s'en apperçut, devint furieuſe, & ſes brutalités avancèrent encore mes affaires auprès de la petite, qui, n'ayant d'appui que moi ſeul dans la maiſon, me voyoit ſortir avec peine, & ſoupiroit après le retour de ſon protecteur. Le rapport de nos cœurs, le concours de nos diſpoſitions eut bientôt ſon effet ordinaire. Elle crut voir en moi un honnête-homme ; elle ne ſe trompa pas. Je crus voir en elle une fille ſenſible, ſimple & ſans coquetterie ; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerois ni ne l'épouſerois jamais. L'amour, l'eſtime, la ſincérité naïve furent les miniſtres de mon triomphe, & c'étoit parce que ſon cœur étoit tendre & honnête que je fus heureux ſans être entreprenant.

La crainte qu'elle eut que je ne me fâchaſſe de ne pas trouver en elle ce qu'elle croyoit que j'y cherchois, recula mon bonheur plus que toute autre choſe. Je la vis interdite & confuſe avant de ſe rendre, vouloir ſe faire entendre, & n'oſer s'expliquer. Loin d'imaginer la véritable cauſe de ſon embarras, j'en imaginai une bien fauſſe, & bien inſultante pour ſes mœurs, & croyant qu'elle m'avertiſſoit que ma ſanté couroit des riſques, je tombai dans des perplexités qui ne me retinrent pas, mais qui, durant pluſieurs jours, empoiſonnèrent mon bonheur. Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens à ce ſujet étoient autant d'énigmes & d'amphigouris plus que riſibles. Elle fut prête à me croire abſolument fou; je fus prêt à ne ſavoir plus que penſer d'elle. Enfin nous nous expliquâmes; elle me fit en pleurant l'aveu d'une faute unique au ſortir de l'enfance, fruit de ſon ignorance & de l'adreſſe d'un ſéducteur. Si-tôt que je la compris, je fis un cri de joie: Pucelage! m'écriai-je; c'eſt bien à Paris, c'eſt bien à vingt ans, qu'on en cherche!

Ah, ma Thérèse! je suis trop heureux de te posséder sage & saine, & de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas.

Je n'avois cherché d'abord qu'à me donner un amusement. Je vis que j'avois plus fait, & que je m'étois donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette excellente fille, un peu de réflexion sur ma situation, me firent sentir qu'en ne songeant qu'à mes plaisirs, j'avois beaucoup fait pour mon bonheur. Il me falloit à la place de l'ambition éteinte, un sentiment vif qui remplît mon cœur. Il falloit, pour tout dire, un successeur à maman; puisque je ne devois plus vivre avec elle, il me falloit quelqu'un qui vécût avec son élève, & en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de cœur qu'elle avoit trouvée en moi. Il falloit que la douceur de la vie privée & domestique me dédommageât du sort brillant auquel je renonçois. Quand j'étois absolument seul, mon cœur étoit vide, mais il n'en falloit qu'un pour le remplir. Le sort m'avoit ôté, m'avoit aliéné, du moins en partie, celui pour lequel la nature m'avoit fait. Dès-lors

j'étois ſeul, car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout & rien. Je trouvois dans Thérèſe le ſupplément dont j'avois beſoin; par elle je vécus heureux autant que je pouvois l'être ſelon le cours des évenemens.

Je voulus d'abord former ſon eſprit. J'y perdis ma peine. Son eſprit eſt ce que l'a fait la nature; la culture & les ſoins n'y prennent pas. Je ne rougis point d'avouer qu'elle n'a jamais bien ſu lire, quoiqu'elle écrive paſſablement. Quand j'allai loger dans la rue neuve des Petits-Champs, j'avois à l'hôtel de Pontchartrain, vis-à-vis mes fenêtres, un cadran, ſur lequel je m'efforçai, durant plus d'un mois, à lui faire connoître les heures. A peine les connoît-elle encore à préſent. Elle n'a jamais pu ſuivre l'ordre des douze mois de l'année, & ne connoît pas un ſeul chiffre, malgré tous les ſoins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne ſait ni compter l'argent, ni le prix d'aucune choſe. Le mot qui lui vient en parlant eſt ſouvent l'oppoſé de celui qu'elle veut dire. Autrefois j'avois fait un dictionnaire de ſes phraſes, pour amuſer

Mde. de Luxembourg, & ses qui-pro-quo sont devenus célèbres dans les sociétés où j'ai vécu. Mais cette personne si bornée, &, si l'on veut, si stupide, est d'un conseil excellent dans les occasions difficiles. Souvent, en Suisse, en Angleterre, en France, dans les catastrophes où je me trouvois, elle a vu ce que je ne voyois pas moi-même; elle m'a donné les avis les meilleurs à suivre; elle m'a tiré des dangers où je me précipitois aveuglément, & devant les dames du plus haut rang, devant les grands & les princes, ses sentimens, son bon sens, ses réponses & sa conduite lui ont attiré l'estime universelle, & à moi, sur son mérite, des complimens dont je sentois la sincérité.

Auprès des personnes qu'on aime, le sentiment nourrit l'esprit ainsi que le cœur, & l'on a peu besoin de chercher ailleurs des idées.

Je vivois avec ma Thérèse aussi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers. Sa mère, fière d'avoir été jadis élevée auprès de la Marquise de Monpipeau, faisoit le bel esprit, vouloit

diriger le ſien, & gâtoit par ſon aſtuce la ſimplicité de notre commerce.

L'ennui de cette importunité me fit un peu ſurmonter la ſotte honte de n'oſer me montrer avec Thérèſe en public; & nous faiſions, tête-à-tête, de petites promenades champêtres & de petits goûtés qui m'étoient délicieux. Je voyois qu'elle m'aimoit ſincèrement, & cela redoubloit ma tendreſſe. Cette douce intimité me tenoit lieu de tout: l'avenir ne me touchoit plus, ou ne me touchoit que comme le préſent prolongé: je ne déſirois rien que d'en aſſurer la durée.

Cet attachement me rendit tout autre diſſipation ſuperflue & inſipide. Je ne ſortois plus que pour eller chez Thérèſe; ſa demeure devint preſque la mienne. Cette vie retirée devint ſi avantageuſe pour mon travail, qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait; paroles & muſique. Il reſtoit ſeulement quelques accompagnemens & rempliſſages à faire. Ce travail de manœuvre m'ennuyoit fort. Je propoſai à Philidor de s'en charger, en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois, & fit quel-

ques remplissages dans l'acte d'Ovide; mais il ne put se captiver à ce travail assidu pour un profit éloigné, & même incertain. Il ne revint plus, & j'achevai ma besogne moi-même.

Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti : c'est un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit isolé Je pensai à me faire jour par M. de la Poplinière, chez qui Gauffecourt, de retour de Genève, m'avoit introduit. M. de la Poplinière étoit le Mécène de Rameau : Made. de la Poplinière étoit sa très-humble écolière. Rameau faisoit, comme on dit, la pluie & le beau temps dans cette maison. Jugeant qu'il protégeroit avec plaisir l'ouvrage d'un de ses disciples, je voulus lui montrer le mien. Il refusa de le voir, disant qu'il ne pouvoit lire des partitions, & que cela le fatiguoit trop. La Poplinière dit là-dessus, qu'on pouvoit le lui faire entendre, & m'offrit de rassembler des musiciens pour en exécuter des morceaux; je ne demandois pas mieux. Rameau consentit en grommelant & répétant sans cesse que ce devoit être une

belle chose que de la composition d'un homme qui n'étoit pas enfant de la balle, & qui avoit appris la musique tout seul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou six morceaux choisis. On me donna une dixaine de symphonistes, & pour chanteurs, Albert, Bérard, & Mlle. Bourbonnois. Rameau commença, dès l'ouverture, à faire entendre, par ses éloges outrés, qu'elle ne pouvoit être de moi. Il ne laissa passer aucun morceau sans donner des signes d'impatience : mais à un air de haute-contre, dont le chant étoit mâle & sonore, & l'accompagnement très-brillant, il ne put plus se contenir ; il m'apostropha avec une brutalité qui scandalisa tout le monde, soutenant qu'une partie de ce qu'il venoit d'entendre, étoit d'un homme consommé dans l'art, & le reste d'un ignorant qui ne savoit pas même la musique ; & il est vrai que mon travail inégal & sans règle, étoit tantôt sublime & tantôt très-plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie & que la science ne soutient point. Rameau prétendit ne voir en moi qu'un petit

pillard ſans talent & ſans goût. Les aſſiſtans, & ſurtout le maître de la maiſon, ne pensèrent pas de même. M. de Richelieu qui, dans ce temps-là, voyoit beaucoup M. & Mde. de la Poplinière, ouit parler de mon ouvrage, & voulut l'entendre en entier, avec le projet de le faire donner à la cour, s'il en étoit content. Il fut exécuté à grand cœur & en grand orcheſtre aux frais du Roi, chez M. de Bonneval, intendant des Menus. Francœur dirigeoit l'exécution. L'effet en fut ſurprenant: M. le Duc ne ceſſoit de s'écrier & d'applaudir, & à la fin d'un chœur, dans l'acte du Taſſe, il ſe leva, vint à moi & me ſerrant la main: « M. Rouſſeau, me dit-il, voilà de l'harmonie qui tranſporte. Je n'ai jamais rien entendu de plus beau: je veux faire donner cet ouvrage à Verſailles ».

Mde. de la Poplinière, qui étoit là, ne dit pas un mot. Rameau, quoiqu'invité, n'y avoit pas voulu venir. Le lendemain Mde. de la Poplinière me fit, à ſa toilette, un accueil fort dur, affecta de rabaiſſer ma pièce, & me dit que, quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord

ébloui M. de Richelieu, il en étoit bien revenu, & qu'elle ne me conseilloit pas de compter sur mon opéra. M. le Duc arriva peu après & me tint un tout autre langage, me dit des choses flatteuses sur mes talens, & me parut toujours disposé à faire donner ma pièce devant le Roi. Il n'y a, dit-il, que l'acte du Tasse qui ne peut passer à la Cour; il en faut faire un autre. Sur ce seul mot j'allai m'enfermer chez moi; & dans trois semaines, j'eus fait, à la place du Tasse, un autre acte, dont le sujet étoit Hésiode inspiré par une muse. Je trouvai le secret de faire passer dans cet acte une partie de l'histoire de mes talens, & de la jalousie dont Rameau vouloit bien les honorer. Il y avoit dans ce nouvel acte une élévation moins gigantesque, & mieux soutenue que celle du Tasse. La musique en étoit aussi noble & beaucoup mieux faite, & si les deux autres actes avoient valu celui-là, la pièce entière eût avantageusement soutenu la représentation; mais tandis que j'achevois de la mettre en état, une autre entreprise suspendit l'exécution de celle-là.

L'hiver, qui suivit la bataille de Fonte-

noi, il y eut beaucoup de fêtes à Verſailles, entr'autres pluſieurs opéra au théâtre des petites écuries. De ce nombre fut le drame de Voltaire, intitulé: *la Princeſſe de Navarre*, dont Rameau avoit fait la muſique, & qui venoit d'être changé & réformé ſous le nom des fêtes de Ramire. Ce nouveau ſujet demandoit pluſieurs changemens aux divertiſſemens de l'ancien, tant dans les vers que dans la muſique.

Il s'agiſſoit de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. Voltaire, alors en Lorraine, & Rameau, tous deux occupés pour l'opéra du Temple de la gloire, ne pouvant donner des ſoins à celui-là, M. de Richelieu penſa à moi. me fit propoſer de m'en charger, & pour que je puſſe examiner mieux ce qu'il y avoit à faire, il m'envoya ſéparément le poëme & la muſique. Avant toute choſe, je ne voulus toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur, & je lui écrivis à ce ſujet une lettre très-honnête & même reſpectueuſe, comme il convenoit. Voici ſa réponſe,

15 *Décembre* 1745.

« Vous réuniſſez, Monſieur, deux

» talens qui ont toujours été séparés
» jusqu'à présent. Voilà déjà deux bon-
» nes raisons pour moi de vous estimer,
» & de chercher à vous aimer. Je suis
» fâché pour vous que vous employiez
» ces deux talens à un ouvrage qui n'en
» est pas trop digne. Il y a quelques
» mois que M. le duc de Richelieu
» m'ordonna absolument de faire en un
» clin-d'œil une petite & mauvaise
» esquisse de quelques scènes insipides
» & tronquées, qui devoient s'ajuster à
» des divertissemens qui ne sont point
» faits pour elles. J'obéis avec la plus
» grande exactitude, je fis très-vîte &
» très-mal. J'envoyai ce misérable cro-
» quis à M. le duc de Richelieu, comp-
» tant qu'il ne serviroit pas, ou que je le
» corrigerois. Heureusement il est entre
» vos mains, vous en êtes le maître
» absolu; j'ai perdu entièrement tout
» cela de vue. Je ne doute pas que vous
» n'ayez rectifié toutes les fautes échap-
» pées nécessairement dans une compo-
» sition si rapide d'une simple esquisse,
» que vous n'ayez suppléé à tout.

» Je me fouviens qu'entre autres ba-
» lourdifes, il n'eft pas dit dans ces
» fcènes qui lient les divertiffemens,
» comment la princeffe Grenadine paffe
» tout-d'un-coup d'une prifon dans un
» jardin ou dans un palais. Comme ce
» n'eft point un magicien qui lui donne
» des fêtes, mais un feigneur Efpagnol,
» il me femble que rien ne doit fe faire
» par enchantement. Je vous prie, Mon-
» fieur, de vouloir bien revoir cet en-
» droit, dont je n'ai qu'une idée confufe.

» Voyez s'il eft néceffaire que la prifon
» s'ouvre, & qu'on faffe paffer notre prin-
» ceffe de cette prifon dans un beau
» palais doré & verni, préparé pour elle.
» Je fais très-bien que tout cela eft fort
» miférable, & qu'il eft au-deffous d'un
» être penfant de faire une affaire férieufe
» de ces bagatelles; mais enfin, puifqu'il
» s'agit de déplaire le moins qu'on pourra,
» il faut mettre le plus de raifon qu'on
» peut, même dans un mauvais diver-
» tiffement d'opéra.

» Je me rapporte de tout à vous, &
» à M. Ballot, & je compte avoir bientôt
» l'honneur de vous faire mes remerci-

» mens, & de vous aſſurer, Monſieur,
» à quel point j'ai celui d'être, &c. »

Qu'on ne ſoit pas ſurpis de la grande politeſſe de cette lettre comparée aux autres lettres demi-cavalières qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu ; & la ſoupleſſe courtiſane qu'on lui connoît, l'obligeoit à beaucoup d'égards pour un nouveau venu, juſqu'à ce qu'il connût mieux la meſure de ſon crédit.

Autoriſé par M. de Voltaire & diſpenſé de tous égards pour Rameau, qui ne cherchoit qu'à me nuire, je me mis au travail, & en deux mois ma beſogne fut faite. Elle ſe borna, quant aux vers, à très-peu de choſe. Je tâchai ſeulement qu'on n'y ſentît pas la différence des ſtyles, & j'eus la préſomption de croire avoir réuſſi. Mon travail en muſique fut plus long & plus pénible. Outre que j'eus à faire pluſieurs morceaux d'appareil, & entr'autres l'ouverture, tout le récitatif dont j'étois chargé, ſe trouva d'une difficulté extrême, en ce qu'il falloit lier, ſouvent en peu de vers, & par des modulations très-rapides, des ſymphonies

& des chœurs dans des tons fort éloignés, car pour que Rameau ne m'accusât pas d'avoir défiguré ses airs, je n'en voulus changer ni transposer aucun. Je réussis à ce récitatif. Il étoit bien accentué, plein d'énergie, & sur-tout excellemment modulé. L'idée des deux hommes supérieurs auxquels on daignoit m'associer, m'avoit élevé le génie, & je puis dire que dans ce travail ingrat & sans gloire, dont le public ne pouvoit pas même être informé, je me tins presque toujours à côté de mes modèles.

La pièce dans l'état où je l'avois mise, fut répétée au grand théâtre de l'opéra. Des trois auteurs, je m'y trouvai seul. Voltaire étoit absent, & Rameau n'y vint pas, ou se cacha. Les paroles du premier monologue étoient très-lugubres; en voici le début:

O mort! viens terminer les malheurs de ma vie.

Il avoit bien fallu faire une musique assortissante. Ce fut pourtant là-dessus que Mde. de la Poplinière fonda sa censure, en m'accusant avec beaucoup d'aigreur, d'avoir fait une musique d'enter-

rement. M. de Richelieu commença judicieusement par s'informer de qui étoient les vers de ce monologue. Je lui présentai le manuscrit qu'il m'avoit envoyé, & qui faisoit foi qu'ils étoient de Voltaire. En ce cas, dit-il, c'est Voltaire seul qui a tort. Durant la répétition tout ce qui étoit de moi fut successivement improuvé par Mde. de la Poplinière & justifié par M. de Richelieu. Mais enfin j'avois affaire à trop forte partie, & il me fut signifié qu'il y avoit à refaire à mon travail plusieurs choses sur lesquelles il falloit consulter M. Rameau. Navré d'une conclusion pareille; au lieu des éloges que j'attendois, & qui certainement m'étoient dus, je rentrai chez moi la mort dans le cœur. J'y tombai malade, épuisé de fatigue, dévoré de chagrin; & de six semaines je ne fus en état de sortir.

Rameau, qui fut chargé des changemens indiqués par Mde. de la Poplinière, m'envoya demander l'ouverture de mon grand opéra, pour la substituer à celle que je venois de faire. Heureusement je sentis le croc-en-jambe, & je la refusai. Comme il n'y avoit plus que

cinq ou ſix jours, juſqu'à la repréſentation, il n'eut pas le temps d'en faire une, & il fallut laiſſer la mienne. Elle étoit à l'italienne & d'un ſtyle très-nouveau pour lors en France. Cependant elle fut goûtée, & j'appris par M. de Valmalette, maître-d'hôtel du roi & gendre de M. Muſſard, mon parent & mon ami, que les amateurs avoient été très-contens de mon ouvrage, & que le public ne l'avoit pas diſtingué de celui de Rameau; mais celui-ci, de concert avec Mde. de la Poplinière, prit des meſures pour qu'on ne sût pas même que j'y avois travaillé. Sur les livres qu'on diſtribue aux ſpectateurs, & où les auteurs ſont toujours nommés, il n'y eut de nommé que Voltaire; & Rameau aima mieux que ſon nom fût ſupprimé, que d'y voir aſſocier le mien.

Si tôt que je fus en état de ſortir, je voulus aller chez M. de Richelieu: il n'étoit plus temps. Il venoit de partir pour Dunkerque, où il devoit commander le débarquement deſtiné pour l'Ecoſſe. A ſon retour, je me dis, pour autoriſer ma pareſſe, qu'il étoit trop tard.

Ne l'ayant plus revu depuis lors, j'ai perdu l'honneur que méritoit mon ouvrage, l'honoraire qu'il devoit me produire ; & mon temps, mon travail, mon chagrin, ma maladie & l'argent qu'elle me coûta, tout cela fut à mes frais, ſans me rendre un ſol de bénefice, ou plutôt de dédommagement. Il m'a cependant toujours paru que M. de Richelieu avoit naturellement de l'inclination pour moi, & penſoit avantageuſement de mes talens. Mais mon malheur & Mde. de la Poplinière empêchèrent tout l'effet de ſa bonne volonté.

Je ne pouvois rien comprendre à l'averſion de cette femme, à qui je m'étois efforcé de plaire, & à qui je faiſois aſſez réguliérement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les cauſes. D'abord, me dit-il, ſon amitié pour Rameau, dont elle eſt la prôneuſe en titre, & qui ne veut ſouffrir aucun concurrent ; & de plus un péché originel qui vous damne auprès d'elle, & qu'elle ne vous pardonnera jamais, c'eſt d'être Genevois. Là-deſſus, il m'expliqua que l'abbé Hubert qui l'étoit, & ſincère ami de M. de la Popli-

nière, avoit fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il connoissoit bien, & qu'après le mariage elle lui avoit voué une haine implacable; ainsi qu'à tous les Genevois. Quoique la Poplinière, ajouta-t-il, ait de l'amitié pour vous, & que je le sache, ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme; elle vous hait, elle est méchante, elle est adroite, vous ne ferez jamais rien dans cette maison. Je me le tins pour dit.

Ce même Gauffecourt me rendit à-peu-près dans le même temps un service dont j'avois grand besoin. Je venois de perdre mon vertueux père, âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurois fait en d'autre temps où les embarras de ma situation m'auroient moins occupé. Je n'avois point voulu réclamer de son vivant ce qui restoit du bien de ma mère, & dont il tiroit le petit revenu. Je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort. Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frère, faisoit une difficulté que Gauffecourt se chargea de lever, & qu'il leva

en effet par les bons offices de l'avocat de Lolme. Comme j'avois le plus grand beſoin de cette petite reſſource, & que l'événement étoit douteux, j'en attendois la nouvelle définitive avec le plus vif empreſſement.

Un ſoir, en rentrant chez moi, je trouvai la lettre qui devoit contenir cette nouvelle, & je la pris pour l'ouvrir avec un tremblement d'impatience, dont j'eus honte au-dedans de moi. Eh quoi! me dis-je avec dédain, Jean-Jacques ſe laiſſera-t-il ſubjuguer à ce point par l'intérêt & par la curioſité? Je remis ſur le champ la lettre ſur ma cheminée. Je me déshabillai, me couchai tranquillement, dormis mieux qu'à mon ordinaire, & me levai le lendemain aſſez tard, ſans plus penſer à ma lettre. En m'habillant je l'apperçus, je l'ouvris ſans me preſſer; j'y trouvai une lettre-de-change. J'eus bien des plaiſirs à la fois; mais je puis jurer que le plus vif fut celui d'avoir ſu me vaincre.

J'aurois vingt traits pareils à citer en ma vie, mais je ſuis trop preſſé pour pouvoir tout dire. J'envoyai une petite partie

de cet argent à ma pauvre maman, regrettant avec larmes l'heureux temps où j'aurois mis le tout à ses pieds. Toutes ses lettres se sentoient de sa détresse. Elle m'envoyoit des tas de recettes & de secrets dont elle prétendoit que je fisse ma fortune & la sienne. Déjà le sentiment de sa misère lui resserroit le cœur & lui rétrécissoit l'esprit. Le peu que je lui envoyai fut la proie des frippons qui l'obsédoient. Elle ne profita de rien. Cela me dégoûta de partager mon nécessaire avec ces misérables, sur-tout après l'inutile tentative que je fis pour la leur arracher, comme il sera dit ci-après. Le temps s'écouloit & l'argent avec lui. Nous étions deux, même quatre, ou, pour mieux dire, nous étions sept ou huit. Car, quoique Thérèse fût d'un desintéressement qui a peu d'exemple, sa mère n'étoit pas comme elle. Si-tôt qu'elle se vit un peu remontée par mes soins, elle fit venir toute sa famille pour en partager le fruit. Sœurs, fils, filles, petites-filles, tout vint, hors sa fille aînée, mariée au directeur des carosses d'Angers. Tout ce que je faisois pour Thérèse étoit détourné par sa mère en

en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas affaire à une personne avide, & que je n'étois pas subjugué par une passion folle, je ne faisois pas des folies. Content de tenir Thérèse honnêtement, mais sans luxe, à l'abri des pressans besoins, je consentois que ce qu'elle gagnoit par son travail fût tout entier au profit de sa mère, & je ne me bornois pas à cela; mais, par une fatalité qui me poursuivoit, tandis que maman étoit en proie à ses croquans, Thérèse étoit en proie à sa famille, & je ne pouvois rien faire d'aucun côté qui profitât à celle pour qui je l'avois destiné. Il étoit singulier que la cadette des enfans de Mde. le Vasseur, la seule qui n'eût point été dotée, la seule qui nourrissoit son père & sa mère, & qu'après avoir été longtemps battue par ses frères, par ses sœurs, même par ses nièces, cette pauvre fille en étoit maintenant pillée sans qu'elle pût mieux se défendre de leurs vols que de leurs coups. Une seule de ses nièces, appelée Goton le Duc, étoit assez aimable & d'un caractère assez doux, quoique gâtée par l'exemple & les leçons des

autres. Comme je les voyois ſouvent enſemble, je leur donnois les noms qu'elles s'entredonnoient : j'appelois la nièce *ma nièce*, & la tante *ma tante*. Toutes deux m'appeloient leur oncle. De-là le nom de *tante*, duquel j'ai continué d'appeler Thérèſe, & que mes amis répétoient quelquefois en plaiſantant. On ſent que, dans une pareille ſituation, je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de Richelieu m'avoit oublié, & n'eſpérant plus rien du côté de la cour, je fis quelques tentatives pour faire paſſer à Paris mon opéra; mais j'éprouvai des difficultés qui demandoient bien du temps pour les vaincre, & j'étois de jour en jour plus preſſé. Je m'aviſai de préſenter ma petite comédie de Narciſſe aux Italiens : elle y fut reçue, & j'eus les entrées, qui me firent grand plaiſir. Mais ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à faire jouer ma pièce, & ennuyé de faire ma cour à des comédiens, je les plantai-là. Je revins enfin au dernier expédient qui me reſtait, & le ſeul que j'aurois dû prendre. En fréquentant la maiſon de M. de la Poplinière, je m'étois

éloigné de celle de D . . . n. Les deux dames, quoique parentes, étoient mal enſemble, & ne ſe voyoient point. Il n'y avoit aucune ſociété entre les deux maiſons, & Thiériot ſeul vivoit dans l'une & dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de me ramener chez M. D...n. M. de F.......l ſuivoit alors l'hiſtoire naturelle & la chymie, & faiſoit un cabinet. Je crois qu'il aſpiroit à l'académie des ſciences; il vouloit pour cela faire un livre, & il jugeoit que je pouvois lui être utile dans ce travail. M. de D...n, qui, de ſon côté, méditoit un autre livre, avoit ſur moi des vues à-peu-près ſemblables. Ils auroient voulu m'avoir en commun pour une eſpèce de ſecrétaire, & c'étoit-là l'objet des ſemonces de Thiériot.

J'exigeai préalablement que M. de F.......l employeroit ſon crédit, avec celui de Jelyote, pour faire répéter mon ouvrage à l'opéra; il y conſentit. Les Muſes galantes furent répétées d'abord pluſieurs fois au magaſin, puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde à la grande répétition, & pluſieurs morceaux furent

très-applaudis ; cependant je sentis moi-même durant l'exécution, fort mal conduite par Rebel, que la pièce ne passeroit pas, & même qu'elle n'étoit pas en état de paroître sans de grandes corrections. Ainsi je la retirai sans mot dire, & sans m'exposer au refus : mais je vis clairement, par plusieurs indices, que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'auroit pas passé. M. de F.......l m'avoit bien promis de le faire répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir, dans cette occasion & dans beaucoup d'autres, que ni lui, ni Mde. D...n, ne se soucioient de me laisser acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur peut-être qu'on ne supposât, en voyant leurs livres, qu'ils avoient greffé leurs talens sur les miens. Cependant comme Mde. D...n m'en a toujours supposé de très-médiocres, & qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire sous sa dictée, ou à des recherches de pure érudition; ce reproche, sur-tout à son égard, eut été bien injuste.

Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager ; j'abandonnai tout projet

d'avancement & de gloire, & ſans plus ſonger à des talens vrais ou vains qui me proſpéroient ſi peu, je conſacrai mon temps & mes ſoins à me procurer ma ſubſiſtance & celle de ma Thérèſe, comme il plairoit à ceux qui ſe chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à Mde. D...n & à M. de F.......l. Cela ne me jeta pas dans une grande opulence; car avec huit à neuf cent francs par an, que j'eus les deux premières années, à peine avois-je de quoi fournir à mes premiers beſoins; forcé de me loger à leur voiſinage, en chambre garnie, dans un quartier aſſez cher, & payant un autre loyer à l'extrêmité de Paris, tout au haut de la rue St. Jacques, où, quelque temps qs'il fît, j'allois ſouper preſque tous les ſoirs. Je pris bientôt le train & même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chymie; j'en fis pluſieurs cours avec M. de F.......l chez M. Rouelle, & nous nous mîmes à barbouiller du papier tant bien que mal ſur cette ſcience, dont nous poſſédions à peine les élémens. En 1747, nous allâmes paſſer l'automne en Tou-

raine, au château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par Henri second pour Diane de Poitiers, dont on y voit encore les chiffres, & maintenant possédée par M. D...n, fermier général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu; on y faisoit très-bonne chère; j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y composai plusieurs trios à chanter, pleins d'une assez forte harmonie, & dont je reparlerai peut-être dans mon supplément, si jamais j'en fais un. On y joua la comédie; j'y en fis en quinze jours une en trois actes, intitulée: l'*Engagement téméraire*, qu'on trouvera parmi mes papiers, & qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages, entr'autres une pièce en vers, intitulée: l'*Allée de Sylvie*, du nom d'une allée du parc qui bordoit le Cher, & cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chymie, & celui que je faisois auprès de Mde. D...n.

Tandis que j'engraissois à Chenonceaux, ma pauvre Thérèse engraissoit à Paris d'une autre manière, & quand j'y

revins, je trouvai l'ouvrage que j'avois mis ſur le métier plus avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eût jeté, vu ma ſituation, dans un embarras extrême, ſi des camarades de table ne m'euſſent fourni la ſeule reſſource qui pouvoit m'en tirer. C'eſt un de ces récits eſſentiels que je ne puis faire avec trop de ſimplicité, parce qu'il faudroit, en les commentant, m'excuſer ou me charger, & que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le ſéjour d'Altuna à Paris, au lieu d'aller manger chez un traiteur, nous mangions ordinairement lui & moi à notre voiſinage, preſque vis-à-vis le cul-de-ſac de l'opéra, chez Mde. la Selle, femme d'un tailleur, qui donnoit aſſez mal à manger, mais dont la table ne laiſſoit pas d'être recherchée, à cauſe de la bonne & sûre compagnie qui s'y trouvoit; car on n'y recevoit aucun inconnu, & il falloit être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeoient d'ordinaire. Le commandeur de G......e, vieux débauché, plein de politeſſe & d'eſprit, mais ordurier, y logeoit, & y attiroit une folle & brillante jeuneſſe en officiers

aux gardes & mousquetaires. Le commandeur de N.....t, chevalier de toutes les filles de l'opéra, y apportoit journellement toutes les nouvelles de ce tripot. MM. du Plessis, lieutenant-colonel retiré, bon & sage vieillard, & Ancelet, (*) officier des mousquetaires, y maintenoient un certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venoit aussi des commerçans, des financiers, des vivriers, mais polis, honnêtes & de ceux qu'on distinguoit dans leur métier. M. de Besse, M. de Forcade & d'autres dont j'ai oublié les

(*) Ce fut à ce M. Ancelet que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulée les *Prisonniers de Guerre*, que j'avois faite après les désastres des François en Bavière & en Bohême, & que je n'osai jamais avouer ni montrer, & cela par la singulière raison que jamais le Roi, ni la France, ni les François ne furent peut-être mieux loués ni de meilleur cœur que dans cette pièce, & que, républicain & frondeur en titre, je n'osois m'avouer panégyriste d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les François mêmes, j'avois peur qu'on ne taxât de flatterie & de lâcheté les marques d'un sincère attachement dont j'ai dit l'époque & la cause dans ma première partie, & que j'étois honteux de montrer.

noms. Enfin l'on y voyoit des gens de mise de tous les états, excepté des abbés & des gens de robe que je n'y ai jamais vus, & c'étoit une convention de n'y en point introduire. Cette table assez nombreuse étoit très-gaie sans être bruyante, & l'on y polissonnoit beaucoup sans grossièreté. Le vieux commandeur avec tous ses contes gras, quant à la substance, ne perdoit jamais sa politesse de la vieille cour, & jamais un mot de gueule ne sortoit de sa bouche, qu'il ne fût si plaisant que des femmes l'auroient pardonné. Son ton servoit de règle à toute la table; tous ces jeunes gens contoient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grâce, & les contes de filles manquoient d'autant moins, que le magasin étoit à la porte : car l'allée par où l'on alloit chez Mde. la Selle, étoit la même où donnoit la boutique de la Duchapt, célèbre marchande de modes, qui avoit alors de très jolies filles, avec lesquelles nos messieurs alloient causer avant ou après dîner. Je m'y serois amusé comme les autres, si j'eusse été plus hardi. Il ne falloit qu'entrer comme eux ; je n'osai

jamais. Quant à Mde. la Selle, je continuai d'y aller manger aſſez ſouvent après le départ d'Altuna. J'y apprenois des foules d'anecdotes très-amuſantes, & j'y pris auſſi peu-à-peu, non, grâces au ciel, jamais les mœurs, mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes perſonnes miſes à mal, des maris trompés, des femmes ſéduites, des accouchemens clandeſtins, étoient là les textes les plus ordinaires, & celui qui peuploit le mieux les Enfans-trouvés étoit toujours le plus applaudi. Cela me gagna; je formai ma façon de penſer ſur celle que je voyois en règne chez des gens très-aimables, & dans le fond très-honnêtes gens, & je me dis: puiſque c'eſt l'uſage du pays, quand on y vit on peut le ſuivre; voilà l'expédient que je cherchois. Je m'y déterminai gaillardement, ſans le moindre ſcrupule, & le ſeul que j'eus à vaincre, fut celui de Thérèſe à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de ſauver ſon honneur. Sa mère qui de plus craignoit un nouvel embarras de marmaille, étant venue à mon ſecours, elle ſe laiſſa vaincre. On choiſit

une ſage-femme prudente & sûre, appelée Mlle. Gouin, qui demeuroit à la pointe St. Euſtache, pour lui confier ce dépôt, & quand le temps fut venu, Thérèſe fut menée par ſa mère chez la Gouin pour y faire ſes couches. J'allai l'y voir pluſieurs fois, & je lui portai un chiffre que j'avois fait à double, ſur deux cartes, dont une fut miſe dans les langes de l'enfant, & il fut dépoſé par la ſage-femme au bureau des Enfans-trouvés dans la forme ordinaire. L'année ſuivante même inconvénient & même expédient, au chiffre près qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mère; elle obéit en gémiſſant. On verra ſucceſſivement toutes les viciſſitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penſer ainſi que dans ma deſtinée. Quant à préſent tenons-nous à cette première époque. Ses ſuites auſſi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma première connoiſſance avec Mde. D'.....y, dont le nom reviendra ſouvent dans ces mémoi-

res. Elle s'appeloit Mlle. des C.......s; venoit d'épouser M. D'.....y, fils de M. de L....e de B.........e, fermier-général. Son mari étoit musicien, ainsi que M. de F........l. Elle étoit musicienne aussi, & la passion de cet art mit entre ces trois personnes une grande intimité. M. de F.......l m'introduisit chez Mde. D'.....y; j'y soupois quelquefois avec lui. Elle étoit aimable, avoit de l'esprit, des talens, c'étoit assurément une bonne connoissance à faire. Mais elle avoit une amie, appelée Mlle. d'E..e, qui passoit pour méchante, & qui vivoit avec le chevalier de V....y, qui ne passoit pas pour bon. Je crois que le commerce de ces deux personnes fit tort à Mde. D'.....y, à qui la nature avoit donné, avec un tempérament très-exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M. de F.......l lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avoit pour moi, & m'avoua ses liaisons avec elle, dont, par cette raison, je ne parlerois pas ici, si elles ne fussent devenues publiques, au point de n'être pas même cachées à M. D'.....y.

M. de F.......l me fit même fur cette dame des confidences bien fingulières, qu'elle ne m'a jamais faites elle-même, & dont elle ne m'a jamais cru inftruit; car je n'en ouvris ni n'en ouvrirai de ma vie la bouche, ni à elle, ni à qui que ce foit. Toute cette confiance de part & d'autre rendoit ma fituation très-embarraffante, fur-tout avec Mde. de F.......l, qui me connoiffoit affez pour ne pas fe défier de moi, quoiqu'en liaifon avec fa rivale. Je confolois de mon mieux cette pauvre femme, à qui fon mari ne rendoit affurément pas l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois féparément ces trois perfonnes; je gardois leurs fecrets avec la plus grande fidélité, fans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux des deux autres, & fans diffimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour fa rivale. Mde. de F.......l qui vouloit fe fervir de moi pour bien des chofes, effuya des refus formels, & Mde. D'.....y m'ayant voulu charger une fois d'une lettre pour M. de F.......l, non-feulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très-nette que fi

elle vouloit me chasser pour jamais de chez elle, elle n'avoit qu'à me faire une seconde fois pareille proposition.

Il faut rendre justice à Mde. D'.....y. Loin que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à M. de F.......l avec éloge, & ne m'en reçut pas moins bien. C'est ainsi que dans des relations orageuses entre trois personnes que j'avois à ménager, dont je dépendois en quelque sorte, & pour qui j'avois de l'attachement, je conservai jusqu'à la fin leur amitié, leur estime, leur confiance, en me conduisant avec douceur & complaisance, mais toujours avec droiture & fermeté. Malgré ma bêtise & ma gaucherie, Mde. D'....y. voulut me mettre des amusemens de la Chevrette, château près de St. Denis, appartenant à M. de B........e. Il y avoit un théâtre où l'on jouoit souvent des pièces. On me chargea d'un rôle que j'étudiai six mois sans relâche, & qu'il fallut me souffler d'un bout à l'autre à la représentation. Après cette épreuve on ne me proposa plus de rôle.

En faisant la connoissance de Mde. D'.....y, je fis aussi celle de sa belle-

ſœur Mlle. de B........e qui devint bientôt comteſſe de H......t. La première fois que je la vis, elle étoit à la veille de ſon mariage ; elle me cauſa long-temps avec cette familiarité charmante qui lui eſt naturelle. Je la trouvai très-aimable, mais j'étois bien éloigné de prévoir que cette jeune perſonne feroit un jour le deſtin de ma vie, & m'entraîneroit, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je ſuis aujourd'hui.

Quoique je n'aye pas parlé de Diderot depuis mon retour de Veniſe, non plus que de mon ami M. Roguin, je n'avois pourtant négligé ni l'un ni l'autre, & je m'étois ſur-tout lié de jour en jour plus intimément avec le premier. Il avoit une Nanette, ainſi que j'avois une Thérèſe ; c'étoit entre nous une conformité de plus. Mais la différence étoit que ma Thérèſe, auſſi bien de figure que ſa Nannette, avoit une humeur douce & un caractère aimable, fait pour attacher un honnête homme, au lieu que la ſienne, pigrièche & harangère, ne montroit rien aux yeux des autres qui pût racheter la mauvaiſe éducation. Il l'épouſa.

toutefois : ce fut fort bien fait, s'il l'avoit promis. Pour moi qui n'avois rien promis de ſemblable, je ne me preſſai pas de l'imiter.

Je m'étois auſſi lié avec l'abbé de Condillac, qui n'étoit rien, non plus que moi, dans la littérature, mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il eſt aujourd'hui. Je ſuis le premier, peut-être, qui ait vu ſa portée & qui l'ait eſtimé ce qu'il valoit. Il paroiſſoit auſſi ſe plaire avec moi, & tandis qu'enfermé dans ma chambre, rue Jean St. Denis près l'opéra, je faiſois mon acte d'Héſiode, il venoit quelquefois dîner ave moi tête-à tête en pic-nic. Il travailloit alors à l'eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines, qui eſt ſon premier ouvrage. Quand il fut achevé, l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris ſont durs pour tout homme qui commence, & la métaphyſique, alors très-peu à la mode, n'offroit pas un ſujet bien attrayant. Je parlai à Diderot de Condillac & de ſon ouvrage ; je leur fis faire connoiſſance. Ils étoient faits pour ſe convenir ; ils ſe convinrent. Diderot

engagea le libraire Durand à prendre le manuſcrit de l'abbé, & ce grand métaphyſicien eut de ſon premier livre, & preſque par grâce, cent écus qu'il n'auroit peut-être pas trouvés ſans moi. Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, nous nous raſſemblions tous trois une fois la ſemaine au Palais-royal, & nous allions dîner enſemble à l'hôtel du Panier-fleuri. Il falloit que ces petits dînés hebdomadaires pluſſent extrêmement à Diderot; car lui, qui manquoit preſque à tous ſes rendez-vous, ne manqua jamais aucun de ceux-là. Je formai-là le projet d'une feuille périodique, intitulée *le Perſiffleur*, que nous devions faire alternativement, Diderot & moi. J'en eſquiſſai la premiere feuille, & cela me fit faire connoiſſance avec d'Alembert, à qui Diderot en avoit parlé. Des événemens imprévus nous barrèrent, & ce projet en demeura-là.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le *Dictionnaire Encyclopédique*, qui ne devoit d'abord être qu'une eſpèce de traduction de *Chambers*, ſemblable à-peu-

près à celle du Dictionnaire de médecine de James, que Diderot venoit d'achever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque chose dans cette seconde entreprise, & me proposa la partie de la musique que j'acceptai, & que j'exécutai très à la hâte & très-mal, dans les trois mois qu'il m'avoit donnés comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fut prêt au terme prescrit. Je lui remis mon manuscrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. de F.......l, appelé Dupont, qui écrivoit très-bien, & à qui je payai dix écus, tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été remboursés. Diderot m'avoit promis, de la part des libraires, une rétribution dont il ne m'a jamais reparlé, ni moi à lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détention. Les *Pensées philosophiques* lui avoient attiré quelques chagrins qui n'eurent point de suite. Il n'en fut pas de même de la *Lettre sur les aveugles*, qui n'avoit rien de reprehensible que quelques traits personnels, dont Mde. du Pré de St. Maur & M.

de Réaumur furent choqués, & pour lesquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami. Ma funeste imagination, qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le reste de sa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à Mde. de P.......r pour la conjurer de le faire relâcher, ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponse à ma lettre; elle étoit trop peu raisonnable pour être efficace, & je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adoucissemens qu'on mit quelque temps après à la captivité du pauvre Diderot. Mais si elle eût duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je serois mort de désespoir aux pieds de ce malheureux donjon. Au reste, si ma lettre a produit peu d'effet, je ne m'en suis pas non plus beaucoup fait valoir; car je n'en parlai qu'à très-peu de gens, & jamais à Diderot lui-même.

Fin du septième Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE HUITIEME.

J'AI dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence dans sa première origine la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avois pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connoissances. J'avois fait entr'autres chez Mde. D . . . n celle du jeune prince héréditaire de Saxe-Gotha, & du baron de Thun, son gouverneur. J'avois fait chez M. de la P........e celle de M. Seguy, ami du baron de Thun, & connu dans le monde littéraire par sa

belle édition de Rousseau. Le baron nous invita, M. Seguy & moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai sous bois, où le prince avoit une maison. Nous y fûmes. En passant devant Vincennes, je sentis à la vue du donjon un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. A souper, le prince parla de la détention de Diderot. Le baron, pour me faire parler, accusa le prisonnier d'imprudence : j'en mis dans la manière impétueuse dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zèle à celui qu'inspire un ami malheureux, & l'on parla d'autre chose. Il y avoit là deux allemands attachés au prince. L'un, appelé M. Klupffell, homme de beaucoup d'esprit, étoit son chapelain, & ensuite son gouverneur, après avoir supplanté le baron. L'autre étoit un jeune homme, appelé M. G...., qui lui servoit de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place, & dont l'équipage très-mince annonçoit le pressant besoin de la trouver. Dès ce même soir Klupffel & moi commençâmes une liaison qui bientôt devint amitié. Celle avec le Sr. G.... n'alla pas

tout-à-fait ſi vîte ; il ne ſe mettoit guère en avant, bien éloigné de ce ton avantageux que la proſpérité lui donna dans la ſuite. Le lendemain à dîner, l'on parla de muſique ; il en parla bien. Je fus tranſporté d'aiſe en apprenant qu'il accompagnoit du clavecin. Après le dîner, on fit apporter de la muſique. Nous muſicâmes tout le jour au clavecin du prince, & ainſi commença cette amitié, qui d'abord me fut ſi douce, enfin ſi funeſte, & dont j'aurai tant à parler déſormais.

En revenant à Paris, j'y appris l'agréable nouvelle que Diderot étoit ſorti du donjon, & qu'on lui avoit donné le château & le parc de Vincennes pour priſon, ſur ſa parole, avec permiſſion de voir ſes amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'inſtant même ! mais retenu deux ou trois jours chez Mde. D...n par des ſoins indiſpenſables, après trois ou quatre ſiècles d'impatience, je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable ! Il n'étoit pas ſeul ; d'Alembert & le tréſorier de la Sainte-Chapelle étoient avec lui. En entrant je

ne vis que lui, je ne fis qu'un ſaut, qu'un cri, je collai mon viſage ſur le ſien, je le ſerrai étroitement ſans lui parler autrement que par mes pleurs & par mes ſanglots; j'étouffois de tendreſſe & de joie. Son premier mouvement, ſorti de mes bras, fut de ſe tourner vers l'eccléſiaſtique, & de lui dire: vous voyez, Monſieur, comment m'aiment mes amis.

Tout entier à mon émotion, je ne réfléchis pas alors à cette maniere d'en tirer avantage. Mais en y penſant quelquefois depuis ce temps-là, j'ai toujours jugé qu'à la place de Diderot, ce n'eût pas été là la première idée qui me ſeroit venue.

Je le trouvai très-affecté de ſa priſon. Le donjon lui avoit fait une impreſſion terrible, & quoiqu'il fût fort agréablement au château, & maître de ſes promenades dans un parc qui n'eſt pas même fermé de murs, il avoit beſoin de la ſociété de ſes amis pour ne pas ſe livrer à ſon humeur noire. Comme j'étois aſſurément celui qui compâtiſſoit le plus à ſa peine, je crus être auſſi celui dont la

vue lui feroit la plus confolante, & tous les deux jours au plus tard, malgré des occupations très-exigeantes, j'allois, foit feul, foit avec fa femme, paffer avec lui les après-midi.

Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur exceffive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi j'allois à pied, quand j'étois feul, & j'allois vîte pour arriver plutôt. Les arbres de la route toujours élagués, à la mode du pays, ne donnoient prefque aucune ombre, & fouvent rendu de chaleur & de fatigue, je m'étendois par terre, n'en pouvant plus. Je m'avifai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le mercure de France, & tout en marchant & le parcourant, je tombai fur cette queftion propofée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année fuivante : *Si le progrès des fciences & des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?*

A l'inftant de cette lecture, je vis un autre univers, & je devins un autre homme. Quoique j'aie un fouvenir vif de

de l'impreſſion que j'en reçus, les détails m'en ſont échappés depuis que je les ai dépoſés dans une de mes quatre lettres à M. de Malesherbes. C'eſt une des ſingularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me ſert, ce n'eſt qu'autant que je me ſuis repoſé ſur elle, ſitôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne, & dès qu'une fois j'ai écrit une choſe, je ne m'en ſouviens plus du tout. Cette ſingularité me ſuit juſques dans la muſique. Avant de l'apprendre, je ſavois par cœur des multitudes de chanſons : ſitôt que j'ai ſu chanter des airs notés, je n'en ai pu retenir aucun, & je doute que de ceux que j'ai le plus aimés, j'en puſſe aujourd'hui redire un ſeul tout entier.

Ce que je me rappelle bien diſtinctement dans cette occaſion, c'eſt qu'arrivant à Vincennes, j'étois dans une agitation qui tenoit du délire. Diderot l'apperçut; je lui en dis la cauſe, & je lui lus la proſopopée de Fabricius, écrite en crayon ſous un chêne. Il m'exhorta de donner l'eſſor à mes idées, & de concourir au prix. Je le fis, & dès cet

inſtant je fus perdu. Tout le reſte de ma vie & de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet inſtant d'égarement.

Mes ſentimens ſe montèrent avec la plus inconcevable rapidité au ton de mes idées. Toutes mes petites paſſions furent étouffées par l'enthouſiaſme de la vérité, de la liberté, de la vertu, & ce qu'il y a de plus étonnant, eſt que cette efferveſcence ſe ſoutint dans mon cœur durant plus de quatre ou cinq ans, à un auſſi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme. Je travaillai ce diſcours d'une façon bien ſingulière, & que j'ai preſque toujours ſuivie dans mes autres ouvrages. Je lui conſacrois les inſomnies de mes nuits. Je méditois dans mon lit à yeux fermés, & je tournois & retournois mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables : puis quand j'étois parvenu à en être content, je les dépoſois dans ma mémoire juſqu'à ce que je puſſe les mettre ſur le papier : mais le temps de me lever & de m'habiller me faiſoit tout perdre, & quand je m'étois mis à mon papier, il ne me venoit preſ-

que plus rien de ce que j'avois composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire, Mde. le Vasseur. Je l'avois logée avec sa fille & son mari plus près de moi, & c'étoit elle qui, pour m'épargner un domestique, venoit tous les matins allumer mon feu & faire mon petit service. A son arrivée je lui dictois de mon lit mon travail de la nuit, & cette pratique, que j'ai long-temps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait, je le montrai à Diderot, qui en fut content, & m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage plein de chaleur & de force, manque absolument de logique & d'ordre; de tous ceux qui sont sortis de ma plume c'est le plus foible de raisonnement, & le plus pauvre de nombre & d'harmonie; mais avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un-coup.

Je fis partir cette pièce sans en parler à personne autre, si ce n'est, je pense à G...., avec lequel depuis son entrée chez le comte de F..... je commençois à vivre dans la plus grande intimité. Il

avoit un clavecin qui nous servoit de point de réunion, & autour duquel je paffois avec lui tous les momens que j'avois de libres, à chanter des airs italiens & des barcarolles fans trève & fans relâche du matin au foir, ou plutôt du foir au matin, & fitôt qu'on ne me trouvoit pas chez Mde. D...n, on étoit sûr de me trouver chez M. G...., ou du moins avec lui, foit à la promenade, foit au fpectacle. Je ceffai d'aller à la comédie italienne où j'avois mes entrées, mais qu'il n'aimoit pas, pour aller avec lui, en payant, à la comédie françoife dont il étoit paffionné. Enfin un attrait fi puiffant me lioit à ce jeune homme, & j'en devins tellement inféparable, que la pauvre tante elle-même en étoit négligée, c'eft à dire, que je la voyois moins; car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'eft affoiblie.

Cette impoffibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avois de libre, renouvela plus vivement que jamais le defir que j'avois depuis longtemps de ne faire qu'un ménage avec Thérèfe; mais l'embarras de fa nom-

breufe famille, & fur-tout le défaut d'argent pour acheter des meubles, m'avoit jufqu'alors retenu. L'occafion de faire un effort fe préfenta, & j'en profitai, M. de F.......l & Mde. D...n fentant bien que huit à neuf cent francs par an ne pouvoient me fuffire, portèrent de leur propre mouvement mon honoraire annuel jufqu'à cinquante louis, & de plus, Mde. D...n apprenant que je cherchois à me mettre dans mes meubles, m'aida de quelques fecours pour cela; avec les meubles qu'avoit déjà Thérèfe nous mîmes tout en commun, & ayant loué un petit appartement à l'hôtel de Languedoc, rue de Grenelle St. Honoré, chez de très-bonnes gens, nous nous y arrangeâmes comme nous pûmes, & nous y avons demeuré paifiblement & agréablement pendant fept ans, jufqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le père de Thérèfe étoit un vieux bon homme très-doux, qui craignoit extrêmement fa femme, & qui lui avoit donné pour cela le furnom de lieutenant criminel, que G.... par plaifanterie transporta dans la fuite à la fille. Mde.

le Vaſſeur ne manquoit pas d'eſprit, c'eſt-à-dire d'adreſſe, elle ſe piquoit même de politeſſe & d'airs du grand monde; mais elle avoit un patelinage myſtérieux qui m'étoit inſupportable, donnant d'aſſez mauvais conſeils à ſa fille, cherchant à la rendre diſſimulée avec moi, & cajolant ſéparément mes amis aux dépens les uns des autres & aux miens: du reſte aſſez bonne mère, parce qu'elle trouvoit ſon compte à l'être, & couvrant les fautes de ſa fille, parce qu'elle en profitoit. Cette femme, que je comblois d'attentions, de ſoins, de petits cadeaux, & dont j'avois extrêmement à cœur de me faire aimer, étoit, par l'impoſſibilté que j'éprouvois d'y parvenir, la ſeule cauſe de peine que j'euſſe dans mon petit ménage; & du reſte, je puis dire avoir goûté durant ces ſix ou ſept ans le plus parfait bonheur domeſtique que la foibleſſe humaine puiſſe comporter. Le cœur de ma Thérèſe étoit celui d'un ange: notre attachement croiſſoit avec notre intimité, & nous ſentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plai-

ſirs pouvoient ſe décrire, ils feroient rire par leur ſimplicité. Nos promenades tête à-tête hors de la ville où je dépenſois magnifiquement huit ou dix ſols à quelque guinguette. Nos petits ſoupés à la croiſée de ma fenêtre, aſſis en vis-à-vis ſur deux petites chaiſes, poſées ſur une malle qui tenoit la largeur de l'embraſure. Dans cette ſituation la fenêtre nous ſervoit de table, nous reſpirions l'air, nous pouvions voir les environs, les paſſans, &, quoiqu'au quatrième étage, plonger dans la rue tout en mangeant.

Qui décrira, qui ſentira les charmes de ces repas, compoſés pour tout mets, d'un quartier de gros pain, de quelques ceriſes, d'un petit morceau de fromage, & d'un demi-ſeptier de vin que nous buvions à nous deux? Amitié, confiance, intimité, douceur d'ame, que vos aſſaiſonnemens ſont délicieux! Quelquefois nous reſtions-là juſqu'à minuit ſans y ſonger, & ſans nous douter de l'heure, ſi la vieille maman ne nous en eût avertis. Mais laiſſons ces détails qui paroîtront inſipides ou riſibles : je l'ai

toujours dit & ſenti, la véritable jouiſſance ne ſe décrit point.

J'en eus à-peu-près dans le même temps une plus groſſière, la dernière de cette eſpèce que j'aie eue à me reprocher. J'ai dit que le miniſtre Klupffell étoit aimable; mes liaiſons avec lui n'étoient guères moins étroites qu'avec G...., & devinrent auſſi familières; ils mangeoient quelquefois chez moi. Ces repas, un peu plus que ſimples, étoient égayés par les fines & folles poliſſonneries de Klupffell & par les plaiſans germaniſmes de G...., qui n'étoit pas encore devenu puriſte.

La ſenſualité ne préſidoit pas à nos petites orgies; mais la joie y ſuppléoit, & nous nous trouvions ſi bien enſemble, que nous ne pouvions plus nous quitter. Klupffell avoit mis dans ſes meubles une petite fille qui ne laiſſoit pas d'être à tout le monde, parce qu'il ne pouvoit l'entretenir à lui ſeul. Un ſoir, en entrant au café, nous le trouvâmes qui en ſortoit pour aller ſouper avec elle. Nous le raillâmes; il s'en vangea galamment en nous mettant du même

ſouper, & puis nous raillant à ſon tour. Cette pauvre créature me parut d'un aſſez bon naturel, très-douce, & peu faite à ſon métier, auquel une ſorcière, qu'elle avoit avec elle, la ſtyloit de ſon mieux. Les propos & le vin nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes. Le bon Klupffell ne voulut pas faire ſes honneurs à demi, & nous paſsâmes tous trois ſucceſſivement dans la chambre voiſine avec la pauvre petite, qui ne ſavoit ſi elle devoit rire ou pleurer. G.... a toujours affirmé qu'il ne l'avoit pas touchée: c'étoit donc pour s'amuſer à nous impatienter qu'il reſta ſi long-temps avec elle; & s'il s'en abſtint, il eſt peu probable que ce fut par ſcrupule, puiſqu'avant d'entrer chez le comte de F..... il logeoit chez des filles au même quartier St. Roch.

Je ſortis de la rue des Moineaux, où logeoit cette fille, auſſi honteux que St. Preux ſortit de la maiſon où on l'avoit enivré, & je me rappelai bien mon hiſtoire en écrivant la ſienne. Thérèſe s'apperçut à quelque ſigne & ſurtout à mon air confus, que j'avois quelque

reproche à me faire ; j'en allégeai le poids par ma franche & prompte confeſſion. Je fis bien, car dès le lendemain G.... vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant, & depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le ſouvenir; en cela d'autant plus coupable, que l'ayant mis librement & volontairement dans ma confidence, j'avois droit d'attendre de lui qu'il ne m'en feroit pas repentir. Jamais je ne ſentis mieux qu'en cette occaſion la bonté de cœur de ma Thérèſe : car elle fut plus choquée du procédé de G.... qu'offenſée de mon infidélité ; & je n'eſſuyai de ſa part que des reproches touchans & tendres, dans leſquels je n'apperçus jamais la moindre trace de dépit.

La ſimplicité d'eſprit de cette excellente fille, égaloit ſa bonté de cœur, c'eſt tout dire ; mais un exemple qui ſe préſente mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avois dit que Klupffell étoit miniſtre & chapelain du prince de Saxe-Gotha. Un miniſtre étoit pour elle un homme ſi ſingulier, que, confondant comiquement les idées les plus diſparates, elle

s'avifa de prendre Klupffell pour le pape ; je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrois, que le pape m'étoit venu voir. Je la fis expliquer, & je n'eus rien de plus preffé que d'aller conter cette hiftoire à G.... & à Klupffel, à qui le nom de pape en refta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des Moineaux, le nom de Papeffe Jeanne. C'étoient des rires inextinguibles ; nous étouffions. Ceux qui, dans une lettre qu'il leur a plû de m'attribuer, m'ont fait dire que je n'avois ri que deux fois en ma vie, ne m'ont pas connu dans ce temps-là ni dans ma jeuneffe : car affurément cette idée n'auroit jamais pu leur venir.

L'année fuivante 1750, comme je ne fongeois plus à mon difcours, j'appris qu'il avoit remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avoient dicté, les anima d'une nouvelle force & acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïfme & de vertu, que mon père & ma patrie & Plutarque y avoient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus

rien de grand & de beau que d'être libre & vertueux, au dessus de la fortune & de l'opinion, & de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte & la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes, & de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès-lors la volonté décidée, & je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en falloit aux contradictions pour l'irriter & la rendre triomphante.

Tandis que je philosophois sur les devoirs de l'homme, un événement vint me faire mieux réfléchir sur les miens. Thérèse devint grosse pour la troisième fois. Trop sincère avec moi, trop fier en dedans pour vouloir démentir mes principes par mes œuvres, je me mis à examiner la destination de mes enfans, & mes liaisons avec leur mère sur les lois de la nature, de la justice & de la raison, & sur celles de cette religion pure, sainte, éternelle comme son auteur, que les hommes ont souillée en feignant de vouloir la purifier, & dont ils n'ont plus fait par leurs formules

qu'une religion de mots, vu qu'il en coûte peu de prescrire l'impossible, quand on se dispense de le pratiquer.

Si je me trompai dans mes résultats, rien n'est plus étonnant que la sécurité d'ame avec laquelle je m'y livrai. Si j'étois de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au-dedans desquels aucun vrai sentiment de justice & d'humanité ne germa jamais, cet endurcissement seroit tout simple. Mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachemens; cette force avec laquelle ils me subjuguent; ces déchiremens cruels quand il les faut rompre; cette bienveillance innée pour mes semblables; cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste; cette horreur du mal en tout genre; cette impossibilité de haïr, de nuire & même de le vouloir; cet attendrissement, cette vive & douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable : tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même ame avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs? Non;

je le ſens, & lé dis hautement ; cela n'eſt pas poſſible. Jamais un ſeul inſtant de ſa vie J. J. n'a pu être un homme ſans ſentiment, ſans entrailles, un père dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je diſois mes raiſons, j'en dirois trop. Puiſqu'elles ont pu me ſéduire, elles en ſéduiroient bien d'autres : je ne veux pas expoſer les jeunes gens qui pourroient me lire à ſe laiſſer abuſer par la même erreur. Je me contenterai de dire qu'elle fut telle, qu'en livrant mes enfans à l'éducation publique, faute de pouvoir les élever moi-même ; en les deſtinant à devenir ouvriers & payſans, plutôt qu'aventuriers & coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen & de père ; & je me regardai comme un membre de la république de Platon. Plus d'une fois depuis lors, les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé ; mais loin que ma raiſon m'ait donné le même avertiſſement, j'ai ſouvent béni le ciel de les avoir garanti par-là du ſort de leur père, & de celui qui les menaçoit quand j'aurois été forcé de les aban-

donner. Si je les avois laissés à Mde. D'.....y ou à Mde. de L........g, qui, soit par amitié, soit par générosité, soit par quelqu'autre motif, ont voulu s'en charger dans la suite, auroient-ils été plus heureux, auroient-ils été élevés du moins en honnêtes gens? Je l'ignore; mais je suis sûr qu'on les auroit portés à haïr, peut-être à trahir leurs parens : il vaut mieux cent fois qu'ils ne les ayent point connus.

Mon troisième enfant fut donc mis aux Enfans-trouvés, ainsi que les premiers, & il en fut de même des deux suivans; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut si bon, si sensé, si légitime, que si je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par égard pour la mère, mais je le dis à tous ceux à qui j'avois déclaré nos liaisons; je le dis à Diderot, à G...., je l'appris dans la suite à Mde. D'.....y, & dans la suite encore à Mde. de L........g, & cela librement, franchement, sans aucune espèce de nécessité, & pouvant aisément le cacher à tout le monde; car la Gouin étoit une honnête femme,

très-discrète & sur laquelle je comptois parfaitement. Le seul de mes amis à qui j'eus quelqu'intérêt de m'ouvrir, fut le médecin Thierry, qui soigna ma pauvre tante dans une de ses couches où elle se trouva fort mal. En un mot, je ne mis aucun mystère à ma conduite, non-seulement parce que je n'ai jamais rien su cacher à mes amis, mais parce qu'en effet je n'y voyois aucun mal. Tout pesé, je choisis pour mes enfans le mieux, ou ce que je crus l'être. J'aurois voulu, je voudrois encore avoir été élevé & nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je faisois ainsi mes confidences, Mde. le Vasseur les faisoit aussi de son côté, mais dans des vues moins désintéressées. Je les avois introduites, elle & sa fille, chez Mde. D...n, qui, par amitié pour moi, avoit mille bontés pour elles. La mère la mit dans le secret de sa fille. Mde. D...n, qui est bonne & généreuse, & à qui elle ne disoit pas combien, malgré la modicité de mes ressources, j'étois attentif à pourvoir à tout, y pourvoyoit de son côté avec une libéralité, que par l'ordre de la mère

la fille m'a toujours cachée durant mon séjour à Paris, & dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermitage, à la suite de plusieurs autres épanchemens de cœur. J'ignorois que Mde. D...n, qui ne m'en a jamais fait le moindre semblant, fût si bien instruite : j'ignore encore si Mde. de C.........x sa bru le fut aussi : mais Mde. de F.......l sa belle-fille le fut, & ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année suivante, lorsque j'avois déja quitté leur maison. Cela m'engagea à lui écrire à ce sujet une lettre qu'on trouvera dans mes recueils, & dans laquelle j'expose celles de mes raisons que je pouvois dire sans compromettre Mde. le Vasseur & sa famille; car les plus déterminantes venoient de-là, & je les tus.

Je suis sûr de la discrétion de Mde. D...n & de l'amitié de Mde. de C.........x; je l'étois de celle de Mde. de F.......l, qui, d'ailleurs, mourut long-temps avant que mon secret fût ébruité. Jamais il n'a pu l'être que par les gens mêmes à qui je l'avois confié, & ne l'a été en effet qu'après ma rupture avec eux. Par ce seul fait, ils sont jugés : sans vouloir me

difculper du blâme que je mérite, j'aime mieux en être chargé que de celui que mérite leur méchanceté. Ma faute eſt grande, mais c'eſt une erreur : j'ai négligé mes devoirs, mais le déſir de nuire n'eſt pas entré dans mon cœur, & les entrailles de père ne ſauroient parler bien puiſſamment pour des enfans qu'on n'a jamais vus : mais trahir la confiance de l'amitié, violer le plus ſaint de tous les pactes, publier les ſecrets verſés dans notre ſein, déshonorer à plaiſir l'ami qu'on a trompé, & qui nous reſpecte encore en nous quittant, ce ne ſont pas-là des fautes; ce ſont des baſſeſſes d'ame & des noirceurs.

J'ai promis ma confeſſion, non ma juſtification; ainſi je m'arrête ici ſur ce point. C'eſt à moi d'être vrai, c'eſt au lecteur d'être juſte. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de C.........x me rendit la maiſon de ſa mère encore plus agréable par le mérite & l'eſprit de la nouvelle mariée, jeune perſonne très-aimable, & qui parut me diſtinguer parmi les ſcribes de M. D...n. Elle étoit fille

unique de Mde. la vicomteſſe de R..........t, grande amie du comte de F....., & par contre-coup de G.... qui lui étoit attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduiſis chez ſa fille ; mais leurs humeurs ne ſe convenant pas, cette liaiſon n'eut point de ſuite, & G...., qui dès-lors viſoit au ſolide, préféra la mère, femme du grand monde, à la fille, qui vouloit des amis sûrs & qui lui convinſſent. Sans ſe mêler d'aucune intrigue, ni chercher du crédit parmi les grands, Mde. D...n, ne trouvant pas dans Mde. de C.........x toute la docilité qu'elle en attendoit, lui rendit ſa maiſon fort triſte, & Mde. de C.........x, fière de ſon mérite, peut-être de ſa naiſſance, aima mieux renoncer aux agrémens de la ſociété, & reſter preſque ſeule dans ſon appartement, que de porter un joug pour lequel elle ne ſe ſentoit pas faite. Cette eſpèce d'exil augmenta mon attachement pour elle, par cette pente naturelle qui m'attire vers les malheureux. Je lui trouvai l'eſprit métaphyſique & penſeur, quoique par fois un peu ſophiſtique. Sa converſation, qui n'étoit point du tout

celle d'une jeune femme qui ſort du couvent, étoit pour moi très-attrayante. Cependant elle n'avoit pas vingt ans. Son teint étoit d'une blancheur éblouiſſante ; ſa taille eut été grande & belle, ſi elle ſe fût mieux tenue. Ses cheveux d'un blond cendré & d'une beauté peu commune, me rappeloient ceux de ma pauvre maman dans ſon bel âge, & m'agitoient vivement le cœur. Mais les principes ſévères que je venois de me faire, & que j'étois réſolu de ſuivre à tout prix, me garantirent d'elle & de ſes charmes. J'ai paſſé, durant tout un été, trois ou quatre heures par jour tête-à-tête avec elle, à lui montrer gravement l'arithmétique, & à l'ennuyer de mes chiffres éternels, ſans lui dire un ſeul mot galant, ni lui jetter un œillade. Cinq ou ſix ans plus tard, je n'aurois pas été ſi ſage ou ſi fou ; mais il étoit écrit que je ne devois aimer d'amour qu'une fois en ma vie, & qu'une autre qu'elle auroit les premiers & les derniers ſoupirs de mon cœur.

Depuis que je vivois chez Mde. D...n, je m'étois toujours contenté de mon

ſort, ſans marquer aucun déſir de le voir améliorer. L'augmentation qu'elle avoit faite à mes honoraires, conjointement avec M. de F.......l, étoit venue uniquement de leur propre mouvement. Cette année M. de F.......l, qui me prenoit de jour en jour plus en amitié, ſongea à me mettre un peu plus au large & dans une ſituation moins précaire. Il étoit receveur-général des finances. M. Dudoyer, ſon caiſſier, étoit vieux, riche, & vouloit ſe retirer. M. de F.......l m'offrit cette place, & pour me mettre en état de la remplir, j'allai pendant quelques ſemaines chez M. Dudoyer prendre les inſtructions néceſſaires. Mais, ſoit que j'euſſe peu de talent pour cet emploi, ſoit que Dudoyer, qui me parut vouloir ſe donner un autre ſucceſſeur, ne m'inſtruiſît pas de bonne foi, j'acquis lentement & mal les connoiſſances dont j'avois beſoin, & tout cet ordre de comptes, embrouillés à deſſein, ne put jamais bien m'entrer dans la tête. Cependant, ſans avoir ſaiſi le fin du métier, je ne laiſſai pas d'en prendre la marche courante, aſſez pour pouvoir l'exerçer ron-

dement. J'en commençai même les fonctions ; je tenois les regiſtres & la caiſſe ; je donnois & recevois de l'argent, des récépiſſés, & quoique j'euſſe auſſi peu de goût que de talent pour ce métier, la maturité des ans commençant à me rendre ſage, j'étois déterminé à vaincre ma répugnance pour me livrer tout entier à mon emploi. Malheureuſement, comme je commerçois à me mettre en train, M. de F.......l fit un petit voyage, durant lequel je reſtai chargé de ſa caiſſe, où il n'y avoit cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs. Les ſoucis, l'inquiétude d'eſprit que me donna ce dépôt, me firent ſentir que je n'étois point fait pour être caiſſier, & je ne doute point que le mauvais ſang que je me fis durant cette abſence, n'ait contribué à la maladie où je tombai après ſon retour.

J'ai dit dans ma premiere partie que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la veſſie me fit éprouver durant mes premières années une rétention preſque continuelle, & ma tante Suſon, qui prit ſoin de moi, eut des

peines incroyables à me conſerver. Elle en vint à bout cependant, ma robuſte conſtitution prit enfin le deſſus, & ma ſanté s'affermit tellement durant ma jeuneſſe, qu'excepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'hiſtoire, & de fréquentes ardeurs dans la veſſie, que le moindre échauffement me rendit toujours incommodes, je parvins juſqu'à l'âge de trente ans, ſans preſque me ſentir de ma première infirmité. Le premier reſſentiment que j'en eus, fut à mon arrivée à Veniſe. La fatigue du voyage & les terribles chaleurs que j'avois ſouffertes renouvelèrent ces ardeurs, & me donnèrent des maux de reins que je gardai juſqu'à l'entrée de l'hiver. Après avoir vu la Padoana, je me crus mort, & n'eus pas la moindre incommodité. Après m'être épuiſé plus d'imagination que de corps pour ma Zulietta, je me portai mieux que jamais. Ce ne fut qu'après la détention de Diderot, que l'échauffement contracté dans mes courſes de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faiſoit alors, me donna une violente néphrétique, depuis laquelle

je n'ai jamais recouvré ma première ſanté.

Au moment dont je parle, m'étant peut-être un peu fatigué au mauſſade travail de cette maudite caiſſe, je retombai plus bas qu'auparavant, & je demeurai dans mon lit cinq ou ſix ſemaines dans le plus triſte état que l'on puiſſe imaginer. Mde. D...n m'envoya le célèbre Morand, qui, malgré ſon habileté & la délicateſſe de ſa main, me fit ſouffrir des maux incroyables. Il me conſeilla de recourir à Daran, qui parvint en effet à me ſoulager; mais en rendant compte à Mde. D...n de mon état, Morand lui déclara que dans ſix mois je ne ſerois pas en vie. Ce diſcours qui me parvint, me fit faire de ſérieuſes réflexions ſur mon état, & ſur la bêtiſe de ſacrifier le repos & l'agrément du peu de jours qui me reſtoient à vivre à l'aſſujettiſſement d'un emploi pour lequel je ne me ſentois que du dégoût. D'ailleurs comment accorder les ſévères principes que je venois d'adopter avec un état qui s'y rapportoit ſi peu? & n'aurois je pas bonne grâce, caiſſier d'un receveur-

général

général des finances, à prêcher le désintéressement & la pauvreté ? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher; & durant ma convalescence, je me confirmai de sang-froid dans les résolutions que j'avois prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet de fortune & d'avancement. Déterminé à passer dans l'indépendance & la pauvreté, le peu de temps qu'il me restoit à vivre, j'appliquai toutes les forces de mon ame à briser les fers de l'opinion, & à faire avec courage tout ce qui me paroissoit bien, sans m'embarrasser aucunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à combattre & les efforts que je fis pour en triompher, sont incroyables. Je réussis autant qu'il étoit possible, & plus que je n'avois espéré moi-même. Si j'avois aussi bien secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion, je venois à bout de mon dessein, le plus grand peut-être ou du moins le plus utile à la vertu, que mortel ait jamais conçu. Mais tan-

dis que je foulois aux pieds les jugemens insensés de la tourbe vulgaire des soi-disant grands & des soi-disant sages, je me laissois subjuguer & mener comme un enfant par de soi-disant amis, qui, jaloux de me voir marcher seul dans une route nouvelle, tout en paroissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, ne s'occupoient en effet qu'à me rendre ridicule, & commencèrent par travailler à m'avilir, pour parvenir dans la suite à me diffamer. Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme personnelle, dont je marque ici l'époque qui m'attira leur jalousie : ils m'auroient pardonné peut-être de briller dans l'art d'écrire; mais ils ne purent me pardonner de donner par ma conduite un exemple qui sembloit les importuner. J'étois né pour l'amitié, mon humeur facile & douce la nourrissoit sans peine. Tant que je vécus ignoré du public, je fus aimé de tous ceux qui me connurent, & je n'eus pas un seul ennemi; mais si-tôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce fut un très-grand malheur; un plus grand encore fut d'être

environné de gens qui prenoient ce nom ; & qui n'usèrent des droits qu'il leur donnoit que pour m'entraîner à ma perte. La ſuite de ces mémoires développera cette odieuſe trame ; je n'en montre ici que l'origine, on en verra bientôt former le premier nœud.

Dans l'indépendance où je voulois vivre, il falloit cependant ſubſiſter. J'en imaginai un moyen très-ſimple : ce fut de copier la muſique à tant la page. Si quelque occupation plus ſolide eût rempli le même but, je l'aurois priſe ; mais ce talent étant de mon goût & le ſeul qui ſans aſſujettiſſement perſonnel, pût me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Croyant n'avoir plus beſoin de prévoyance, & faiſant taire la vanité de caiſſier d'un financier, je me fis copiſte de muſique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, & je m'en ſuis ſi peu repenti, que je n'ai quitté ce métier que par force, pour le reprendre auſſitôt que je pourrai.

Le ſuccès de mon premier diſcours me rendit l'exécution de cette réſolution plus facile. Quand il eut remporté le

prix, Diderot se chargea de le faire imprimer. Tandis que j'étois dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication & l'effet. *Il prend*, me marquoit-il, *tout par dessus les nues; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil.*

Cette faveur du public, nullement briguée, & pour un auteur inconnu, me donna la première assurance véritable de mon talent, dont, malgré le sentiment interne, j'avois toujours douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvois tirer pour le parti que j'étois prêt à prendre, & je jugeai qu'un copiste, de quelque célébrité dans les lettres, ne manqueroit vraisemblablement pas de travail.

Si-tôt que ma résolution fut bien prise & bien confirmée, j'écrivis un billet à M. de F.......l pour lui en faire part, pour le remercier, ainsi que Mde. D...n, de toutes leurs bontés, & pour leur demander leur pratique. F...... l ne comprenant rien à ce billet, & me croyant encore dans le transport de la fièvre, accourut chez moi; mais il trouva ma résolution si bien prise, qu'il ne put par-

venir à l'ébranler. Il alla dire à Mde D...n & à tout le monde que j'étois devenu fou ; je laiſſai dire, & j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure ; je quittai la dorure & les bas blancs ; je pris une perruque ronde ; je poſai l'épée ; je vendis ma montre, en me diſant avec une joie incroyable : Grâce au ciel, je n'aurai plus beſoin de ſavoir l'heure qu'il eſt ! M. de F.......l eut l'honnêteté d'attendre aſſez long-temps encore avant de diſpoſer de ſa caiſſe. Enfin, voyant mon parti bien pris, il la remit à M. d'Alibard, jadis gouverneur du jeune C.........x, & connu dans la botanique par ſa *Flora pariſienſis* (*). Quelqu'auſtère que fût ma réforme ſomptuaire, je ne l'étendis pas d'abord juſqu'à mon linge, qui étoit beau & en quantité, reſte de mon équipage de Veniſe, & pour lequel j'avois un attachement particulier. A force d'en

(*) Je ne doute pas que tout ceci ne ſoit maintenant conté bien différemment par F.......l & ſes conſorts ; mais je m'en rapporte à ce qu'il en dit alors & long-temps après à tout le monde juſqu'à la formation du complot, & dont les gens de bon ſens & de bonne foi ont dû conſerver le ſouvenir.

faire un objet de propreté, j'en avois fait un objet de luxe, qui ne laiſſoit pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le bon office de me délivrer de cette ſervitude. La veille de Noël, tandis que les gouverneuſes étoient à vêpres & que j'étois au concert ſpirituel, on força la porte d'un grenier où étoit étendu tout notre linge après une leſſive qu'on venoit de faire. On vola tout, & entr'autres quarante-deux chemiſes à moi de très-belle toile, & qui faiſoient le fond de ma garde-robe en linge. A la façon dont les voiſins dépeignirent un homme qu'on avoit vu ſortir de l'hôtel portant des paquets à la même heure, Thérèſe & moi ſoupçonnâmes ſon frère, qu'on ſavoit être un très-mauvais ſujet. La mère repouſſa vivement ce ſoupçon, mais tant d'indices le confirmèrent, qu'il nous reſta malgré qu'elle en eut. Je n'oſai faire d'exactes recherches, de peur de trouver plus que je n'aurois voulu. Ce frère ne ſe montra plus chez moi, & diſparut enfin tout à fait. Je déplorai le ſort de Thérèſe & le mien, de tenir à une famille ſi mêlée, & je l'exhortai plus

que jamais de secouer un joug aussi dangereux. Cette aventure me guérit de la passion du beau linge, & je n'en ai plus eu depuis lors que de très-commun, plus assortissant au reste de mon équipage.

Ayant ainsi completté ma réforme, je ne songeai plus qu'à la rendre solide & durable, en travaillant à déraciner de mon cœur tout ce qui tenoit encore au jugement des hommes, tout ce qui pouvoit me détourner par la crainte du blâme de ce qui étoit bon & raisonnable en soi. A l'aide du bruit que faisoit mon ouvrage, ma résolution fit du bruit aussi, & m'attira des pratiques; de sorte que je commençai mon métier avec assez de succès. Plusieurs causes, cependant, m'empêchèrent d'y réussir comme j'aurois pu faire en d'autres circonstances. D'abord ma mauvaise santé. L'attaque que je venois d'essuyer eut des suites qui ne m'ont laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant, & je crois que les médecins auxquels je me livrai, me firent bien autant de mal que la maladie. Je vis successivement Morand,

Daran, Helvétius, Malouin, Thyerri, qui, tous très-ſavans, tous mes amis, me traitèrent chacun à ſa mode, ne me ſoulagèrent point, & m'affoiblirent conſidérablement. Plus je m'aſſerviſſois à leur direction, plus je devenois jaune, maigre, foible. Mon imagination, qu'ils effarouchoient, meſurant mon état ſur l'effet de leurs drogues, ne me montroit avant la mort qu'une ſuite de ſouffrances, les rétentions, la gravelle, la pierre. Tout ce qui ſoulage les autres, les tiſannes, les bains, la ſaignée, empiroit mes maux. M'étant apperçu que les ſondes de Daran, qui ſeules me faiſoient quelqu'effet, & ſans leſquelles je ne croyois plus pouvoir vivre, ne me donnoient cependant qu'un ſoulagement momentané, je me mis à faire à grands frais d'immenſes proviſions de ſondes pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que Daran vînt à manquer. Pendant huit ou dix ans que je m'en ſuis ſervi ſi ſouvent, il faut, avec tout ce qui m'en reſte, que j'en aye acheté pour cinquante louis.

On ſent qu'un traitement ſi coûteux,

ſi douloureux, ſi pénible, ne me laiſſoit pas travailler ſans diſtraction, & qu'un mourant ne met pas une ardeur bien vive à gagner ſon pain quotidien.

Les occupations littéraires firent une autre diſtraction non moins préjudiciable à mon travail journalier. A peine mon diſcours eut-il paru, que les défenſeurs des lettres fondirent ſur moi comme de concert. Indigné de voir tant de petits Meſſieurs Joſſe, qui n'entendoient pas même la queſtion, vouloir en décider en maîtres, je pris la plume, & j'en traitai quelques-uns de manière à ne pas laiſſer les rieurs de leur côté. Un certain M. Gautier, de Nancy, le premier qui tomba ſous ma plume, fut rudement mal mené dans une lettre à M. G.... Le ſecond fut le roi Staniſlas lui-même, qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi. L'honneur qu'il me fit me força de changer de ton pour lui répondre; j'en pris un plus grave, mais non moins fort; & ſans manquer de reſpect à l'auteur, je réfutai pleinement l'ouvrage. Je ſavois qu'un Jéſuite, appelé le P. de Menou, y avoit mis la

main ; je me fiai à mon tact pour démêler ce qui étoit du prince & ce qui étoit du moine; & tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques, je relevai chemin faisant un anachorisme, que je crus ne pouvoir venir que du révérend. Cette pièce qui, je ne sais pourquoi, a fait moins de bruit que mes autres écrits, est jusqu'à présent un ouvrage unique dans son espèce. J'y saisis l'occasion qui m'étoit offerte d'apprendre au public comment un particulier pouvoit défendre la cause de la vérité contre un souverain même. Il est difficile de prendre en même temps un ton plus fier & plus respectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avois le bonheur d'avoir à faire à un adversaire pour lequel mon cœur plein d'estime pouvoit, sans adulation, la lui témoigner; c'est ce que je fis avec assez de succès, mais toujours avec dignité. Mes amis, effrayés pour moi, croyoient déjà me voir à la Bastille. Je n'eus pas cette crainte un seul moment, & j'eus raison. Ce bon prince, après avoir vu ma réponse, dit : *J'ai mon compte, je ne*

m'y frotte plus. Depuis lors je reçus de lui diverses marques d'estime & de bienveillance, dont j'aurai quelques-unes à citer, & mon écrit courut tranquillement la France & l'Europe, sans que personne y trouvât rien à blâmer.

J'eus peu de temps après un autre adversaire auquel je ne m'étois pas attendu : ce même M. Bordes, de Lyon, qui, dix ans auparavant, m'avoit fait beaucoup d'amitiés & rendu plusieurs services. Je ne l'avois pas oublié, mais je l'avois négligé par paresse, & je ne lui avois pas envoyé mes écrits faute d'occasion toute trouvée pour les lui faire passer. J'avois donc tort, & il m'attaqua, honnêtement toutefois, & je répondis de même. Il répliqua sur un ton plus décidé. Cela donna lieu à ma dernière réponse, après laquelle il ne dit plus rien ; mais il devint mon plus ardent ennemi, saisit le temps de mes malheurs, pour faire contre moi d'affreux libelles, & fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

Toute cette polémique m'occupoit beaucoup, avec beaucoup de perte de

temps pour ma copie, peu de progrès pour la vérité & peu de profit pour ma bourse. Pissot, alors mon libraire, me donnant toujours très-peu de chose de mes brochures, souvent rien du tout; &, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier discours; Diderot le lui donna gratuitement. Il falloit attendre long-temps, en tirer sou à sou le peu qu'il me donnoit; cependant la copie n'alloit point. Je faisois deux métiers, c'étoit le moyen de faire mal l'un & l'autre.

Ils se contrarioient encore d'une autre façon par les diverses manières de vivre auxquelles ils m'assujettissoient. Le succès de mes premiers écrits m'avoit mis à la mode. L'état que j'avois pris excitoit la curiosité : l'on vouloit connoître cet homme bisarre qui ne recherchoit personne, & ne se soucioit de rien que de vivre libre & heureux à sa manière: c'en étoit assez pour qu'il ne le pût point. Ma chambre ne désemplissoit pas de gens qui, sous divers prétextes, venoient s'emparer de mon temps. Les femmes employoient mille ruses pour m'avoir à dîner, Plus je brusquois les gens, plus

ils s'obſtinoient. Je ne pouvois refuſer tout le monde. En me faiſant mille ennemis par mes refus, j'étois inceſſamment ſubjugué par ma complaiſance, & de quelque façon que je m'y priſſe, je n'avois pas par jour une heure de temps à moi.

Je ſentis alors qu'il n'eſt pas toujours auſſi aiſé qu'on ſe l'imagine d'être pauvre & indépendant. Je voulois vivre de mon métier ; le public ne le vouloit pas. On imaginoit mille petits moyens de me dédommager du temps qu'on me faiſoit perdre. Bientôt il auroit fallu me montrer comme Polichinelle, à tant par perſonne. Je ne connois pas d'aſſujettiſſement plus aviliſſant & plus cruel que celui-là. Je n'y vis de remède que de refuſer les cadeaux grands & petits, & de ne faire d'exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les donneurs, qui vouloient avoir la gloire de vaincre ma réſiſtance & me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne m'auroit pas donné un écu ſi je l'avois demandé, ne ceſſoit de m'importuner de ſes offres, & pour ſe venger de les voir

rejettées, taxoit mes refus d'arrogance & d'ostentation.

On se doutera bien que le parti que j'avois pris, & le systême que je voulois suivre, n'étoient pas du goût de Mde. le Vasseur. Tout le désintéressement de la fille ne l'empêchoit pas de suivre les directions de sa mère, & les *gouverneuses*, comme les appeloit Gauffecourt, n'étoient pas toujours aussi fermes que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choses, j'en vis assez pour juger que je ne voyois pas tout, & cela me tourmenta moins par l'accusation de connivence, qu'il m'étoit aisé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître chez moi ni de moi. Je priois, je conjurois, je me fâchois; le tout sans succès; la Maman me faisoit passer pour un grondeur éternel, pour un bourru. C'étoient avec mes amis des chuchoteries continuelles; tout étoit mystère & secret pour moi dans mon ménage, & pour ne pas m'exposer sans cesse à des orages, je n'osois plus m'informer de ce qui s'y passoit. Il auroit fallu pour me

tirer de tous ces tracas, une fermeté dont je n'étois pas capable. Je ſavois crier & non pas agir ; on me laiſſoit dire & l'on alloit ſon train.

Ces tiraillemens continuels & les importunités journalières auxquelles j'étois aſſujetti, me rendirent enfin ma demeure & le ſéjour de Paris déſagréables. Quand mes incommodités me permettoient de ſortir, & que je ne me laiſſois pas entraîner ici ou là par mes connoiſſances, j'allois me promener ſeul, je rêvois à mon grand ſyſtême ; j'en jetois quelque choſe ſur le papier, à l'aide d'un livret blanc & d'un crayon que j'avois toujours dans ma poche. Voilà comment les déſagrémens imprévus d'un état de mon choix, me jetèrent par diverſion tout-à fait dans la littérature, & voilà comment je portai dans tous mes premiers ouvrages la bile & l'humeur qui m'en faiſoient occuper.

Une autre choſe y contribuoit encore. Jeté malgré moi dans le monde ſans en avoir le ton, ſans être en état de le prendre & de m'y pouvoir aſſujettir, je m'aviſai d'en prendre un à moi qui m'en

difpensât. Ma fotte & mauffade timidité que je ne pouvois vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienféances, je pris pour m'enhardir, le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique & cauftique par honte ; j'affectai de méprifer la politeffe que je ne favois pas pratiquer. Il eft vrai que cet apreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennobliffoit dans mon ame, y prenoit l'intrépidité de la vertu, & c'eft, je l'ofe dire, fur cette augufte bafe qu'elle s'eft foutenue mieux & plus long-temps qu'on auroit dû l'attendre d'un effet fi contraire à mon naturel. Cependant malgré la réputation de mifantropie que mon extérieur & quelques mots heureux me donnèrent dans le monde, il eft certain que dans le particulier je foutins toujours mal mon perfonnage, que mes amis & mes connoiffances menoient cet ours fi farouche comme un agneau, & que, bornant mes farcafmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais fu dire un mot défobligeant à qui que ce fût.

Le Devin du village acheva de me

mettre à la mode, & bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans Paris. L'hiſtoire de cette pièce, qui fait époque, tient à celle des liaiſons que j'avois pour-lors. C'eſt un détail dans lequel je dois entrer pour l'intelligence de ce qui doit ſuivre.

J'avois un aſſez grand nombre de connoiſſances, mais deux ſeuls amis de choix, Diderot & G.... Par un effet du deſir que j'ai de raſſembler tout ce qui m'eſt cher, j'étois trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fuſſent pas bientôt l'un de l'autre. Je les liai; ils ſe convinrent, & s'unirent encore plus étroitement entr'eux qu'avec moi. Diderot avoit des connoiſſances ſans nombre, mais G.... étranger & nouveau venu, avoit beſoin d'en faire. Je ne demandois pas mieux que de lui en procurer. Je lui avois donné Diderot; je lui donnai Gauffecourt. Je le menai chez Mde. de C.........x, chez Mde. D'.....y, chez le baron d'H.....k. avec lequel je me trouvois lié preſque malgré moi. Tous mes amis d vinrent les ſiens; cela étoit tout ſimple: mais aucun des ſiens ne

devint jamais le mien ; voilà ce qui l'étoit moins. Tandis qu'il logeoit chez le comte de F....., il nous donnoit souvent à dîner chez lui ; mais jamais je n'ai reçu aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance du comte de F....., ni du comte de S.......g son parent, très-familier avec G...., ni d'aucune des personnes tant hommes que femmes avec lesquelles G.... eut par eux des liaisons. J'excepte le seul abbé Raynal, qui, quoique son ami, se montra des miens, & m'offrit dans l'occasion sa bourse avec une générosité peu commune. Mais je connoissois l'abbé Raynal long-temps avant que G.... le connût lui-même, & je lui avois toujours été attaché depuis un procédé plein de délicatesse & d'honnêteté qu'il eut pour moi dans une occasion bien légère, mais que je n'oubliai jamais.

Cet abbé Raynal est certainement un ami chaud. J'en eus la preuve à peu-près au temps dont je parle, envers le même G...., avec lequel il étoit très-étroitement lié. G...., après avoir vu quelque temps de bonne amitié Mlle.

F.., s'avisa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux & de vouloir supplanter C.....c. La belle se piquant de constance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique & s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait oui parler. Il passoit les jours & les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paroissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe; & du reste sans agitation, sans douleur, sans fièvre, & restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal & moi nous partageâmes sa garde. L'abbé, plus robuste & mieux portant, y passoit les nuits, moi les jours, sans le quitter jamais ensemble, & l'un ne partoit jamais que l'autre ne fût arrivé. Le comte de F..... allarmé, lui amena Senac, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne seroit rien, & n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du mé-

decin, & je le vis ſourire en ſortant. Cependant le malade reſta pluſieurs jours immobile, ſans prendre ni bouillon ni quoique ce fût, que des ceriſes confites que je lui mettois de temps en temps ſur la langue, & qu'il avaloit fort bien. Un beau matin il ſe leva, s'habilla & reprit ſon train de vie ordinaire, ſans que jamais il m'ait reparlé, ni que je ſache, à l'abbé Raynal, ni à perſonne de cette ſingulière léthargie, ni des ſoins que nous lui avions rendus, tandis qu'elle avoit duré.

Cette aventure ne laiſſa pas de faire du bruit, & c'eût été réellement une anecdote merveilleuſe que la cruauté d'une fille d'opéra eût fait mourir un homme de déſeſpoir. Cette belle paſſion mit G... à la mode; bientôt il paſſa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute eſpece. Cette opinion le fit rechercher & fêter dans le grand monde, & par-là l'éloigna de moi, qui jamais n'avois été pour lui qu'un pis-aller. Je le vis prêt à m'échapper tout-à-fait; car tous les ſentimens vifs dont il faiſoit parade étoient ceux qu'avec moins

de bruit j'avois pour lui. J'étois bien aiſe qu'il réuſsît dans le monde ; mais je n'aurois pas voulu que ce fût en oubliant ſon ami. Je lui dis un jour : G.... ; vous me négligez, je vous le pardonne : quand la première ivreſſe des ſuccès bruyans aura fait ſon effet & que vous ſentirez le vide, j'eſpère que vous reviendrez à moi, & vous me retrouverez toujours : quant à préſent ne vous gênez point ; je vous laiſſe libre & je vous attends. Il me dit que j'avois raiſon, s'arrangea en conſéquence, & ſe mit ſi bien à ſon aiſe, que je ne le vis plus qu'avec nos amis communs.

Notre principal point de réunion ; avant qu'il fût auſſi lié avec Mde. D'....y, qu'il le fut dans la ſuite, étoit la maiſon du baron d'H.....k. Ce dit baron étoit un fils de parvenu, qui jouiſſoit d'une aſſez grande fortune dont il uſoit noblement, recevant chez lui des gens de lettres & de mérite, & par ſon ſavoir & ſes lumières, tenant bien ſa place au milieu d'eux. Lié depuis longtemps avec Diderot, il m'avoit recherché par ſon entremiſe, même avant que

mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha long temps de répondre à ſes avances. Un jour qu'il m'en demanda la raiſon, je lui dis : Vous êtes trop riche. Il s'obſtina, & vainquit enfin. Mon plus grand malheur fut toujours de ne pouvoir réſiſter aux careſſes : je ne me ſuis jamais bien trouvé d'y avoir cédé.

Une autre connoiſſance qui devint amitié, ſitôt que j'eus un titre pour y prétendre, fut celle de M. Duclos. Il y avoit pluſieurs années que je l'avois vu pour la première fois à la C.......e chez Mde. D'.....y, avec laquelle il étoit très-bien. Nous ne fîmes que dîner enſemble, il repartit le même jour. Mais nous causâmes quelques momens après le dîné. Mde. D'.....y lui avoit parlé de moi & de mon opéra des Muſes galantes. Duclos, doué de trop grands talens pour ne pas aimer ceux qui en avoient, s'étoit prévenu pour moi, m'avoit invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant, renforcé par la connoiſſance, ma timidité, ma pareſſe me retinrent tant que je n'eus aucun paſſe-port auprès de

lui que sa complaisance : mais encouragé par mon premier succès & par ses éloges qui me revinrent, je fus le voir, il vint me voir ; & ainsi commencèrent entre nous des liaisons qui me le rendront toujours cher, & à qui je dois de savoir, outre le témoignage de mon propre cœur, que la droiture & la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaisons moins solides, & dont je ne fais pas ici mention, furent l'effet de mes premiers succès, & durèrent jusqu'à ce que la curiosité fût satisfaite. J'étois un homme sitôt vu qu'il n'y avoit rien à voir de nouveau dès le lendemain. Une femme, cependant, qui me rechercha dans ce temps-là, tint plus solidement que toutes les autres : ce fut Mde. la marquise de Créqui, nièce de M. le bailli de Froulay, ambassadeur de Malte, dont le frère avoit précédé M. de M....... dans l'ambassade de Venise, & que j'avois été voir à mon retour de ce pays-là. Mde. de Créqui m'écrivit ; j'allai chez elle : elle me prit en amitié. J'y dînois quelque-

fois ; j'y vis plusieurs gens de lettres, & entr'autres M. S....., l'auteur de Spartacus, de Barnevelt, &c. devenu depuis lors mon implacable ennemi, sans que j'en puisse imaginer d'autre cause, sinon que je porte le nom d'un homme que son père a bien cruellement persécuté.

On voit que pour un copiste qui devoit être occupé de son métier du matin jusqu'au soir, j'avois bien des distractions qui ne rendoient pas ma journée fort lucrative, & qui m'empêchoient d'être assez attentif à ce que je faisois, pour le bien faire ; aussi perdois-je à effacer ou gratter mes fautes ou à recommencer ma feuille, plus de la moitié du temps qu'on me laissoit. Cette importunité me rendoit de jour en jour Paris plus insupportable, & me faisoit rechercher la campagne avec ardeur. J'allai plusieurs fois passer quelques jours à Marcoussis, dont Mde. le Vasseur connoissoit le vicaire, chez lequel nous nous arrangions tous, de façon qu'il ne s'en trouvoit pas mal. G.... y vint une fois avec nous (1). Le Vicaire avoit de

(1) Puisque j'ai négligé de raconter ici une petite

la voix, chantoit bien, & quoiqu'il ne ſût pas la muſique, il apprenoit ſa partie avec beaucoup de facilité & de préciſion. Nous y paſſions le temps à chanter les trios que j'avois compoſés à C........x. J'y en fis deux ou trois nouveaux ſur des paroles que G...., & le vicaire bâtiſſoient tant bien que mal. Je ne puis m'empêcher de regretter ces trios faits & chantés dans des momens de bien pure joie, & que j'ai laiſſés à Wootton avec toute ma muſique. Mlle. Davenport en a peut-être déjà fait des papillottes; mais ils méritoient d'être conſervés, & ſont pour la plupart d'un très-bon contre-point. Ce fut après quelqu'un de ces petits voyages où j'avois le plaiſir de voir la tante à ſon aiſe, bien gaie, & où je m'égayois fort auſſi, que j'écrivis au vicaire fort rapidement & fort mal une épître en vers qu'on trouvera parmi mes papiers.

mais mémorable aventure, que j'eus là avec le dit M. G...... un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de St. Vandrille, je n'y reviendrai pas; mais en y repenſant dans la ſuite, j'en ai conclu qu'il couvoit dès-lors au fond de ſon cœur, le complot qu'il a exécuté depuis avec un ſi prodigieux ſuccès.

J'avois, plus près de Paris, une autre ſtation fort de mon goût, chez M. Muſſard, mon compatriote, mon parent & mon ami, qui s'étoit fait à Paſſy une retraite charmante, où j'ai coulé de bien paiſibles momens. M. Muſſard étoit un joailler, homme de bon ſens, qui, après avoir acquis dans ſon commerce une fortune honnête, & avoir marié ſa fille unique à M. de Valmalette, fils d'un agent-de-change, & maître d'hôtel du roi, prit le ſage parti de quitter ſur ſes vieux jours le négoce & les affaires, & de mettre un intervalle de repos & de jouiſſance entre les tracas de la vie & la mort. Le bon-homme Muſſard, vrai philoſophe de pratique, vivoit ſans ſouci dans une maiſon très-agréable, qu'il s'étoit bâtie & dans un très-joli jardin, qu'il avoit bâti de ſes mains. En fouillant à fond de cuve les terraſſes de ce jardin, il trouva des coquillages foſſiles, & il en trouva en ſi grande quantité, que ſon imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature, & qu'il crut enfin tout de bon que l'univers n'étoit que coquilles, débris de coquilles, & que

la terre entière n'étoit que du cron. Toujours occupé de cet objet & de ses singulières découvertes, il s'échauffa si bien sur ces idées, qu'elles se seroient enfin tournées dans sa tête en systême, c'est-à-dire, en folie, si très-heureusement pour sa raison, mais bien malheureusement pour ses amis auxquels il étoit cher, & qui trouvoient chez lui l'asyle le plus agréable, la mort ne fut venue le leur enlever par la plus étrange & cruelle maladie. C'étoit une tumeur dans l'estomac, toujours croissante, qui l'empêchoit de manger, sans que, durant très-long-temps, on en trouvât la cause, & qui finit, après plusieurs années de souffrances, par le faire mourir de faim. Je ne puis me rappeler sans des serremens de cœur les derniers temps de ce pauvre & digne homme, qui nous recevant encore avec tant de plaisir, Lenieps & moi, les seuls amis que le spectacle des maux qu'il souffroit n'écarta pas de lui jusqu'à sa dernière heure; qui, dis-je, étoit réduit à dévorer des yeux les repas qu'il nous faisoit servir, sans pouvoir presque humer quelques gouttes

d'un thé bien léger, qu'il falloit rejeter un moment après. Mais avant ces temps de douleurs, combien j'en ai passé chez lui d'agréables avec les amis d'élite qu'il s'étoit faits! A leur tête, je mets l'abbé Prévôt, homme très-aimable & très-simple, dont le cœur vivifioit ses écrits, dignes de l'immortalité, & qui n'avoit rien dans l'humeur ni dans la société du sombre coloris qu'il donnoit à ses ouvrages; le médecin Procope, petit Esope à bonnes fortunes; Boulanger, le célèbre auteur posthume du despotisme oriental, & qui, je crois, étendoit les systêmes de Mussard sur la durée du monde. En femmes, Mde. D...., nièce de V.......; qui, n'étant alors qu'une bonne femme, ne faisoit pas encore du bel esprit; Made. Vanloo, non pas belle assurément, mais charmante, qui chantoit comme un ange, Mde. de Valmalette elle-même, qui chantoit aussi, & qui, quoique fort maigre, eût été fort aimable, si elle en eût moins eu la prétention. Telle étoit à-peu-près la société de M. Mussard, qui m'auroit assez plu, si son tête-à-tête avec sa conchyliomanie ne m'avoit plu davantage,

& je puis dire que pendant plus de ſix mois j'ai travaillé à ſon cabinet avec autant de plaiſir que lui-même.

Il y avoit long-temps qu'il prétendoit que pour mon état les eaux de Paſſy me ſeroient ſalutaires, & qu'il m'exhortoit à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de l'urbaine cohue, je me rendis à la fin, & je fus paſſer à Paſſy huit à dix jours, qui me firent plus de bien, parce que j'étois à la campagne, que parce que j'y prenois les eaux. Muſſard jouoit du violoncelle, & aimoit paſſionnément la muſique italienne. Un ſoir nous en parlâmes beaucoup avant que de nous coucher, & ſurtout des *opere buffe* que nous avions vus l'un & l'autre en Italie, & dont nous étions tous deux tranſportés. La nuit ne dormant pas, j'allai rêver comment on pourroit faire pour donner en France l'idée d'un drame de ce genre; car les amours de Ragonde n'y reſſembloient point du tout. Le matin en me promenant & prenant les eaux, je fis quelques manières de vers très à la hâte; & j'y adaptai des chants qui me vinrent

en les faiſant. Je barbouillai le tout dans une eſpèce de ſalon voûté qui étoit au haut du jardin, & au thé je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à Muſſard & à Mlle. Du Vernois ſa gouvernante, qui étoit en vérité une très-bonne & aimable fille. Les trois morceaux que j'avois eſquiſſés étoient le premier monologue : *J'ai perdu mon ſerviteur* ; l'air du Devin : *l'Amour croît s'il s'inquiète* ; & le dernier duo : *A jamais Colin, je t'engage*, &c. J'imaginois ſi peu que cela valût la peine d'être ſuivi, que, ſans les applaudiſſemens & les encouragemens de l'un & de l'autre, j'allois jeter au feu mes chiffons & n'y plus penſer, comme j'ai fait tant de fois pour des choſes du moins auſſi bonnes : mais ils m'excitèrent ſi bien, qu'en ſix jours mon drame fut écrit à quelques vers près, & toute ma muſique eſquiſſée, tellement que je n'eus plus à faire à Paris qu'un peu de récitatif & tout le rempliſſage, & j'achevai le tout avec une telle rapidité, qu'en trois ſemaines mes ſcènes furent miſes au net & en état d'être repréſentées. Il n'y manquoit que le di-

vertiſſement, qui ne fut fait que long-temps après.

Echauffé de la compoſition de cet ouvrage, j'avois une grande paſſion de l'entendre, & j'aurois donné tout au monde pour le voir repréſenter à ma fantaiſie, à portes fermées, comme on dit que Lulli fit une fois jouer Armide pour lui ſeul. Comme il ne m'étoit pas poſſible d'avoir ce plaiſir qu'avec le public, il falloit néceſſairement pour jouir de ma pièce, la faire paſſer à l'opéra. Malheureuſement elle étoit dans un genre abſolument neuf, auquel les oreilles n'étoient point accoutumées, & d'ailleurs, le mauvais ſuccès des muſes galantes, me faiſoit prévoir celui du Devin, ſi je le préſentois ſous mon nom. Duclos me tira de peine, & ſe chargea de faire eſſayer l'ouvrage en laiſſant ignorer l'auteur. Pour ne pas me décéler, je ne me trouvai point à cette répétition, & les *petits violons* (*) qui la dirigèrent ne furent

(*) C'eſt ainſi qu'on appeloit Rebel & Francœur, qui s'étoient fait connoître dès leur jeuneſſe en allant enſemble jouer du violon dans les maiſons.

eux-mêmes quel en étoit l'auteur, qu'après qu'une acclamation générale eut attesté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en étoient enchantés, au point que dès le lendemain dans toutes les sociétés on ne parloit d'autre chose. M. de Cury, intendant des Menus, qui avoit assisté à la répétition, demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. Duclos qui savoit mes intentions, jugeant que je serois moins le maître de ma pièce à la cour qu'à Paris, la refusa. Cury la réclama d'autorité, Duclos tint bon, & le débat entr'eux devint si vif, qu'un jour à l'opéra ils alloient sortir ensemble, si on ne les eût séparés. On voulut s'adresser à moi; je renvoyai la décision de la chose à M. Duclos. Il fallut retourner à lui. M. le duc d'Aumont s'en mêla. Duclos crut enfin devoir céder à l'autorité, & la pièce fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie à laquelle je m'étois le plus attaché & où je m'éloignois le plus de la route commune, étoit le récitatif. Le mien étoit accentué d'une façon toute nouvelle & marchoit avec le débit de la

parole. On n'osa laisser cette horrible innovation, l'on craignoit qu'elle ne révoltât les oreilles moutonnières. Je consentis que Francueil & Jelyotte fissent un autre récitatif, mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quand tout fut prêt & le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau, pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec Mlle. F.., G...., & je crois l'abbé Raynal, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable ; j'en fus plus content que je ne m'y étois attendu. L'orchestre étoit nombreux, composé de ceux de l'opéra & de la musique du roi. Jelyotte faisoit Colin, Mlle. Fel Colette, Cuvilier le Devin ; les chœurs étoient ceux de l'opéra. Je dis peu de chose ; c'étoit Jelyotte qui avoit tout dirigé ; je ne voulus pas contrôler ce qu'il avoit fait, & malgré mon ton romain, j'étois honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeûner au café du grand commun. Il y avoit-là beaucoup de

monde. On parloit de la répétition de la veille, & de la difficulté qu'il y avoit d'y entrer. Un officier qui étoit-là, dit qu'il y étoit entré sans peine, conta au long ce qui s'y étoit passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avoit fait, ce qu'il avoit dit; mais ce qui m'émerveilla de ce récit assez long, fait avec autant d'assurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'étoit très-clair que celui qui parloit si savamment de cette répétition, n'y avoit point été, puisqu'il avoit devant les yeux sans le connoître, cet auteur qu'il disoit avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme étoit d'un certain âge; il n'avoit point l'air ni le ton fat & avantageux; sa physionomie annonçoit un homme de mérite, sa croix de St. Louis annonçoit un ancien officier. Il m'intéressoit malgré son impudence & malgré moi: tandis qu'il débitoit ses mensonges, je rougissois, je baissois les yeux, j'étois sur les épines; je cherchois quelquefois en moi-même s'il n'y auroit pas moyen de le croire

dans l'erreur & de bonne foi. Enfin tremblant que quelqu'un ne me reconnût & ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat sans rien dire, & baissant la tête en passant devant lui, Je sortis le plutôt qu'il me fut possible, tandis que les assistans péroroient sur sa relation. Je m'apperçus dans la rue que j'étois en sueur, & je suis sûr que si quelqu'un m'eût reconnu & nommé avant ma sortie, on m'auroit vu la honte & l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme auroit à souffrir si son mensonge étoit reconnu.

Me voici dans un de ces momens critiques de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parce qu'il est presqu'impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie. J'essayerai toutefois de rapporter comment & sur quels motifs je me conduisis, sans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étois ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire; grande barbe & perruque assez mal peignée,

Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devoient arriver peu de temps après le roi, la reine, la famille royale & toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, & qui étoit la sienne. C'étoit une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où se place le roi avec Md^e^. de Pompadour. Environné de dames & seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvois douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise; je me demandai si j'étois à ma place? si j'y étois mis convenablement? & après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis: oui, avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire, que de la force de mes raisons. Je me dis: je suis à ma place, puisque je vois jouer ma piece, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, & qu'après tout,

perſonne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail & de mes talens. Je ſuis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis, ſi je recommence à m'aſſervir à l'opinion dans quelque choſe, m'y voilà bientôt aſſervi derechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir en quelque lieu que ce ſoit d'être mis ſelon l'état que j'ai choiſi; mon extérieur eſt ſimple & négligé, mais non craſſeux, ni mal-propre; la barbe ne l'eſt point en elle-même, puiſque c'eſt la nature qui nous la donne, & que ſelon les temps & les modes elle eſt quelquefois un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent; eh que m'importe! je dois ſavoir endurer le ridicule & le blâme, pourvu qu'ils ne ſoient pas mérités. Après ce petit ſoliloque je me raffermis ſi bien que j'aurois été intrépide ſi j'euſſe eu beſoin de l'être. Mais ſoit effet de la préſence du maître, ſoit naturelle diſpoſition des cœurs, je n'apperçus rien que d'obligeant & d'honnête dans la curioſité dont j'étois l'objet. J'en fus touché juſqu'à recommencer d'être inquiet ſur moi-même & ſur le ſort de

ma pièce, craignant d'effacer des préjugés ſi favorables, qui ſembloient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étois armé contre leur raillerie ; mais leur air careſſant, auquel je ne m'étois pas attendu, me ſubjugua ſi bien que je tremblois comme un enfant quand on commença.

J'eus bientôt de quoi me raſſurer. La pièce fut très-mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée & bien exécutée quant à la muſique. Dès la première ſcène, qui véritablement eſt d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de ſurpriſe & d'applaudiſſement, juſqu'alors inoui dans ce genre de pièces. La fermentation croiſſante alla bientôt au point d'être ſenſible dans toute l'aſſemblée, & pour parler à la Monteſquieu, d'augmenter ſon effet par ſon effet même. A la ſcène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à ſon comble. On ne claque point devant le roi ; cela fit qu'on entendit tout ; la pièce & l'auteur y gagnèrent. J'entendis autour de moi un chuchotement de femmes qui me ſembloient belles comme des anges, & qui s'entre-

diſoient à demi-voix : cela eſt charmant, cela eſt raviſſant ; il n'y a pas un ſon là qui ne parle au cœur. Le plaiſir de donner de l'émotion à tant d'aimables perſonnes m'émut moi-même juſqu'aux larmes, & je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'étois pas ſeul à pleurer. J'eus un moment de retour ſur moi-même, en me rappellant le concert de M. de Treitorens. Cette reminiſcence eut l'effet de l'eſclave qui tenoit la couronne ſur la tête des triomphateurs, mais elle fut courte, & je me livrai bientôt pleinement & ſans diſtraction au plaiſir de ſavourer ma gloire. Je ſuis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du ſexe y entroit beaucoup plus que la vanité d'auteur & ſurement s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurois pas été dévoré comme je l'étois ſans ceſſe du déſir de recueillir de mes lèvres les délicieuſes larmes que je faiſois couler. J'ai vu des pièces exciter de plus vifs tranſports d'admiration, mais jamai une ivreſſe auſſi pleine, auſſi douce s' auſſi touchante régner dans tout un ſpectacle, & ſurtout à la cour, un jour de

première représentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en souvenir ; car l'effet en fut unique.

Le même soir M. le duc d'Aumont me fit dire de me trouver au château le lendemain sur les onze heures, & qu'il me présenteroit au roi. M. de Cury qui me fit ce message, ajouta qu'on croyoit qu'il s'agissoit d'une pension, & que le roi vouloit me l'annoncer lui-même. Croira-t-on que la nuit qui suivit une aussi brillante journée fut une nuit d'angoisse & de perplexité pour moi ? Ma première idée, après celle de cette présentation, se porta sur un fréquent besoin de sortir qui m'avoit fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle ; & qui pouvoit me tourmenter le lendemain quand je serois dans la gallerie ou dans les appartemens du roi parmi tous ces grands, attendant le passage de sa Majesté. Cette infirmité étoit la principale cause qui me tenoit écarté des cercles, & qui m'empêchoit d'aller m'enfermer chez des femmes. L'idée seule de l'état où ce besoin pouvoit me mettre, étoit capable de me le donner au point de

m'en trouver mal, à moins d'un esclandre auquel j'aurois préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connoissent cet état qui puissent juger de l'effroi d'en courir le risque.

Je me figurois ensuite devant le roi, présenté à sa Majesté, qui daignoit s'arrêter & m'adresser la parole. C'étoit-là qu'il falloit de la justesse & de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité qui me trouble devant le moindre inconnu, m'auroit-elle quitté devant le roi de France, ou m'auroit-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il falloit dire? Je voulois, sans quitter l'air & le ton sévère que j'avois pris, me montrer sensible à l'honneur que me faisoit un si grand monarque. Il falloit envelopper quelque grande & utile vérité dans une louange belle & méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse, il auroit fallu prévoir juste ce qu'il pourroit me dire, & j'étois sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurois médité. Que deviendrois-je en ce moment & sous les yeux de toute la cour, s'il alloit m'é-

chapper dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires ? Ce danger m'allarma, m'effraya, me fit frémir au point de me déterminer, à tout risque, à ne m'y pas exposer.

Je perdois, il est vrai, la pension qui m'étoit offerte en quelque sorte ; mais je m'exemptois aussi du joug qu'elle m'eut imposé. Adieu la vérité, la liberté, le courage. Comment oser désormais parler d'indépendance & de désintéressement? Il ne falloit plus que flatter ou me taire en recevant cette pension : encore qui m'assuroit qu'elle me seroit payée? Que de pas à faire, que de gens à solliciter! Il m'en coûteroit plus de soins, & bien plus désagréables, pour la conserver que pour m'en passer. Je crus donc en y renonçant prendre un parti très-consé-séquent à mes principes, & sacrifier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à G .... qui n'y opposa rien. Aux autres j'alléguai ma santé, & je partis le matin même.

Mon départ fit du bruit, & fut généralement blâmé. Mes raisons ne pouvoient être senties par tout le monde,

m'accuſer d'un ſot orgueil étoit bien plutôt fait, & contentoit mieux la jalouſie de quiconque ſentoit en lui-même qu'il ne ſe ſeroit pas conduit ainſi. Le lendemain Jelyotte m'écrivit un billet où il me détailla les ſuccès de ma pièce & l'engouement où le roi lui-même en étoit. Toute la journée, me marquoit-il, Sa Majeſté ne ceſſe de chanter, avec la voix la plus fauſſe de ſon royaume : *J'ai perdu mon ſerviteur, j'ai perdu tout mon bonheur.* Il ajoutoit que dans la quinzaine on devoit donner une ſeconde repréſentation du Devin, qui conſtatoit aux yeux de tout le public le plein ſuccès de la première.

Deux jours après, comme j'entrai le ſoir ſur les neuf heures chez Mde. D'.....y, où j'allois ſouper, je me vis croiſé par un fiacre à la porte. Quelqu'un qui étoit dans ce fiacre me fit ſigne d'y monter ; j'y monte : c'étoit Diderot. Il me parla de la penſion avec un feu que, ſur pareil ſujet, je n'aurois pas attendu d'un philoſophe. Il ne me fit pas un crime de n'avoir pas voulu être préſenté au roi, mais il m'en fit un terrible de mon

indifférence pour la penſion. Il me dit que ſi j'étois déſintéreſſé pour mon compte, il n'étoit pas permis de l'être pour celui de Mde. le Vaſſeur & de ſa fille; que je leur devois de n'omettre aucun moyen poſſible & honnête de leur donner du pain; & comme on ne pouvoit pas dire après tout que j'euſſe refuſé cette penſion, il ſoutint que puiſqu'on avoit paru diſpoſé à me l'accorder, je devois la ſolliciter & l'obtenir à quelque prix que ce fût. Quoique je fuſſe touché de ſon zèle, je ne pus goûter ſes maximes, & nous eûmes à ce ſujet une diſpute très-vive, la première que j'aie eue avec lui; & nous n'en avons jamais eue que de cette eſpèce, lui me preſcrivant ce qu'il prétendoit que je devois faire,& moi m'en défendant,parce que je croyois ne le devoir pas.

Il étoit tard quand nous nous quittâmes. Je voulus le mener ſouper chez Mde. D'....y; il ne le voulut point; & quelqu'effort que le déſir d'unir tous ceux que j'aime, m'ait fait faire en divers temps pour l'engager à la voir, juſqu'à le mener à ſa porte, qu'il nous tint fer-

mée, il s'en eſt toujours défendu, ne parlant d'elle qu'en termes très-mépriſans. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle & avec lui, qu'ils ſe lièrent, & qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors Diderot & G.... ſemblèrent prendre à tâche d'aliéner de moi les gouverneuſes, leur faiſant entendre que ſi elles n'étoient pas plus à leur aiſe, c'étoit mauvaiſe volonté de ma part, & qu'elles ne feroient jamais rien avec moi. Ils tâchoient de les engager à me quitter, leur promettant un regrat de ſel, un bureau à tabac, & je ne ſais quoi encore, par le crédit de Mde. D'.....y. Ils voulurent même entraîner Duclos, ainſi que d'H.....k, dans leur ligue, mais le premier s'y refuſa toujours. J'eus alors quelque vent de tout ce manège; mais je ne l'appris bien diſtinctement que long-temps après, & j'eus ſouvent à déplorer le zèle aveugle & peu diſcret de mes amis, qui cherchant à me réduire, incommodé comme j'étois, à la plus triſte ſolitude, travailloient dans leur idée à me rendre heu-

reux par les moyens les plus propres en effet à me rendre miſérable.

Le carnaval ſuivant 1753, le Devin fut joué à Paris, j'eus le temps, dans cet intervalle, d'en faire l'ouverture & le divertiſſement. Ce divertiſſement, tel qu'il eſt gravé, devoit être en action d'un bout à l'autre, & dans un ſujet ſuivi, qui, ſelon moi, fourniſſoit des tableaux très-agréables. Mais quand je propoſai cette idée à l'opéra, on ne m'entendit ſeulement pas, & il fallut coudre des chants & des danſes à l'ordinaire : cela fit que ce divertiſſement, quoique plein d'idées charmantes, qui ne déparent point les ſcènes, réuſſit très-médiocrément. J'ôtai le récitatif de Jelyotte, & je rétablis le mien, tel que je l'avois fait d'abord & qu'il eſt gravé : & ce récitatif, un peu franciſé, je l'avoue, c'eſt-à-dire, traîné par les acteurs, loin de choquer perſonne, n'a pas moins réuſſi que les airs, & a paru même au public, tout auſſi bien fait pour le moins. Je dédiai ma pièce à M. Duclos qui l'avoit protégée, & je déclarai que ce ſeroit ma ſeule dédicace. J'en ai pour-

tant fait une ſeconde avec ſon conſentement ; mais il a dû ſe tenir encore plus honoré de cette exception que ſi je n'en avois fait aucune.

J'ai ſur cette piéce beaucoup d'anecdotes ſur leſquelles des choſes plus importantes à dire ne me laiſſent pas le loiſir de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour dans le ſupplément. Je n'en ſaurois pourtant omettre une qui peut avoir trait à tout ce qui ſuit. Je viſitois un jour dans le cabinet du baron d'H.....k ſa muſique ; après en avoir parcouru de beaucoup d'eſpèces, il me dit en me montrant un recueil de pièces de clavecin : voilà des pièces qui ont été compoſées pour moi ; elles ſont pleines de goût, bien chantantes, perſonne ne les connoît ni ne les verra que moi ſeul. Vous en devriez choiſir quelqu'une pour l'inſérer dans votre divertiſſement. Ayant dans la tête des ſujets d'airs & de ſymphonies, beaucoup plus que je n'en pouvois employer, je me ſoucioís très-peu des ſiens. Cependant il me preſſa tant, que par complaiſance je choiſis une paſtorelle que j'abrégeai, &

que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de Colette. Quelques mois après & tandis qu'on repréſentoit le Devin, entrant un jour chez G...., je trouvai du monde autour de ſon clavecin, d'où il ſe leva bruſquement à mon arrivée. En regardant machinalement ſur ſon pupitre, j'y vis ce même recueil du baron d'H.....k ouvert préciſément à cette même pièce qu'il m'avoit preſſée de prendre, en m'aſſurant qu'elle ne ſortiroit jamais de ſes mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil ouvert ſur le clavecin de M. D'.....y, un jour qu'il y avoit muſique chez lui. G.... ni perſonne ne m'a jamais parlé de cet air, & je n'en parle ici moi-même que parce qu'il ſe repandit quelque temps après un bruit, que je n'étois pas l'auteur du Devin du Village. Comme je ne fus jamais un grand croque-note, je ſuis perſuadé que dans mon dictionnaire de muſique, on auroit dit à la fin que je ne la ſavois pas (*).

(*) Je ne prévoyois guère encore qu'on le diroit enfin, malgré le dictionnaire.

Quelque

Quelque temps avant qu'on donnât le Devin du village, il étoit arrivé à Paris des bouffons italiens qu'on fit jouer sur le théâtre de l'opéra, sans prévoir l'effet qu'ils y alloient faire. Quoiqu'ils fussent détestables & que l'orchestre, alors très-ignorant, estropiât à plaisir les pieces qu'ils donnèrent, elles ne laissèrent pas de faire à l'opéra françois un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques, entendues le même jour sur le même théâtre, déboucha les oreilles françoises; il n'y eut personne qui pût endurer la traînerie de leur musique après l'accent vif & marqué de l'italienne; sitôt que les bouffons avoient fini, tout s'en alloit. On fut forcé de changer l'ordre & de mettre les bouffons à la fin. On donnoit Eglé, Pigmalion, le Sylphe; rien ne tenoit. Le seul Devin du village soutint la comparaison, & plut encore après la *Serva Padrona*. Quand je composai mon Intermède, j'avois l'esprit rempli de ceux-là; ce furent eux qui m'en donnèrent l'idée, & j'étois bien éloigné de prévoir qu'on les passeroit en revue à côté de

lui. Si j'eusse été un pillard, que de vols seroient alors devenus manifestes, & combien on eût pris soin de les faire sentir ! Mais rien : on a eu beau faire, on n'a pas trouvé dans ma musique la moindre réminiscence d'aucune autre, & tous mes chants comparés aux prétendus originaux, se sont trouvés aussi neufs que le caractère de musique que j'avois créé. Si l'on eût mis Mondonville ou Rameau à pareille épreuve, ils n'en seroient sortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la musique italienne des sectateurs très-ardens. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'état ou de religion. L'un, plus puissant, plus nombreux, composé des grands, des riches & des femmes, soutenoit la musique françoise ; l'autre, plus vif, plus fier, plus enthousiaste, étoit composé des vrais connoisseurs, des gens à talens, des hommes de génie. Son petit peloton se rassembloit à l'opéra sous la loge de la reine. L'autre parti remplissoit le reste du parterre & de la salle ; mais son foyer principal étoit sous la loge du roi. Voilà

d'où vinrent ces noms de partis célèbres dans ce temps-là, de *Coin du roi* & de *Coin de la reine.* La dispute en s'animant produisit des brochures. Le Coin du roi voulut plaisanter ; il fut moqué par le *Petit Prophête ;* il voulut se mêler de raisonner ; il fut écrasé par la *Lettre sur la musique françoise.* Ces deux petits écrits, l'un de G.... & l'autre de moi, sont les seuls qui survivent à cette querelle ; tous les autres sont déjà morts.

Mais le Petit Prophête, qu'on s'obstina long-temps à m'attribuer malgré moi, fut pris en plaisanterie, & ne fit pas la moindre peine à son auteur ; au lieu que la Lettre sur la musique fut prise au sérieux, & souleva contre moi toute la nation, qui se crut offensée dans sa musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure seroit digne de la plume de Tacite. C'étoit le temps de la grande querelle du parlement & du clergé. Le parlement venoit d'être exilé ; la fermentation étoit au comble : tout menaçoit d'un prochain soulèvement. La brochure parut ; à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées : on ne

ſongea qu'au péril de la muſique françoiſe, & il n'y eut plus de ſoulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en eſt jamais bien revenu. A la cour on ne balançoit qu'entre la Baſtille & l'exil, & la lettre-de-cachet alloit être expédiée, ſi M. de Voyer n'en eût fait ſentir le ridicule. Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'état, on croira rêver. C'eſt pourtant une vérité bien réelle que tout Paris peut encore atteſter, puiſqu'il n'y a pas aujourd'hui plus de quinze ans de cette ſingulière anecdote.

Si l'on n'attenta pas à ma liberté, l'on ne m'épargna pas du moins les inſultes; ma vie même fut en danger. L'orcheſtre de l'opéra fit l'honnête complot de m'aſſaſſiner quand j'en ſortirois. On me le dit; je n'en fus que plus aſſidu à l'opéra, & je ne ſus que long-temps après que M. Ancelet, officier des mouſquetaires, qui avoit de l'amitié pour moi, avoit détourné l'effet du complot, en me faiſant eſcorter, à mon inſçu, à la ſortie du ſpectacle. La ville venoit d'avoir la direction de l'opéra. Le premier ex-

ploit du prévôt des marchands fut de me faire ôter mes entrées, & cela de la façon la plus malhonnête qu'il fut possible; c'est-à-dire, en me les faisant refuser publiquement à mon passage; de sorte que je fus obligé de prendre un billet d'amphithéâtre pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour-là. L'injustice étoit d'autant plus criante que le seul prix que j'avois mis à ma pièce, en la leur cédant, étoit mes entrées à perpétuité: car, quoique ce fût un droit pour tous les auteurs, & que j'eusse ce droit à double titre, je ne laissai pas de le stipuler expressément en présence de M. Duclos. Il est vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires, par le caissier de l'opéra, cinquante louis que je n'avois pas demandés; mais outre que ces cinquante louis ne faisoient pas même la somme qui me revenoit dans les règles, ce paiement n'avoit rien de commun avec le droit d'entrées formellement stipulé, & qui en étoit entièrement indépendant. Il y avoit dans ce procédé une telle complication d'iniquité & de brutalité, que le public, alors dans sa plus

grande animoſité contre moi, ne laiſſa pas d'en être unanimement choqué, & tel qui m'avoit inſulté la veille crioit le lendemain tout haut dans la ſalle qu'il étoit honteux d'ôter ainſi les entrées à un auteur qui les avoit ſi bien méritées, & qui pouvoit même les réclamer pour deux. Tant eſt juſte le proverbe italien *qu' ogn' un ama la giuſtizia in caſa d' altrui.*

Je n'avois là-deſſus qu'un parti à prendre; c'étoit de réclamer mon ouvrage, puiſqu'on m'en ôtoit le prix convenu. J'écrivis pour cet effet à M. d'A......., qui avoit le département de l'opéra, & je joignis à ma lettre un mémoire qui étoit ſans réplique, & qui demeura ſans réponſe & ſans effet, ainſi que ma lettre. Le ſilence de cet homme injuſte me reſta ſur le cœur, & ne contribua pas à augmenter l'eſtime très-médiocre que j'eus toujours pour ſon caractère & pour ſes talens. C'eſt ainſi qu'on a gardé ma pièce à l'opéra en me fruſtrant du prix pour lequel je l'avois cédée. Du foible au fort ce ſeroit voler, du fort au foible, c'eſt ſeulement s'approprier le bien d'autrui.

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il auroit rapporté dans les mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années, & suppléer à la copie qui alloit toujours assez mal. J'eus cent louis du roi, cinquante de Mde. de Pompadour pour la représentation de Bellevue, où elle fit elle-même le rôle de Colin, cinquante de l'opéra, & cinq cents francs de Pissot pour la gravure; ensorte que cet intermède, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur & ma balourdise, que m'en a depuis rapporté l'Emile, qui m'avoit coûté vingt ans de méditation & trois ans de travail: mais je payai bien l'aisance pécuniaire où me mit cette piece par les chagrins infinis qu'elle m'attira. Elle fut le germe des secrettes jalousies qui n'ont éclaté que long-temps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus ni dans G...., ni dans Diderot, ni dans presque aucun des gens de lettres de ma connoissance cette cor-

dialité, cette franchiſe, ce plaiſir de me voir que j'avois cru trouver en eux juſqu'alors. Dès que je paroiſſois chez le baron, la converſation ceſſoit d'être générale. On ſe raſſembloit par petits pelotons, on ſe chuchotoit à l'oreille, & je reſtois ſeul ſans ſavoir avec qui parler. J'endurai long-temps cè choquant abandon, & voyant que Mde. d'H.....k, qui étoit douce & aimable, me recevoit toujours bien, je ſupportois les groſſiéretés de ſon mari tant qu'elles furent ſupportables. Mais un jour il m'entreprit ſans ſujet, ſans prétexte, & avec une telle brutalité devant Diderot, qui ne dit pas un mot, & devant Margency, qui m'a dit ſouvent depuis lors avoir admiré la douceur & la modération de mes réponſes, qu'enfin chaſſé de chez lui par ce traitement indigne, j'en ſortis réſolu de n'y plus rentrer. Cela ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui & de ſa maiſon; tandis qu'il ne s'exprimoit jamais ſur mon compte qu'en termes outrageans, mépriſans, ſans me déſigner autrement que par ce *petit cuiſtre*, & ſans pouvoir cependant arti-

culer aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec lui ni avec personne à laquelle il prit intérêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions & mes craintes. Pour moi, je crois que mesdits amis m'auroient pardonné de faire des livres, & d'excellens livres, parce que cette gloire ne leur étoit pas étrangere, mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra, ni les succès brillans qu'eût cet ouvrage, parce qu'aucun d'eux n'étoit en état de courir la même carrière, ni d'aspirer aux mêmes honneurs. Duclos seul, au-dessus de cette jalousie, parut même augmenter d'amitié pour moi, & m'introduisit chez Mlle. Quinault, où je trouvai autant d'attentions, d'honnêtetés, de caresses, que j'avois peu trouvé tout cela chez M. d'H.....k.

Tandis qu'on jouoit le Devin du village à l'opéra, il étoit aussi question de son auteur à la comédie françoise, mais un peu moins heureusement. N'ayant pu dans sept ou huit ans faire jouer mon Narcisse aux italiens, je m'étois dégoûté de ce théâtre, par le mauvais jeu des

acteurs dans le françois, & j'aurois bien voulu avoir fait passer ma pièce aux françois plutôt que chez eux. Je parlai de ce désir au comédien La Noue, avec lequel j'avois fait connoissance, & qui, comme on sait, étoit homme de mérite & auteur. Narcisse lui plut; il se chargea de le faire jouer anonyme, & en attendant, il me procura les entrées, qui me furent d'un grand agrément; car j'ai toujours préféré le théâtre françois aux deux autres. La pièce fut reçue avec applaudissement, & représentée sans qu'on en nommât l'auteur; mais j'ai lieu de croire que les comédiens & bien d'autres ne l'ignoroient pas. Les demoiselles Gaussin & Grandval jouoient les rôles d'amoureuses, & quoique l'intelligence du tout fût manquée à mon avis, on ne pouvoit pas appeler cela une pièce absolument mal jouée. Toutefois je fus surpris & touché de l'indulgence du public, qui eut la patience de l'entendre tranquillement d'un bout à l'autre, & d'en souffrir même une seconde représentation, sans donner le moindre signe d'impatience. Pour moi, je m'ennuyai

tellement à la première, que je ne pus tenir jusqu'à la fin, & sortant du spectacle j'entrai au café de Procope, où je trouvai Boissi & quelques autres, qui, probablement, s'étoient ennuyés comme moi. Là je dis hautement mon *peccavi*, m'avouant humblement ou fièrement l'auteur de la pièce, & en parlant comme tout le monde en pensoit. Cet aveu public de l'auteur d'une mauvaise pièce qui tombe, fut fort admiré, & me parut très peu pénible. J'y trouvai même un dédommagement d'amour-propre dans le courage avec lequel il fut fait, & je crois qu'il y eut en cette occasion plus d'orgueil à parler, qu'il n'y auroit eu de sotte honte à se taire. Cependant, comme il étoit sûr que la pièce, quoique glacée à la représentation, soutenoit la lecture, je la fis imprimer, & dans la préface qui est un de mes bons écrits, je commençai de mettre à découvert mes principes un peu plus que je n'avois fait jusqu'alors.

J'eus bientôt occasion de les développer tout-à-fait dans un ouvrage de plus grande importance; car ce fut, je

penſe, en cette année 1753 que parut le Programme de l'académie de Dijon ſur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. Frappé de cette grande queſtion, je fus ſurpris que cette académie eût oſé la propoſer; mais puiſqu'elle avoit eu ce courage, je pouvois bien avoir celui de la traiter, & je l'entrepris.

Pour méditer à mon aiſe ce grand ſujet, je fis à St. Germain un voyage de ſept ou huit jours avec Thérèſe, notre hôteſſe, qui étoit une bonne femme, & une de ſes amies. Je compte cette promenade pour une des plus agréables de ma vie. Il faiſoit très-beau; ces bonnes femmes ſe chargèrent des ſoins & de la dépenſe; Thérèſe s'amuſoit avec elles, & moi, ſans ſouci de rien, je venois m'égayer ſans gêne aux heures des repas. Tout le reſte du jour, enfoncé dans la forêt, j'y cherchois, j'y trouvois l'image des premiers temps, dont je traçois fièrement l'hiſtoire; je faiſois main-baſſe ſur les petits menſonges des hommes, j'oſois devoiler à nud leur nature, ſuivre le progrès du temps & des choſes qui l'ont défigurée, & comparant l'homme

de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer, dans son perfectionnement prétendu, la véritable source de ses misères. Mon ame exaltée par ces contemplations sublimes, s'élevoit auprès de la divinité, & voyant de-là mes semblables suivre, dans l'aveugle route de leurs prejugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes, je leur criois d'une foible voix qu'ils ne pouvoient entendre : insensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux vous viennent de vous !

De ces méditations résulta le discours sur l'inégalité, ouvrage qui fut plus du goût de Diderot que tous mes autres écrits, & pour lequel ses conseils me furent le plus utiles (*), mais qui ne

(*) Dans le temps que j'écrivois ceci, je n'avois encore aucun soupçon du grand complot de Diderot & de G...., sans quoi j'aurois aisément reconnu combien le premier abusoit de ma confiance, pour donner à mes écrits ce ton dur & cet air noir qu'ils n'eurent plus, quand il cessa de me diriger. Le morceau du Philosophe qui s'argumente en se bouchant les oreilles, pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux, est de sa façon, & il m'en avoit fourni d'autres plus forts encore, que je ne pus me résoudre à employer. Mais attribuant cette humeur noire à celle que lui avoit

trouva dans toute l'Europe que peu de lecteurs qui l'entendissent, & aucun de ceux-là qui voulût en parler. Il avoit été fait pour concourir au prix, je l'envoyai donc, mais sûr d'avance qu'il ne l'auroit pas, & sachant bien que ce n'est pas pour des pieces de cette étoffe que sont fondés les prix des académies.

Cette promenade & cette occupation firent du bien à mon humeur & à ma santé. Il y avoit déjà plusieurs années que, tourmenté de mon mal; je m'étois livré tout-à-fait aux médecins, qui, sans l'alléger, avoient épuisé mes forces & détruit mon tempérament. Au retour de St. Germain, je me trouvai plus de forces & me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette indication, & résolu de guérir ou mourir sans médecins & sans remèdes, je leur dis adieu pour jamais, & je me mis à vivre au jour la journée, restant coi, quand je ne pouvois aller, & marchant, si-tôt que j'en avois la force. Le train de Paris, parmi les gens à pré-

donné le donjon de Vincennes, & dont on retrouve dans son Clairval une assez forte dose, il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté.

tentions, étoit ſi peu de mon goût; les cabales des gens de lettres, leurs honteuſes querelles, leur peu de bonne foi dans leurs livres, leurs airs tranchans dans le monde m'étoient ſi odieux, ſi antipathiques; je trouvois ſi peu de douceur, d'ouverture de cœur, de franchiſe dans le commerce même de mes amis, que rebuté de cette vie tumultueuſe, je commençois à ſoupirer ardemment après le ſéjour de la campagne, & ne voyant pas que mon métier me permît de m'y établir, j'y courois du moins paſſer les heures que j'avois de libres. Pendant pluſieurs mois, d'abord après mon dîné, j'allois me promener ſeul au bois de Boulogne, méditant des ſujets d'ouvrages, & je ne revenois qu'à la nuit.

G.........t avec lequel j'étois alors extrêmement lié, ſe voyant obligé d'aller à Genève pour ſon emploi, me propoſa ce voyage, j'y conſentis. Je n'étois pas aſſez bien pour me paſſer des ſoins de la gouverneuſe : il fut décidé qu'elle ſeroit du voyage, que ſa mère garderoit la maiſon, & tous nos arrangemens pris, nous partîmes tous trois enſemble, le premier Juin 1754.

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la premiere expérience, qui, jusqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'avois alors, ait porté atteinte au naturel pleinement confiant avec lequel j'étois né, & auquel je m'étois toujours livré sans réserve & sans inconvénient. Nous avions un carrosse bourgeois, qui nous menoit avec les mêmes chevaux à très-petites journées. Je descendois & marchois souvent à pied. A peine étions-nous à la moitié de notre route, que Thérese marqua la plus grande répugnance à rester seule dans la voiture avec G.........t, & que, quand, malgré ses prieres, je voulois descendre, elle descendoit & marchoit aussi. Je la grondai long temps de ce caprice, & même je m'y opposai tout-à-fait, jusqu'à ce qu'elle se vît forcée enfin à m'en déclarer la cause. Je crus rêver, je tombai des nues, quand j'appris que mon ami M. G.........t, âgé de plus de soixante ans, podagre, impotent, usé de plaisirs & de jouissances, travailloit depuis notre départ à corrompre une personne qui

n'étoit plus ni belle, ni jeune, qui appartenoit à son ami, & cela par les moyens les plus bas, les plus honteux, jusqu'à lui présenter sa bourse, jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, & par la vue des figures infames dont il étoit plein. Thérèse indignée lui lança une fois son vilain livre par la portière, & j'appris que le premier jour une violente migraine m'ayant fait aller coucher sans souper, il avoit employé tout le temps de ce tête-à-tête à des tentatives & des manœuvres plus dignes d'un satyre, ou d'un bouc, que d'un honnête-homme, auquel j'avois confié ma compagne & moi-même. Quelle surprise! quel serrement de cœur tout nouveau pour moi! Moi, qui jusqu'alors avois cru l'amitié inséparable de tous les sentimens aimables & nobles qui sont tout son charme, pour la première fois de ma vie, je me vois forcé de l'allier au dédain, & d'ôter ma confiance & mon estime à un homme que j'aime & dont je me crois aimé! Le malheureux me cachoit sa turpitude; pour ne pas exposer Thérèse, je me vis forcé

de lui cacher mon mépris, & de receler au fond de mon cœur des ſentimens qu'il ne devoit pas connoître. Douce & & ſainte illuſion de l'amitié ! G.........t leva le premier ton voile à mes yeux. Que de mains cruelles l'ont empêché depuis lors de retomber !

A Lyon, je quittai G.........t pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me réſoudre à paſſer derechef ſi près de maman ſans la revoir. Je la revis... dans quel état, mon Dieu ! quel aviliſſement ! que lui reſtoit-il de ſa vertu première ? Etoit-ce la même Mde. de Warens, jadis ſi brillante, à qui le curé Pontverre m'avoit adreſſé ? que mon cœur fut navré ! Je ne vis plus pour elle d'autre reſſource que de ſe dépayſer. Je lui réitérai vivement & vainement les inſtances que je lui avois faites pluſieurs fois dans mes lettres, de venir vivre paiſiblement avec moi, qui voulois conſacrer mes jours & ceux de Thérèſe à rendre les ſiens heureux. Attachée à ſa penſion, dont, cependant, quoiqu'exactement payée, elle ne tiroit rien depuis long-temps, elle ne m'écouta pas. Je

lui fis encore quelque légère part de ma bourſe, bien moins que je n'aurois dû, bien moins que je n'aurois fait, ſi je n'euſſe été parfaitement sûr qu'elle n'en profiteroit pas d'un ſou. Durant mon ſéjour à Génève, elle fit un voyage en Chablais, & vint me voir à Grange-canal. Elle manquoit d'argent pour achever ſon voyage; je n'avois pas ſur moi ce qu'il falloit pour cela; je le lui envoyai une heure après par Thérèſe. Pauvre maman! Que je diſe encore ce trait de ſon cœur. Il ne lui reſtoit pour dernier bijou qu'une petite bague. Elle l'ôta de ſon doigt pour la mettre à celui de Thérèſe, qui la remit à l'inſtant au ſien en baiſant cette noble main qu'elle arroſa de ſes pleurs. Ah! c'étoit alors le moment d'acquitter ma dette! Il falloit tout quitter pour la ſuivre; m'attacher à elle juſqu'à ſa dernière heure, & partager ſon ſort, quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Diſtrait par un autre attachement, je ſentis relâcher le mien pour elle, faute d'eſpoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémis ſur elle, & ne la ſuivis pas. De tous les remords que j'ai ſentis en

ma vie, voilà le plus vif & le plus permanent. Je méritai par-là les châtimens terribles qui depuis lors n'ont cessé de m'accabler ; puissent-ils avoir expié mon ingratitude ! Elle fut dans ma conduite ; mais elle a trop déchiré mon cœur, pour que jamais ce cœur ait été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris, j'avois esquissé la dédicace de mon discours sur l'inégalité. Je l'achevai à Chamberry, & la datai du même lieu, jugeant qu'il étoit mieux, pour éviter toute chicane, de ne la dater ni de France, ni de Genève. Arrivé dans cette ville, je me livrai à l'enthousiasme républicain qui m'y avoit amené. Cet enthousiasme augmenta par l'accueil que j'y reçus. Fêté, carressé dans tous les états, je me livrai tout entier au zèle patriotique, & honteux d'être exclu de mes droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de mes pères, je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. Je pensois que l'Evangile étant le même pour tous les Chrétiens, & le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on se mêloit d'ex-

pliquer ce qu'on ne pouvoit entendre, il appartenoit en chaque pays au ſeul ſouverain de fixer le culte & ce dogme inintelligible, & qu'il étoit, par conſéquent, du devoir du citoyen d'admettre le dogme & de ſuivre le culte preſcrit par la loi. La fréquentation des Encyclopédiſtes, loin d'ébranler ma foi, l'avoit affermie par mon averſion naturelle pour la diſpute & pour les partis. L'étude de l'homme & de l'univers m'avoit montré par-tout les cauſes finales & l'intelligence qui les dirigeoit. La lecture de la bible, & ſur-tout de l'évangile, à laquelle je m'appliquois depuis quelques années, m'avoit fait mépriſer les baſſes & ſottes interprétations que donnoient à Jéſus-Chriſt les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philoſophie, en m'attachant à l'eſſentiel de la religion, m'avoit détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offuſquée. Jugeant qu'il n'y avoit pas, pour un homme raiſonnable, deux manières d'être Chrétien, je jugeois auſſi que tout ce qui eſt forme & diſcipline, étoit, dans chaque pays, du reſſort des

loix. De ce principe ſi ſenſé, ſi ſocial, ſi pacifique, & qui m'a attiré de ſi cruelles perſécutions, il s'enſuivoit que voulant être citoyen, je devois être proteſtant & rentrer dans le culte établi dans mon pays. Je m'y déterminai; je me ſoumis même aux inſtructions du paſteur de la paroiſſe où je logeois, laquelle étoit hors de la ville. Je deſirai ſeulement de n'être pas obligé de paroître en conſiſtoire. L'édit eccléſiaſtique, cependant, y étoit formel; on voulut bien y déroger en ma faveur, & l'on nomma une commiſſion de cinq ou ſix membres pour recevoir en particulier ma profeſſion de foi. Malheureuſement, le miniſtre Perdriau, homme aimable & doux, avec qui j'étois lié, s'aviſa de me dire qu'on ſe réjouiſſoit de m'entendre parler dans cette petite aſſemblée. Cette attente m'effraya ſi fort, qu'ayant étudié jour & nuit, pendant trois ſemaines, un petit diſcours que j'avois préparé, je me troublai, lorſqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir pas dire un ſeul mot, & je fis, dans cette conférence, le rôle du plus ſot écolier.

Les commiſſaires parloient pour moi ; je répondois bêtement *oui* & *non* : enſuite je fus admis à la communion, & réintégré dans mes droits de citoyen : je fus inſcrit comme tel dans le rôle des gardes que paient les ſeuls citoyens & bourgeois, & j'aſſiſtai à un conſeil-général *extraordinaire* pour recevoir le ſerment du ſyndic Muſſard. Je fus ſi touché des bontés que me témoignèrent en cette occaſion, le conſeil, le conſiſtoire, & des procédés obligeans & honnêtes de tous les magiſtrats, miniſtres & citoyens, que, preſſé par le bon-homme De Luc qui m'obſédoit ſans ceſſe, & encore plus par mon propre penchant, je ne ſongeai à retourner à Paris que pour diſſoudre mon ménage, mettre en règle mes petites affaires, placer Mde. le Vaſſeur & ſon mari, ou pourvoir à leur ſubſiſtance, & revenir avec Thérèſe m'établir à Genève pour le reſte de mes jours.

Cette réſolution priſe, je fis trève aux affaires ſérieuſes pour m'amuſer avec mes amis juſqu'au temps de mon départ. De tous ces amuſemens celui qui me plut davantage fut une promenade

autour du lac, que je fis en bateau avec De Luc père, sa bru, ses deux fils, & ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée, par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avoient frappé à l'autre extrémité du lac, & dont je fis la description, quelques années après, dans la Nouvelle Héloïse.

Les principales liaisons que je fis à Genève, outre les De Luc dont j'ai parlé, furent le jeune V..... que j'avois déjà connu à Paris, & dont j'augurois mieux alors que je n'ai fait dans la suite; M. Perdriau, alors Pasteur de campagne, aujourd'hui professeur de belles-lettres, dont la société pleine de douceur & d'aménité me sera toujours regrettable, quoiqu'il ait cru du bel air de se détacher de moi; M. Jalabert, alors professeur de physique, depuis conseiller & syndic, auquel je lus mon discours sur l'inégalité (mais non pas la dédicace) & qui en parut transporté; le professeur Lullin, avec lequel, jusqu'à sa mort, je suis resté en correspondance, & qui m'avoit même chargé d'emplettes

de

de livres pour la bibliothéque ; le professeur V...... qui me tourna le dos comme tout le monde, après que je lui eus donné des preuves d'attachement & de confiance qui l'auroient dû toucher, si un t......... pouvoit être touché de quelque chose. C....... commis & successeur de Gauffecourt qu'il voulut supplanter, & qui bientôt fut supplanté lui-même : M..... de M....... ancien ami de mon père, & qui s'étoit aussi montré le mien, mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie, s'étant fait auteur dramatique & prétendant aux Deux-cent, changea de maximes & devint ridicule avant sa mort. Mais celui de tous dont j'attendis davantage, fut M......, jeune homme de la plus grande espérance par ses talens, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé, quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, & qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela je ne puis m'empêcher de regarder encore comme appelé à être un jour le défenseur de ma mémoire, & le vengeur de son ami.

Au milieu de ces diſſipations je ne perdis ni le goût, ni l'habitude de mes promenades ſolitaires, & j'en faiſois ſouvent d'aſſez grandes ſur les bords du lac, durant leſquelles ma tête accoutumée au travail, ne demeuroit pas oiſive. Je digérois le plan déjà formé de mes inſtitutions politiques, dont j'aurai bientôt à parler ; je méditois une hiſtoire du Valais, un plan de tragédie en proſe, dont le ſujet, qui n'étoit pas moins que Lucrèce, ne m'ôtoit pas l'eſpoir d'attirer les rieurs, quoique j'oſaſſe laiſſer paroître encore cette infortunée, quand elle ne le peut plus ſur aucun théâtre françois. Je m'eſſayois en même-temps ſur Tacite, & je traduiſis le premier livre de ſon hiſtoire qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de ſéjour à Genève, je retournai au mois d'Octobre à Paris, & j'évitai de paſſer par Lyon pour ne pas me retrouver en route avec G.........t. Comme il entroit dans mes arrrangemens de ne revenir à Genève que le printemps ſuivant, je repris pendant l'hiver mes habitudes & mes occupations,

dont la principale fut de voir les épreuves de mon discours sur l'inégalité, que je faisois imprimer en Hollande par le libraire Rey, dont je venois de faire la connoissance à Genève. Comme cet ouvrage étoit dédié à la République, & que cette dédicace pouvoit ne pas plaire au Conseil, je voulois attendre l'effet qu'elle feroit à Genève avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable, & cette dédicace que le plus pur patriotisme m'avoit dictée, ne fit que m'attirer des ennemis dans le conseil, & des jaloux dans la bourgeoisie. M. Chouet, alors premier syndic, m'écrivit une lettre honnête, mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils. Je reçus des particuliers, entr'autres de De Luc & de Jalabert, quelques complimens, & ce fut-là tout : je ne vis point qu'aucun Genevois me sût un vrai gré du zèle de cœur qu'on sentoit dans cet ouvrage. Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquèrent. Je me souviens que dînant un jour à Clichy chez Mde. D...n avec C........n résident de la république, & avec M. de Mairan, celui-ci

dit en pleine table que le Conſeil me devoit un préſent & des honneurs publics pour cet ouvrage, & qu'il ſe déshonoreroit s'il y manquoit. C........n qui étoit un petit homme noir & méchant, n'oſa rien répondre en ma préſence, mais il fit une grimace effroyable qui fit ſourire Mde. D...n. Le ſeul avantage que me procura cet ouvrage, outre celui d'avoir ſatisfait mon cœur, fut le titre de citoyen qui me fut donné par mes amis, puis par le public à leur exemple, & que j'ai perdu dans la ſuite pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais ſuccès ne m'auroit pourtant pas détourné d'exécuter ma retraite à Genève, ſi des motifs plus puiſſans ſur mon cœur n'y avoient concouru. M. D'... .y voulant ajouter une aîle qui manquoit au château de la C.......e, faiſoit une dépenſe immenſe pour l'achever. Etant allé voir un jour avec Mde. D'.....y ces ouvrages, nous pouſsâmes notre promenade un quart de lieue plus loin juſqu'au réſervoir des eaux du parc qui touchoit la forêt de Montmorency, & où étoit un joli potager avec une

petite loge fort délabrée qu'on appeloit l'Hermitage. Ce lieu solitaire & très-agréable m'avoit frappé quand je le vis pour la première fois avant mon voyage de Genève. Il m'étoit échappé de dire dans mon transport : Ah, Madame, quelle habitation délicieuse ! voilà un asyle tout fait pour moi. Mde. D'.....y ne releva pas beaucoup mon discours; mais à ce second voyage, je fus tout surpris de trouver au lieu de la vieille masure, une petite maison presqu'entièrement neuve, fort bien distribuée & très-logeable pour un petit ménage de trois personnes. Mde. D'.....y y avoit fait faire cet ouvrage en silence & à très-peu de frais, en détachant quelques matériaux & quelques ouvriers de ceux du château. Au second voyage elle me dit en voyant ma surprise : mon ours, voilà votre asyle ; c'est vous qui l'avez choisi ; c'est l'amitié qui vous l'offre; j'espère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému ; je mouillai de pleurs la main bienfaisante de

mon amie, & si je ne fus pas vaincu dès cet instant même, je fus extrêmement ébranlé. Mde. D'.....y qui ne vouloit pas en avoir le démenti, devint si pressante, employa tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, jusqu'à gagner pour cela Mde. le Vasseur & sa fille, qu'enfin elle triompha de mes résolutions. Renonçant au séjour de ma patrie, je résolus, je promis d'habiter l'Hermitage, & en attendant que le bâtiment fût sec, elle prit soin d'en préparer les meubles, ensorte que tout fut prêt pour y entrer le printemps suivant.

Une chose qui aida beaucoup à me déterminer, fut l'établissement de Voltaire auprès de Genève; je compris que cet homme y feroit révolution, que j'irois retrouver dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs qui me chassoient de Paris; qu'il me faudroit batailler sans cesse, & que je n'aurois d'autre choix dans ma conduite, que celui d'être un pédant insupportable, ou un lâche & mauvais citoyen. La lettre que Voltaire m'écrivit sur mon dernier ouvrage me donna lieu d'insinuer mes craintes dans

ma réponse; l'effet qu'elle produisit les confirma. Dès-lors je tins Genève perdue, & je ne me trompai pas. J'aurois dû peut-être faire tête à l'orage, si je m'en étois senti le talent. Mais qu'eussai-je fait seul, timide & parlant très-mal, contre un homme arrogant, opulent, étayé du crédit des grands, d'une brillante faconde (*), & déjà l'idole des femmes & des jeunes gens? Je craignis d'exposer inutilement au péril mon courage; je n'écoutai que mon naturel paisible, que mon amour du repos, qui, s'il me trompa, me trompe encore aujourd'hui sur le même article. En me retirant à Genève j'aurois pu m'épargner de grands malheurs à moi-même; mais je doute qu'avec tout mon zèle ardent & patriotique, j'eusse fait rien de grand & d'utile pour mon pays.

T....... qui dans le même temps à-peu-près fut s'établir à Genève, vint quelque temps après à Paris, & en emporta des trésors. A son arrivée il me vint voir avec le chevalier de Jaucourt. Mde.

(*) Vieux mot qui signifie éloquence. *Note de l'Editeur.*

D'.....y fouhaitoit fort de le confulter en particulier, mais la preffe n'étoit pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai T....... à l'aller voir. Ils commencerent ainfi fous mes aufpices des liaifons qu'ils refferrèrent enfuite à mes dépens. Telle a toujours été ma deftinée : fitôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'avois féparément, ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formoient dès-lors les T.......s .... leur patrie, ils duffent tous me haïr mortellement, le D.....r pourtant continua long-temps à me témoigner de la bienveillance. Il m'écrivit même après fon retour à Genève pour m'y propofer la place de bibliothécaire honoraire. Mais mon parti étoit pris, & cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournois dans ce temps-là chez M. d'H.....k. L'occafion en avoit été la mort de fa femme, arrivée, ainfi que celle de Mde. F.......l, durant mon féjour à Genève. Diderot, en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. Je

regrettois vivement moi-même cette aimable femme. J'écrivis sur ce sujet à M. d'H.... k. Ce triste événement me fit oublier tous ses torts, & lorsque je fus de retour de Genève, & qu'il fut de retour lui-même d'un tour de France, qu'il avoit fait pour se distraire, avec G...., & d'autres amis, j'allai le voir, & je continuai jusqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on sut dans sa cotterie que Mde. D'.....y, qu'il ne voyoit point encore, m'y préparoit un logement, les sarcasmes tombèrent sur moi comme la grêle, fondés sur ce qu'ayant besoin de l'encens & des amusemens de la ville, je ne soutiendrois pas la solitude seulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en étoit, je laissai dire & j'allai mon train. M. d'H.... k ne laissa pas de m'être utile (*) pour placer le

(*) Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Long-temps après avoir écrit ceci, je viens d'apprendre en causant avec ma femme de son vieux bon-homme de père, que ce ne fut point M. d'H...k, mais M. de Chenonceaux, alors un des administrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui le fit placer. J'en avois si totalement perdu l'idée, & j'avois celle de M. d'H.....k si présente que j'aurois juré pour ce dernier.

vieux bon-homme le Vaſſeur qui avoit plus de quatre-vingts ans, & dont ſa femme qui s'en ſentoit ſurchargée, ne ceſſoit de me prier de la débarraſſer. Il fut mis dans une maiſon de charité où l'âge & le regret de ſe voir loin de ſa famille, le mirent au tombeau preſque en arrivant. Sa femme & ſes autres enfans le regrettèrent peu. Mais Thérèſe, qui l'aimoit tendrement, n'a jamais pu ſe conſoler de ſa perte, & d'avoir ſouffert que ſi près de ſon terme, il allât loin d'elle achever ſes jours.

J'eus à-peu-près dans le même temps une viſite à laquelle je ne m'attendois guère, quoique ce fut une bien ancienne connoiſſance. Je parle de mon ami Venture, qui vint me ſurprendre un beau matin lorſque je ne penſois à rien moins. Un autre homme étoit avec lui. Qu'il me parut changé ! Au lieu de ſes anciennes grâces, je ne lui trouvai plus qu'un air crapuleux, qui m'empêcha de m'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étoient plus les mêmes, ou la débauche avoit abruti ſon eſprit, ou tout ſon premier éclat tenoit à celui de

la jeuneſſe qu'il n'avoit plus. Je le vis preſque avec indifférence, & nous nous ſéparâmes aſſez froidement. Mais quand il fut parti, le ſouvenir de nos anciennes liaiſons me rappela ſi vivement celui de mes jeunes ans, ſi doucement, ſi ſagement conſacrés à cette femme angelique, qui maintenant n'étoit guères moins changée que lui, les petites anecdotes de cet heureux temps, la romaneſque journée de *Toune*, paſſée avec tant d'innocence & de jouiſſance entre ces deux charmantes filles, dont une main baiſée avoit été l'unique faveur, & qui, malgré cela, m'avoit laiſſé des regrets ſi vifs, ſi touchans, ſi durables, tous ces raviſſans délires d'un jeune cœur, que j'avois ſentis alors dans toute leur force, & dont je croyois le temps paſſé pour jamais : toutes ces tendres réminiſcences me firent verſer des larmes ſur ma jeuneſſe écoulée & ſur ſes tranſports déſormais perdus pour moi. Ah! combien j'en aurois verſé ſur leur retour tardif & funeſte, ſi j'avois prévu les maux qu'il m'alloit coûter!

Avant de quitter Paris, j'eus pendant

l'hiver qui précéda ma retraite un plaisir bien selon mon cœur, & que je goûtai dans toute sa pureté. Palissot, académicien de Nancy, connu par quelques drames, venoit d'en donner un à Luneville, devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire sa cour, en jouant dans ce drame un homme qui avoit osé se mesurer avec le roi la plume à la main. Stanislas, qui étoit généreux & qui n'aimoit pas la satyre, fut indigné qu'on osât ainsi personnaliser en sa présence. M. le comte de Tressan écrivit par l'ordre de ce prince, à d'Alembert & à moi pour m'informer que l'intention de Sa Majesté étoit que le sieur Palissot fût chassé de son académie. Ma réponse fut une vive prière à M. de Tressan, d'intercéder auprès du roi de Pologne pour obtenir la grâce du sieur Palissot. La grâce fût accordée, & M. de Tressan, en me le marquant au nom du roi, ajouta que ce fait seroit inscrit sur les regiftres de l'académie. Je repliquai que c'étoit moins accorder une grâce, que perpétuer un châtiment. Enfin j'obtins, à force d'instance, qu'il ne seroit

fait mention de rien dans les regiſtres, & qu'il ne reſteroit aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné, tant de la part du roi que de celle de M. de Treſſan, de témoignages d'eſtime & de conſidération dont je fus extrêmement flatté, & je ſentis en cette occaſion que l'eſtime des hommes qui en ſont dignes eux-mêmes, produit dans l'ame un ſentiment bien plus doux & plus noble que celui de la vanité. J'ai tranſcrit dans mon recueil les lettres de M. de Treſſan avec mes réponſes, & l'on en trouvera les originaux.

Je ſens bien que ſi jamais ces mémoires parviennent à voir le jour, je perpétue ici moi-même le ſouvenir d'un fait dont je voulois effacer la trace; mais j'en tranſmets bien d'autres malgré moi. Le grand objet de mon entrepriſe toujours préſent à mes yeux, l'indiſpenſable devoir de la remplir dans toute ſon étendue, ne m'en laiſſeront point détourner par de plus foibles conſidérations qui m'écarteroient de mon but. Dans l'étrange, dans l'unique ſituation où je

me trouve, je me dois trop à la vérité pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connoître, il faut me connoître dans tous mes rapports bons & mauvais. Mes confessions sont nécessairement liées avec celles de beaucoup de gens : je fais les unes & les autres avec la même franchise en tout ce qui se rapporte à moi, ne croyant devoir à qui que ce soit plus de ménagemens que je n'en ai pour moi-même, & voulant toutefois en avoir beaucoup plus. Je veux être toujours juste & vrai, dire d'autrui le bien tant qu'il me sera possible, ne dire jamais que le mal qui me regarde, & qu'autant que j'y suis forcé. Qui est-ce qui, dans l'état où l'on m'a mis, a droit d'exiger de moi davantage? Mes confessions ne sont point faites pour paroître de mon vivant ni de celui des personnes qui y sont péniblement intéressées. Si j'étois le maître de ma destinée & de celle de cet écrit, il ne verroit le jour qu'après ma mort & la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire à mes puissans oppresseurs pour en effacer les traces, me for-

cent à faire pour les conſerver tout ce que me permettent le droit le plus exact & la plus ſévère juſtice. Si ma mémoire devoit s'éteindre avec moi, plutôt que de compromettre perſonne, je ſouffrirois un opprobre injuſte & paſſager ſans murmure : mais puiſqu'enfin mon nom doit vivre, je dois tâcher de tranſmettre avec lui le ſouvenir de l'homme infortuné qui le porta, tel qu'il fut réellement, & non tel que d'injuſtes ennemis travaillent ſans relâche à le peindre.

Fin du huitième Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE NEUVIÈME.

L'IMPATIENCE d'habiter l'Hermitage ne me permit pas d'attendre le retour de la belle ſaiſon, & ſi-tôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes huées de la cotterie H....chique, qui prédiſoit hautement que je ne ſupporterois pas trois mois de ſolitude, & qu'on me reverroit dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. Pour moi, qui depuis quinze ans hors de mon élément, me voyois prêt d'y rentrer, je ne faiſois pas même attention à leurs plaiſanteries. Depuis que je m'étois, malgré moi, jetté dans le monde, je n'avois ceſſé de regretter mes chères Charmet-

tes & la douce vie que j'y avois menée. Je me sentois fait pour la retraite & la campagne ; il m'étoit impossible de vivre heureux ailleurs : à Venise, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espèce de représentation, dans l'orgueil des projets d'avancement. A Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloriole ; toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires, venoient par leur souvenir me distraire, me contrister, m'arracher des soupirs & des désirs. Tous les travaux auxquels j'avois pu m'assujettir, tous les projets d'ambition qui, par accès, avoient animé mon zèle, n'avoient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loisirs champêtres, auxquels en ce moment je me flattois de toucher. Sans m'être mis dans l'honnête aisance que j'avois cru seule pouvoir m'y conduire, je jugeois par ma situation particulière être en état de m'en passer, & pouvoir arriver au même but par un chemin tout contraire. Je n'avois

pas un ſou de rente, mais j'avois un nom, des talens; j'étois ſobre, & je m'étois ôté les beſoins les plus diſpendieux, tous ceux de l'opinion. Outre cela, quoique pareſſeux, j'étois laborieux cependant quand je voulois l'être, & ma pareſſe étoit moins celle d'un fainéant que celle d'un homme indépendant, qui n'aime à travailler qu'à ſon heure. Mon métier de copiſte de muſique n'étoit ni brillant ni lucratif, mais il étoit sûr. On me ſavoit gré dans le monde d'avoir eu le courage de le choiſir. Je pouvois compter que l'ouvrage ne me manqueroit pas, & il pouvoit me ſuffire pour vivre en bien travaillant. Deux mille francs qui me reſtoient du produit du Devin du village & de mes autres écrits, me faiſoient une avance pour n'être pas à l'étroit, & pluſieurs ouvrages que j'avois ſur le métier, me promettoient, ſans rançonner les libraires, des ſupplémens ſuffiſans pour travailler à mon aiſe, ſans m'excéder, & même en mettant à profit les loiſirs de la promenade. Mon petit ménage, compoſé de trois perſonnes, qui toutes s'oc-

cupoient utilement, n'étoit pas d'un entretien fort coûteux. Enfin mes ressources, proportionnées à mes besoins & à mes désirs, pouvoient raisonnablement me promettre une vie heureuse & durable dans celle que mon inclination m'avoit fait choisir.

J'aurois pu me jetter tout-à-fait du côté le plus lucratif, & au lieu d'asservir ma plume à la copie, la dévouer entière à des écrits, qui, du vol que j'avois pris & que je me sentois en état de soutenir, pouvoient me faire vivre dans l'abondance & même dans l'opulence, pour peu que j'eusse voulu joindre des manœuvres d'auteur au soin de publier de bons livres. Mais je sentois qu'écrire pour avoir du pain, eût bientôt étouffé mon génie & tué mon talent qui étoit moins dans ma plume que dans mon cœur, & né uniquement d'une façon de penser élevée & fière, qui seule pouvoit le nourrir. Rien de vigoureux, rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. La nécessité, l'avidité peut-être, m'eût fait faire plus vîte que bien. Si le besoin du succès ne m'eût

pas plongé dans les cabales, il m'eût fait chercher à dire moins des choses utiles & vraies que des choses qui plussent à la multitude, & d'un auteur distingué que je pouvois être, je n'aurois été qu'un barbouilleur de papier. Non, non, j'ai toujours senti que l'état d'auteur n'étoit, ne pouvoit être illustre & respectable qu'autant qu'il n'étoit pas un métier. Il est trop difficile de penser noblement quand on ne pense que pour vivre. Pour pouvoir, pour oser dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de son succès. Je jettois mes livres dans le public avec la certitude d'avoir parlé pour le bien commun, sans aucun souci du reste. Si l'ouvrage étoit rebuté, tant pis pour ceux qui n'en vouloient pas profiter. Pour moi, je n'avois pas besoin de leur approbation pour vivre. Mon métier pouvoit me nourrir si mes livres ne se vendoient pas, & voilà précisément ce qui les faisoit vendre.

Ce fut le 9 Août 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter ; car je ne compte pas pour habitation quelques courts séjours que j'ai fait depuis, tant

à Paris qu'à Londres & dans d'autres villes, mais toujours de passage, ou toujours malgré moi. Mde. D'.....y vint nous prendre tous trois dans son carosse; son fermier vint charger mon petit bagage, & je fus installé dès le même jour. Je trouvai ma petite retraite arrangée & meublée simplement, mais proprement & même avec goût. La main qui avoit donné ses soins à cet ameublement, le rendoit à mes yeux d'un prix inestimable, & je trouvois délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maison de mon choix, qu'elle avoit bâtie exprès pour moi.

Quoiqu'il fît froid, & qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençoit à végéter; on voyoit des violettes & des prime-vères, les bourgeons des arbres commençoient à poindre, & la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre dans un bois qui touchoit la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation, je me croyois encore dans la rue Grenelle, quand tout-à-coup

ce ramage me fit treſſaillir, & je m'écriai dans mon tranſport : enfin tous mes vœux ſont accomplis ! Mon premier ſoin fut de me livrer à l'impreſſion des objets champêtres dont j'étois entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, & il n'y eut pas un ſentier, pas un taillis, pas un boſquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'euſſe parcouru dès le lendemain. Plus j'examinois cette charmante retraite, plus je la ſentois faite pour moi. Ce lieu ſolitaire plutôt que ſauvage me tranſportoit en idée au bout du monde. Il avoit de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guere auprès des villes, & jamais en s'y trouvant tranſporté tout d'un coup, on n'eût pu ſe croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon délire champêtre, je ſongeai à ranger mes paperaſſes & à régler mes occupations. Je deſtinai, comme j'avois toujours fait, mes matinées à la copie, & mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livret blanc & de mon crayon :

car n'ayant jamais pu écrire & penser à mon aise que *sub dio*, je n'étois pas tenté de changer de méthode, & je comptois bien que la forêt de Montmorenci, qui étoit presque à ma porte, seroit désormais mon cabinet de travail. J'avois plusieurs écrits commencés; j'en fis la revue. J'étois assez magnifique en projets, mais dans les tracas de la ville, l'exécution jusqu'alors avoit marché lentement. J'y comptois mettre un peu plus de diligence quand j'aurois moins de distraction. Je crois avoir assez bien rempli cette attente, & pour un homme souvent malade, souvent à la C.......e, à E....y, à Eaubonne, au château de Montmorenci, souvent obsédé chez lui de curieux désœuvrés, & toujours occupé la moitié de la journée à la copie, si l'on compte & mesure les écrits que j'ai faits dans les six ans que j'ai passés, tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, l'on trouvera, je m'assure, que si j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oisiveté.

Des divers ouvrages que j'avois sur le chantier, celui que je méditois depuis

long temps, dont je m'occupois avec le plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma vie, & qui devoit, selon moi, mettre le sceau à ma réputation, étoit mes *Institutions politiques*. Il y avoit treize à quatorze ans que j'en avois conçu la premiere idée, lorsqu'étant à Venise j'avois eu quelqu'occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude historique de la morale. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, & que, de quelque façon qu'on s'y prît, aucun peuple ne seroit jamais que ce que la nature de son gouvernement le feroit être; ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible me paroissoit se réduire à celle-ci: Quelle est la nature de gouvernement propre à former un peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens? J'avois cru voir que cette question tenoit de bien près à cette autre-ci, si même elle en étoit différente: Quel est le gouvernement qui par sa nature se tient toujours

toujours le plus près de la loi? De-là, qu'eſt-ce que la loi? & une chaîne de queſtions de cette importance. Je voyois que tout cela me menoit à de grandes vérités, utiles au bonheur du genre humain, mais ſurtout à celui de ma patrie, où je n'avois pas trouvé, dans le voyage que je venois d'y faire, les notions des lois & de la liberté aſſez juſtes, ni aſſez nettes à mon gré, & j'avois cru cette maniere indirecte de les leur donner, la plus propre à ménager l'amour-propre de ſes membres, & à me faire pardonner d'avoir pu voir là-deſſus un peu plus loin qu'eux.

Quoiqu'il y eût déjà cinq ou ſix ans que je travaillois à cet ouvrage, il n'étoit encore guère avancé. Les livres de cette eſpèce demandent de la méditation, du loiſir, de la tranquillité. De plus, je faiſois celui-là, comme on dit, en bonne fortune, & je n'avois voulu communiquer mon projet à perſonne, pas même à Diderot. Je craignois qu'il ne parût trop hardi pour le ſiècle & le pays où j'écrivois, & que l'effroi de mes amis (*) ne

(*) C'étoit ſurtout la ſage ſévérité de Duclos qui

me gênât dans l'exécution. J'ignorois encore s'il seroit fait à temps, & de manière à pouvoir paroître de mon vivant. Je voulois pouvoir sans contrainte donner à mon sujet tout ce qu'il me demandoit ; bien sûr que, n'ayant point l'humeur satyrique, & ne voulant jamais chercher d'application, je serois toujours irrépréhensible en toute équité. Je voulois user pleinement, sans doute, du droit de penser que j'avois par ma naissance ; mais toujours en respectant le gouvernement sous lequel j'avois à vivre, sans jamais désobéir à ses lois, & très-attentif à ne pas violer le droit des gens, je ne voulois pas non plus renoncer par crainte à ses avantages.

J'avoue même qu'étranger & vivant

m'inspiroit cette crainte ; car pour Diderot, je ne sais comment toutes mes conférences avec lui tendoient toujours à me rendre satyrique & mordant plus que mon naturel ne me portoit à l'être. Ce fut cela même qui me détourna de le consulter sur une entreprise où je voulois mettre uniquement toute la force du raisonnement, sans aucun vestige d'humeur & de partialité. On peut juger du ton que j'avois pris dans cet ouvrage, par celui du Contrat Social qui en est tiré.

en France, je trouvois ma position très-favorable pour oser dire la vérité; sachant bien que continuant, comme je voulois faire, à ne rien imprimer dans l'Etat sans permission, je n'y devois compte à personne de mes maximes & de leur publication partout ailleurs. J'aurois été bien moins libre à Genève même, où, dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés, le magistrat avoit droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette considération avoit beaucoup contribué à me faire céder aux instances de Mde. D'..... y, & renoncer au projet d'aller m'établir à Genève. Je sentois, comme je l'ai dit dans l'Emile, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les composer dans son sein.

Ce qui me faisoit trouver ma position plus heureuse, étoit la persuasion où j'étois, que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de fort bon œil, se feroit un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille. C'étoit, ce me sembloit, un trait de politique très-simple & cependant très-

adroite, de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher; puisque si l'on m'eût chassé de France, ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire, mes livres n'auroient pas moins été faits, & peut-être avec moins de retenue; au lieu qu'en me laissant en repos, on gardoit l'auteur pour caution de ses ouvrages, & de plus, on effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'évènement, que ma confiance m'a trompé, pourroient bien se tromper eux-mêmes. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte, mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se soucioit très-peu de l'auteur, mais on vouloit perdre Jean-Jacques, & le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits, étoit l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'enjambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère, qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs, je sais seulement que si

mes principes manifeſtés avoient dû m'attirer les traitemens que j'ai ſoufferts, j'aurois tardé moins long-temps à en être la victime, puiſque celui de tous mes écrits où ces principes ſont manifeſtés avec le plus de hardieſſe, pour ne pas dire d'audace, avoit paru avoir ſon effet, même avant ma retraite à l'Hermitage, ſans que perſonne eût ſongé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à empêcher ſeulement la publication de l'ouvrage en France, où il ſe vendoit auſſi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors la nouvelle Héloïſe parut encore avec la même facilité, j'oſe dire, avec le même applaudiſſement, &, ce qui ſemble même incroyable, la profeſſion de foi de cette même Héloïſe mourante eſt exactement la même que celle du Vicaire Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le Contrat Social étoit auparavant dans le Diſcours ſur l'inégalité; tout ce qu'il y a de hardi dans l'Emile étoit auparavant dans la Julie. Or ces choſes hardies n'excitèrent aucune rumeur contre les deux premiers ouvra-

ges ; donc ce ne furent pas elles qui l'exciterent contre les derniers.

Une autre entreprife à-peu-près du même genre, mais dont le projet étoit plus récent, m'occupoit davantage en ce moment : c'étoit l'extrait des ouvrages de l'abbé de St. Pierre, dont entraîné par le fil de ma narration, je n'ai pu parler jufqu'ici. L'idée m'en avoit été fuggérée, depuis mon retour de Genève, par l'abbé de Mably, non pas immédiatement, mais par l'entremife de Mde. D...n, qui avoit une forte d'intérêt à me la faire adopter. Elle étoit une des trois ou quatre jolies femmes de Paris dont le vieux abbé de St. Pierre avoit été l'enfant gâté, & fi elle n'avoit pas eu décidément la préférence, elle l'avoit partagée au moins avec Mde. d'A....... n. Elle confervoit pour la mémoire du bonhomme un refpect & une affection qui faifoient honneur à tous deux, & fon amour-propre eût été flatté de voir reffufciter par fon fecrétaire les ouvrages morts-nés de fon ami. Ces mêmes ouvrages ne laiffoient pas de contenir d'excellentes chofes, mais fi mal dites, que

la lecture en étoit difficile à soutenir, & il est étonnant que l'abbé de St. Pierre qui regardoit ses lecteurs comme de grands enfans, leur parlât cependant comme à des hommes, par le peu de soin qu'il prenoit de s'en faire écouter. C'étoit pour cela qu'on m'avoit proposé ce travail comme utile en lui-même, & comme très-convenable à un homme laborieux en manœuvre, mais paresseux comme auteur, qui trouvant la peine de penser très-fatigante, aimoit mieux en choses de son goût, éclaircir & pousser les idées d'un autre que d'en créer. D'ailleurs en ne me bornant pas à la fonction de traducteur, il ne m'étoit pas défendu de penser quelquefois par moi-même, & je pouvois donner telle forme à mon ouvrage, que bien d'importantes vérités y passeroient sous le manteau de l'abbé de St. Pierre, encore plus heureusement que sous le mien. L'entreprise, au reste, n'étoit pas légère : il ne s'agissoit de rien moins que de lire, de méditer, d'extraire vingt-trois volumes, diffus, confus, pleins de longueurs, de redites, de petites vues courtes ou fauf-

ſes, parmi leſquelles il en falloit pêcher quelques-unes, grandes, belles, & qui donnoient le courage de ſupporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même ſouvent abandonnée, ſi j'euſſe honnêtement pu m'en dédire; mais en recevant les manuſcrits de l'abbé, qui me furent donnés par ſon neveu le comte de St. Pierre, à la ſollicitation de St. Lambert, je m'étois en quelque ſorte engagé d'en faire uſage, & il falloit ou les rendre ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que j'avois apporté ces manuſcrits à l'Hermitage, & c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes loiſirs.

J'en méditois nn troiſième dont je devois l'idée à des obſervations faites ſur moi-même, & je me ſentois d'autant plus de courage à l'entreprendre, que j'avois lieu d'eſpérer de faire un livre vraiment utile aux hommes, & même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, ſi l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes ſont dans le cours de leur vie ſouvent diſ-

ſemblables à eux-mêmes, & ſemblent ſe transformer en des hommes tout différens. Ce n'étoit pas pour établir une choſe auſſi connue que je voulois faire un livre; j'avois un objet plus neuf & même plus important. C'étoit de chercher les cauſes de ces variations, & de m'attacher à celles qui dépendoient de nous, pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs & plus sûrs de nous. Car il eſt, ſans contredit, plus pénible à l'honnête homme de réſiſter à des deſirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes déſirs dans leur ſource, s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté réſiſte une fois, parce qu'il eſt fort, & ſuccombe une autre fois, parce qu'il eſt foible; s'il eût été le même qu'auparavant, il n'auroit pas ſuccombé.

En ſondant en moi-même & en recherchant dans les autres à quoi tenoient ces diverſes manières d'être, je trouvai qu'elles dépendoient en grande partie de l'impreſſion antérieure des objets exté-

rieurs, & que modifiés continuellement par nos ſens & par nos organes, nous portions, ſans nous en appercevoir dans nos idées, dans nos ſentimens, dans nos actions mêmes, l'effet de ces modifications. Les frappantes & nombreuſes obſervations que j'avois recueillies étoient au-deſſus de toute diſpute, & par leurs principes phyſiques, elles me paroiſſoient propres à fournir un régime extérieur qui, varié ſelon les circonſtances, pouvoit mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on ſauveroit à la raiſon, que de vices on empêcheroit de naître, ſi l'on ſavoit forcer l'économie animale à favoriſer l'ordre moral qu'elle trouble ſi ſouvent! Les climats, les ſaiſons, les ſons, les couleurs, l'obſcurité, la lumière, les élémens, les alimens, le bruit, le ſilence, le mouvement, le repos, tout agit ſur notre machine & ſur notre ame par conſéquent; tout nous offre mille priſes preſqu'aſſurées pour gouverner dans leur origine les ſentimens dont nous nous laiſſons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'eſquiſſe

ſur le papier, & dont j'eſpérois un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés qui, aimant ſincèrement la vertu, ſe défient de leur foibleſſe, qu'il me paroiſſoit aiſé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'étoit à compoſer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre étoit *la Morale ſenſitive*, ou *le matérialiſme du ſage*. Des diſtractions, dont on apprendra bientôt la cauſe, m'empêchèrent de m'en occuper, & l'on ſaura auſſi quel fut le ſort de mon eſquiſſe, qui tient au mien de plus près qu'il ne ſembleroit.

Outre tout cela, je méditois depuis quelque temps un ſyſtême d'éducation dont Mde. de C.........x, que celle de ſon mari faiſoit trembler pour ſon fils, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faiſoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous les autres. Auſſi de tous les ſujets dont je viens de parler, celui-là eſt-il le ſeul que j'ai conduit à ſa fin. Celle que je m'étois propoſée en y travaillant, méritoit, ce ſemble, à l'auteur une autre deſtinée.

Mais n'anticipons pas ici ſur ce triſte ſujet. Je ne ſerai que trop forcé d'en parler dans la ſuite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des ſujets de méditations pour mes promenades : car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis méditer qu'en marchant ; ſitôt que je m'arrête, je ne penſe plus, & ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir auſſi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'étoit mon Dictionnaire de muſique, dont les matériaux épars, mutilés, informes, rendoient l'ouvrage néceſſaire à reprendre preſque à neuf. J'apportois quelques livres dont j'avois beſoin pour cela ; j'avois paſſé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres qu'on me prêtoit à la bibliothèque du roi, & dont on me permit même d'emporter quelques-uns à l'Hermitage. Voilà mes proviſions pour compiler au logis, quand le temps ne me permettoit pas de ſortir, & que je m'ennuyois de ma copie. Cet arrangement me convenoit ſi bien, que j'en tirai parti tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, &

même enſuite à Motiers, où j'achevai ce travail tout en en faiſant d'autres, & trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage eſt un véritable délaſſement.

Je ſuivis aſſez exactement, pendant quelque temps; la diſtribution que je m'étois preſcrite, & je m'en trouvois très-bien; mais quand la belle ſaiſon ramena plus fréquemment Mde. D'.....y à E....y ou à la C.......e, je trouvai que des ſoins qui, d'abord, ne me coûtoient pas, mais que je n'avois pas mis en ligne de compte, dérangeoient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que Mde. D'.....y avoit des qualités très aimables: elle aimoit bien ſes amis, elle les ſervoit avec beaucoup de zèle, & n'épargnant pour eux ni ſon temps, ni ſes ſoins, elle méritoit aſſurément bien qu'en retour ils euſſent des attentions pour elle. Juſqu'alors j'avois rempli ce devoir ſans ſonger que c'en étoit un; mais enfin je compris que je m'étois chargé d'une chaîne dont l'amitié ſeule m'empêchoit de ſentir le poids: j'avois aggravé ce poids par ma répugnance pour les ſociétés nombreuſes;

Mde. D'.....y s'en prévalut pour me faire une propoſition qui paroiſſoit m'arranger, & qui l'arrangeoit davantage. C'étoit de me faire avertir toutes les fois qu'elle ſeroit ſeule ou à-peu-près. J'y conſentis, ſans voir à quoi je m'engageois. Il s'enſuivit de-là que je ne lui faiſois plus de viſite à mon heure, mais à la ſienne, & que je n'étois jamais ſûr de pouvoir diſpoſer de moi-même un ſeul jour. Cette gêne altéra beaucoup le plaiſir que j'avois pris juſqu'alors à l'aller voir. Je trouvai que cette liberté qu'elle m'avoit tant promiſe, ne m'étoit donnée qu'à condition de ne m'en prévaloir jamais, & pour une fois ou deux que j'en voulus eſſayer, il y eut tant de meſſages, tant de billets, tant d'alarmes ſur ma ſanté, que je vis bien qu'il n'y avoit que l'excuſe d'être à plat de lit qui pût me diſpenſer de courir a ſon premier mot. Il falloit me ſoumettre à ce joug; je le fis, & même aſſez volontiers pour un auſſi grand ennemi de la dépendance, l'attachement ſincère que j'avois pour elle, m'empêchant en grande partie de ſentir le bien qui s'y joignoit. Elle

rempliffoit ainfi tant bien que mal les vides que l'abfence de fa cour ordinaire laiffoit dans fes amufemens. C'étoit pour elle un fupplément bien mince, mais qui valoit encore mieux qu'une folitude abfolue qu'elle ne pouvoit fupporter. Elle avoit cependant de quoi la remplir bien plus aifément, depuis qu'elle avoit voulu tâter de la littérature, & qu'elle s'étoit fourré dans la tête de faire bon gré malgré, des romans, des lettres, des comédies, des contes, & d'autres fadaifes comme cela. Mais ce qui l'amufoit n'étoit pas tant de les écrire que de les lire, & s'il lui arrivoit de barbouiller de fuite deux ou trois pages, il falloit qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles, au bout de cet immenfe travail. Je n'avois guères l'honneur d'être au nombre des élus qu'à la faveur de quelque autre. Seul, j'étois prefque toujours compté pour rien en toute chofe, & cela non-feulement dans la fociété de Mde. D'.....y, mais dans celle de M. d'H.....k, & par-tout où M. G.... donnoit le ton. Cette nullité m'accommodoit fort par-tout ailleurs que dans le

tête-à-tête, où je ne favois quelle contenance tenir, n'ofant parler de littérature, dont il ne m'appartenoit pas de juger, ni de galanterie, étant trop timide & craignant plus que la mort le ridicule d'un vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de Mde. D'.....y, & ne m'y feroit peut-être pas venue une feule fois en ma vie, quand je l'aurois paffée entière auprès d'elle : non que j'euffe pour fa perfonne aucune répugnance, au contraire, je l'aimois peut-être trop comme ami, pour pouvoir l'aimer comme amant. Je fentois du plaifir à la voir, à caufer avec elle. Sa converfation, quoiqu'affez agréable en cercle, étoit aride en particulier; la mienne qui n'étoit pas plus fleurie, n'étoit pas pour elle d'un grand fecours. Honteux d'un trop long filence, je m'évertuois pour relever l'entretien, & quoiqu'il me fatiguât fouvent, il ne m'ennuyoit jamais. J'étois fort aife de lui rendre de petits foins, de lui donner de petits baifers bien fraternels, qui ne me paroiffoient pas plus fenfuels pour elle; c'étoit-là tout. Elle étoit fort maigre, fort blanche,

de la gorge comme fur ma main. Ce défaut feul eût fuffi pour me glacer : jamais mon cœur ni mes foins n'ont fu voir une femme dans quelqu'un qui n'eût pas des tetons, & d'autres caufes inutiles à dire m'ont toujours fait oublier fon fexe auprès d'elle.

Ayant ainfi pris mon parti fur un affujettiffement néceffaire, je m'y livrai fans réfiftance, & le trouvai, du moins la première année, moins onéreux que je ne m'y ferois attendu. Mde. D'.....y qui d'ordinaire paffoit l'été prefqu'entier à la campagne, n'y paffa qu'une partie de celui-ci; foit que fes affaires la retinffent davantage à Paris, foit que l'abfcence de G.... lui rendît moins agréable le féjour de la C.......e. Je profitai des intervalles qu'elle n'y paffoit pas, où durant lefquels elle y avoit beaucoup de monde, pour jouir de ma folitude avec ma bonne Thérèfe & fa mère, de manière à m'en bien faire fentir le prix. Quoique depuis quelques années j'allaffe affez fréquemment à la campagne, c'étoit prefque fans la goûter, & ces voyages, toujours faits avec des gens

à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faisoient qu'aiguiser en moi le goût des plaisirs rustiques dont je n'entrevoyois de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étois si ennuyé de salons, de jets-d'eau, de bosquets, de parterres & des plus ennuyeux montreurs de tout cela : j'étois si excédé de brochures, de clavecin, de trios, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs & de grands soupés, que quand je lorgnois du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré ; quand je humois, en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil, quand j'entendois de loin le rustique refrein de la chanson des bisquières, je donnois au diable & le rouge & les falbalas & l'ambre, & regrettant le dîné de la ménagère & le vin du crû, j'aurois de bon cœur paumé la gueule à Monsieur le chef & à Monsieur le maître, qui me faisoient dîner à l'heure où je soupe, souper à l'heure où je dors, mais sur-tout à Messieurs les laquais qui dévoroient des yeux mes

morceaux, & ſous peine de mourir de ſoif, me vendoient le vin drogué de leur maître dix fois plus cher que je n'en aurois payé de meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi, dans un aſyle agréable & ſolitaire, maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante, égale & paiſible, pour laquelle je me ſentois né. Avant de dire l'effet que cet état, ſi nouveau pour moi, fit ſur mon cœur, il convient d'en récapituler les affections ſecrètes, afin qu'on ſuive mieux dans ſes cauſes le progrès de ces nouvelles modifications.

J'ai toujours regardé le jour qui m'unit à ma Thérèſe comme celui qui fixa mon être moral. J'avois beſoin d'un attachement, puiſqu'enfin celui qui devoit me ſuffire avoit été ſi cruellement rompu. La ſoif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieilliſſoit & s'aviliſſoit ! Il m'étoit prouvé qu'elle ne pouvoit plus être heureuſe ici-bas. Reſtoit à chercher un bonheur qui me fût propre, ayant perdu tout eſpoir de jamais partager le ſien. Je flottai quelque temps d'idée en idée & de

projet en projet. Mon voyage de Venise m'eût jeté dans les affaires publiques, si l'homme avec qui j'allai me fourrer, avoit eu le sens commun. Je suis facile à décourager, sur-tout dans les entreprises pénibles & de longue haleine. Le mauvais succès de celle-ci me dégoûta de toute autre, & regardant, selon mon ancienne maxime, les objets lointains comme des leurres de dupe, je me déterminai à vivre désormais au jour la journée, ne voyant plus rien dans la vie qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précisément alors que se fit notre connoissance. Le doux caractère de cette bonne fille me parut si bien convenir au mien, que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps & des torts, & que tout ce qui l'auroit dû rompre n'a jamais fait qu'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la suite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères, sans que jusqu'au moment où j'écris ceci, il m'en soit échappé jamais un seul mot de plainte à personne.

Quand on ſaura qu'après avoir tout fait, tout bravé pour ne m'en point ſéparer, qu'après vingt-cinq ans paſſés avec elle, en dépit du ſort & des hommes, j'ai fini ſur mes vieux jours par l'épouſer, ſans attente & ſans ſollicitation de ſa part, ſans engagement ni promeſſe de la mienne, on croira qu'un amour forcené, m'ayant dès le premier jour tourné la tête, n'a fait que m'amener par degré à la dernière extravagance; & on le croira bien plus encore, quand on ſaura les raiſons particulières & fortes qui devoient m'empêcher d'en jamais venir là. Que penſera donc le lecteur, quand je lui dirai dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connoître, que du premier moment que je la vis, juſqu'à ce jour, je n'ai jamais ſenti la moindre étincelle d'amour pour elle, que je n'ai pas plus deſiré de la poſſéder que Mde. de Warens, & que les beſoins des ſens, que j'ai ſatisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du ſexe, ſans avoir rien de propre à l'individu? Il croira qu'autrement conſtitué qu'un autre homme, je fus incapable de ſen-

tir l'amour, puiſqu'il n'entroit point dans les ſentimens qui m'attachoient aux femmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur ! le moment funeſte approche où vous ne ſerez que trop bien déſabuſé.

Je me répète, on le ſait; il le faut. Le premier de mes beſoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur: c'étoit le beſoin d'une ſociété intime & auſſi intime qu'elle pouvoit l'être: c'étoit ſurtout pour cela qu'il me falloit une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce beſoin ſingulier étoit tel, que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore y ſuffire : il m'auroit fallu deux ames dans le même corps; ſans cela je ſentois toujours du vide. Je me crus au moment de n'en plus ſentir. Cette jeune perſonne, aimable par mille excellentes qualités, & même alors par la figure, ſans ombre d'art ni de coquetterie, eût borné dans elle ſeule mon exiſtence, ſi j'avois pu borner la ſienne en moi, comme je l'avois eſpéré. Je n'avois rien à craindre

de la part des hommes ; je ſuis sûr d'être le ſeul qu'elle ait véritablement aimé, & ſes tranquilles ſens ne lui en ont guères demandé d'autres, méme quand j'ai ceſſé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille ; elle en avoit une ; & cette famille dont tous les naturels différoient trop du ſien, ne ſe trouva pas telle que j'en puſſe faire la mienne. Là fut la première cauſe de mon malheur. Que n'aurois-je point donné pour me faire l'enfant de ſa mère ! Je fis tout pour y parvenir, & n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts, cela me fut impoſſible. Elle s'en fit toujours un différent du mien, contraire au mien, & même à celui de ſa fille, qui, déjà, n'en étoit plus ſéparé. Elle & ſes autres enfans & petits-enfans devinrent autant de ſangſues, dont le moindre mal qu'ils fiſſent à Thérèſe étoit de la voler. La pauvre fille, accoutumée à fléchir, même ſous ſes nièces, ſe laiſſoit dévaliſer & gouverner ſans mot dire ; & je voyois avec douleur, qu'épuiſant ma bourſe & mes leçons, je ne faiſois rien pour elle dont elle pût profiter. J'eſſayai de la détacher

de ſa mère ; elle y réſiſta toujours. Je reſpectai ſa réſiſtance & l'en eſtimois davantage ; mais ſon refus n'en tourna pas moins à ſon préjudice & au mien. Livrée à ſa mère & aux ſiens, elle fut à eux plus qu'à moi, plus qu'à elle-même. Leur avidité lui fut moins ruineuſe que leurs conſeils ne lui furent pernicieux ; enfin ſi, grâce à ſon amour pour moi, ſi, grâce à ſon bon naturel, elle ne fut pas tout-à-fait ſubjuguée ; c'en fut aſſez, du moins, pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inſpirer ; c'en fut aſſez pour que, de quelque façon que je m'y ſois pu prendre, nous ayons toujours continué d'être deux.

Voilà comment dans un attachement ſincère & réciproque, où j'avois mis toute la tendreſſe de mon cœur, le vide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfans, par leſquels il l'eût été, vinrent ; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée pour en être élevés encore plus mal. Les riſques de l'éducation des Enfans-trouvés étoient beaucoup moindres. Cette raiſon

raiſon du parti que je pris, plus forte que toutes celles que j'énonçai dans ma lettre à Mde. de F.......l, fut pourtant la ſeule que je n'oſai lui dire. J'aimai mieux être moins diſculpé d'un blâme auſſi grave, & ménager la famille d'une perſonne que j'aimois. Mais on peut juger par les mœurs de ſon malheureux frère, ſi jamais, quoiqu'on en pût dire, je devois expoſer mes enfans à recevoir une éducation ſemblable à la ſienne.

Ne pouvant goûter dans ſa plénitude cette intime ſociété dont je ſentois le beſoin, j'y cherchois des ſupplémens qui n'en rempliſſoient pas le vide, mais qui me le laiſſoient moins ſentir. Faute d'un ami qui fût à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulſion ſurmontât mon inertie; c'eſt ainſi que je cultivai, que je reſſerrai mes liaiſons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac, que j'en fis avec G.... une nouvelle, plus étroite encore, & qu'enfin je me trouvai par ce malheureux diſcours, dont j'ai raconté l'hiſtoire, rejeté ſans y ſonger dans la littérature dont je me croyois ſorti pour toujours.

Mon début me mena par une route nouvelle dans un autre monde intellectuel, dont je ne pus ſans enthouſiaſme enviſager la ſimple & fière économie. Bientôt à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur & folie dans la doctrine de nos ſages, qu'oppreſſion & misère dans notre ordre ſocial. Dans l'illuſion de mon ſot orgueil, je me crus fait pour diſſiper tous ces preſtiges; & jugeant que pour me faire écouter, il falloit mettre ma conduite d'accord avec mes principes, je pris l'allure ſingulière qu'on ne m'a pas permis de ſuivre, dont mes prétendus amis ne m'ont pu pardonner l'exemple, qui, d'abord, me rendit ridicule, & qui m'eût enfin rendu reſpectable, s'il m'eût été poſſible d'y perſévérer.

Juſques-là j'avois été bon: dès-lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivreſſe avoit commencé dans ma tête, mais elle avoit paſſé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa ſur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien; je devins en effet tel que je parus, & pen-

dant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute sa force, rien de grand & de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme, dont je ne fusse capable entre le ciel & moi. Voilà d'où nâquit ma subite éloquence, voilà d'où se répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment céleste qui m'embrâsoit, & dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé; mes amis, mes connoissances ne me reconnoissoient plus. Je n'étois plus cet homme timide & plutôt honteux que modeste, qui n'osoit ni se présenter ni parler; qu'un mot badin déconcertoit, qu'un regard de femme faisoit rougir. Audacieux, fier, intrépide, je portois par-tout une assurance d'autant plus ferme qu'elle étoit simple & résidoit dans mon ame plus que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inspiré pour les mœurs, les maximes & les préjugés de mon siècle, me rendoit insensible aux railleries de ceux qui les avoient, & j'écrasois leurs petits bons-

mots avec mes ſentences, comme j'écraſerois un inſecte entre mes doigts. Quel changement ! tout Paris répétoit les âcres & mordans ſarcaſmes de ce même homme, qui, deux ans auparavant & dix ans après, n'a jamais ſu trouver la choſe qu'il avoit à dire, ni le mot qu'il devoit employer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel, on trouvera celui-là. Qu'on ſe rappelle un de ces courts momens de ma vie où je deve nois un autre, & ceſſois d'être moi ; on le trouve encore dans le temps dont je parle ; mais au lieu de durer ſix jours, ſix ſemaines, il dura près de ſix ans, & dureroit peut-être encore, ſans les circonſtances particulières qui le firent ceſſer, & me rendirent à la nature, au-deſſus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença ſitôt que j'eus quitté Paris, & que le ſpectacle des vices de cette grande ville ceſſa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inſpirée. Quand je ne vis plus les hommes, je ceſſai de les mépriſer ; quand je ne vis plus les méchans, je ceſſai de les haïr. Mon cœur peu fait pour la haine, ne

fit plus que déplorer leur misère & n'en diſtinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux, mais bien moins ſublime, amortit bientôt l'ardent enthouſiaſme qui m'avoit tranſporté ſi long-temps; & ſans qu'on s'en apperçût, ſans preſque m'en appercevoir moi-même, je redevins craintif, complaiſant, timide, en un mot, le même Jean-Jacques que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eût fait que me rendre à moi-même & s'arrêter-là, tout étoit bien; mais malheureuſement elle alla plus loin & m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès lors mon ame en branle, n'a plus fait que paſſer par la ligne de repos, & ſes oſcillations toujours renouvelées, ne lui ont jamais permis d'y reſter. Entrons dans le détail de cette ſeconde révolution, époque terrible & fatale d'un ſort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite, le loiſir & la ſolitude devoient naturellement reſſerrer notre intimité. C'eſt auſſi ce qu'ils firent entre Thérèſe & moi. Nous paſſions tête-à-tête ſous les ombra-

ges des heures charmantes dont je n'avois jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Elle m'ouvrit son cœur sans réserve, & m'apprit de sa mère & de sa famille des choses qu'elle avoit eu la force de me taire pendant long-temps. L'une & l'autre avoient reçu de Mde. D...n des multitudes de présens faits à mon intention, mais que la vieille madrée, pour ne pas me fâcher, s'étoit approprié pour elle & pour ses autres enfans, sans en rien laisser à Thérèse, & avec très-sévères défenses de m'en parler; ordre que la pauvre fille avoit suivi avec une obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage, fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot & G.... avoient eu souvent avec l'une & l'autre pour les détacher de moi, & qui n'avoient pas réussi, par la résistance de Thérèse, tous deux avoient eu depuis lors de fréquens & secrets colloques avec sa mère, sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se brassoit entr'eux. Elle savoit seulement que les petits pré-

ſens s'en étoient mêlés, & qu'il y avoit de petites allées & venues dont on tâchoit de lui faire myſtère, & dont elle ignoroit abſolument le motif. Quand nous partîmes de Paris, il y avoit déjà longtemps que Mde. le Vaſſeur étoit dans l'uſage d'aller voir M. G.... deux ou trois fois par mois ; & d'y paſſer quelques heures à des converſations ſi ſecrètes que le laquais de G.... étoit toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille, en promettant de leur procurer par Mde. D'.... y un regrat de ſel, un bureau à tabac, & les tentant en un mot par l'appât du gain. On leur avoit repréſenté qu'étant hors d'état de rien faire pour elles, je ne pouvois pas même à cauſe d'elle parvenir à rien faire pour moi. Comme je ne voyois à tout cela que de la bonne intention, je ne leur en ſavois pas abſolument mauvais gré. Il n'y avoit que le myſtère qui me révoltât, ſur-tout de la part de la vieille, qui, de plus, devenoit de jour en jour plus flagorneuſe

& plus pateline avec moi ; ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher ſans ceſſe en ſecret à ſa fille qu'elle m'aimoit trop, qu'elle me diſoit tout, qu'elle n'étoit qu'une bête, & qu'elle en ſeroit la dupe.

Cette femme poſſédoit au ſuprême degré l'art de tirer d'un ſac dix moutures, de cacher à l'un ce qu'elle recevoit de l'autre, & à moi ce qu'elle recevoit de tous. J'aurois pu lui pardonner ſon avidité, mais je ne pouvois lui pardonner ſa diſſimulation. Que pouvoit-elle avoir à me cacher, à moi qu'elle ſavoit ſi bien qui faiſoit mon bonheur preſque unique de celui de ſa fille & du ſien ? Ce que j'avois fait pour ſa fille, je l'avois fait pour moi, mais ce que j'avois fait pour elle, méritoit de ſa part quelque reconnoiſſance ; elle en auroit dû ſavoir gré, du moins à ſa fille, & m'aimer pour l'amour d'elle qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complète misère, elle tenoit de moi ſa ſubſiſtance, elle me devoit toutes ces connoiſſances dont elle tiroit ſi bon parti. Thérèſe l'avoit long-temps nourrie de ſon travail, & la nourriſſoit maintenant de mon pain. Elle

tenoit tout de cette fille pour laquelle elle n'avoit rien fait, & ses autres enfans qu'elle avoit dotés, pour lesquels elle s'étoit ruinée, loin de lui aider à subsister, dévoroient encore sa subsistance & la mienne. Je trouvois que dans une pareille situation, elle devoit me regarder comme son unique ami, son plus sûr protecteur, & loin de me faire un secret de mes propres affaires, loin de comploter contre moi dans ma propre maison, m'avertir fidellement de tout ce qui pouvoit m'intéresser, quand elle l'apprenoit plutôt que moi. De quel œil pouvois-je donc voir sa conduite fausse & mystérieuse? Que devois-je penser sur-tout des sentimens qu'elle s'efforçoit de donner à sa fille? Quelle monstrueuse ingratitude devoit être la sienne, quand elle cherchoit à lui en inspirer?

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin mon cœur de cette femme, au point de ne pouvoir plus la voir sans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec respect la mère de ma compagne, & de lui marquer en toutes choses presque les égards & la considération d'un

fils ; mais il eſt vrai que je n'aimois pas à reſter long-temps avec elle, & il n'eſt guère en moi de ſavoir me gêner.

C'eſt encore ici un de ces courts momens de ma vie où j'ai vu le bonheur de bien près ſans pouvoir l'atteindre, & ſans qu'il y eût de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme ſe fût trouvée d'un bon caractère, nous étions heureux tous les trois juſqu'à la fin de nos jours ; le dernier vivant ſeul fût reſté à plaindre. Au lieu de cela, vous allez voir la marche des choſes, & vous jugerez ſi j'ai pu la changer.

Mde. le Vaſſeur, qui vit que j'avois gagné du terrain ſur le cœur de ſa fille, & qu'elle en avoit perdu, s'efforça de le reprendre ; & au lieu de revenir à moi par elle, tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Un des moyens qu'elle employa, fut d'appeler ſa famille à ſon aide. J'avois prié Thérèſe de n'en faire venir perſonne à l'Hermitage, elle me le promit. On les fit venir en mon abſence ſans la conſulter, & puis on lui fit promettre de n'en rien dire. Le premier pas fait, tout le reſte fut facile ; quand une fois on

fait à quelqu'un qu'on aime un ſecret de quelque choſe, on ne ſe fait bientôt plus guères de ſcrupule de lui en faire ſur tout. Sitôt que j'étois à la C.......e, l'Hermitage étoit plein de monde qui s'y réjouiſſoit aſſez bien. Une mère eſt toujours bien forte ſur une fille d'un bon naturel; cependant de quelque façon que s'y prît la vieille, elle ne put jamais faire entrer Thérèſe dans ſes vues, & l'engager à ſe liguer contre moi. Pour elle, elle ſe décida ſans retour, & voyant d'un côté ſa fille & moi, chez qui l'on pouvoit vivre, mais c'étoit tout; de l'autre, Diderot, G...., d'H.....k, Mde. D'.....y, qui promettoient beaucoup & donnoient quelque choſe, elle n'eſtima pas qu'on pût jamais avoir tort dans le parti d'une fermiere générale & d'un baron. Si j'euſſe eu de meilleurs yeux, j'aurois vu dès-lors que je nourriſſois un ſerpent dans mon ſein. Mais mon aveugle confiance, que rien encore n'avoit altérée, étoit telle, que je n'imaginois pas même qu'on pût vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer; en voyant ourdir autour de moi mille tra-

mes, je ne ſavois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appelois mes amis, & qui vouloient, ſelon moi, me forcer d'être heureux à leur mode plutôt qu'à la mienne.

Quoique Thérèſe refusât d'entrer dans la ligue avec ſa mère, elle lui garda de rechef le ſecret : ſon motif étoit louable ; je ne dirai pas ſi elle fit bien ou mal. Deux femmes qui ont des ſecrets aiment à babiller enſemble : cela les rapprochoit, & Thérèſe, en ſe partageant, me laiſſoit ſentir quelquefois que j'étois ſeul ; car je ne pouvois plus compter pour ſociété celle que nous avions tous trois enſemble. Ce fut alors que je ſentis vivement le tort que j'avois eu, durant nos premières liaiſons, de ne pas profiter de la docilité que lui donnoit ſon amour, pour l'orner de talens & de connoiſſances, qui, nous tenant plus rapprochés dans notre retraite, auroient agréablement rempli ſon temps & le mien, ſans jamais nous laiſſer ſentir la longueur du tête-à-tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarît entre nous, & qu'elle parût s'ennuyer dans nos promenades ;

mais enfin nous n'avions pas affez d'idées communes pour nous faire un grand magafin : nous ne pouvions plus parler fans ceffe de nos projets bornés déformais à celui de jouir. Les objets qui fe préfentoient m'infpiroient des réflexions qui n'étoient pas à fa portée. Un attachement de douze ans n'avoit plus befoin de paroles ; nous nous connoiffions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Reftoit la reffource des caillettes, médire & dire des quolibets. C'eft fur-tout dans la folitude qu'on fent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui fait penfer. Je n'avois pas befoin de cette reffource pour me plaire avec elle ; mais elle en auroit eu befoin pour fe plaire toujours avec moi. Le pis étoit qu'il falloit avec cela prendre nos tête-à-têtes en bonne fortune ; fa mère qui m'étoit devenue importune, me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi ; c'eft tout dire ; l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce intime, fans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que Thérèfe cherchoit quelquefois des prétextes pour

éluder les promenades que je lui proposois, je cessai de lui en proposer, sans lui savoir mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point une chose qui dépende de la volonté. J'étois sûr de son cœur, ce m'étoit assez. Tant que mes plaisirs étoient les siens, je les goutois avec elle : quand cela n'étoit pas, je préférois son contentement au mien.

Voilà comment à demi-trompé dans mon attente, menant une vie de mon goût, dans un séjour de mon choix, avec une personne qui m'étoit chère, je parvins pourtant à me sentir presque isolé. Ce qui me manquoit m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bonheur & de jouissances, il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru nécessaire. Je reprends à présent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des trésors dans les manuscrits que m'avoit donnés le comte de St. Pierre. En les examinant, je vis que ce n'étoit presque que le recueil des ouvrages imprimés de son oncle, annotés & corrigés de sa main, avec

quelques autres petites pièces qui n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai par ses écrits de morale, dans l'idée que m'avoient donné quelques lettres de lui, que Mde. de Créqui m'avoit montrées, qu'il avoit beaucoup plus d'esprit que je n'avois cru, mais l'examen approfondi de ses ouvrages de politique ne me montra que des vues superficielles, des projets utiles, mais impraticables par l'idée dont l'auteur n'a jamais pu sortir, que les hommes se conduisoient par leurs lumières, plutôt que par leurs passions. La haute opinion qu'il avoit des connoissances modernes lui avoit fait adopter ce faux principe de la raison perfectionnée, base de tous les établissemens qu'il proposoit, & source de tous ses sophismes politiques. Cet homme rare, l'honneur de son siècle & de son espèce, & le seul peut-être depuis l'existence du genre humain, qui n'eut d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systêmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont, &

qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires en penſant travailler pour ſes contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelque embarras ſur la forme à donner à mon ouvrage. Paſſer à l'auteur ſes viſions, c'étoit ne rien faire d'utile : les réfuter à la rigueur étoit faire une choſe malhonnête, puiſque le dépôt de ſes manuſcrits, que j'avois accepté & même demandé, m'impoſoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus décent, le plus judicieux & le plus utile. Ce fut de donner ſéparément les idées de l'auteur & les miennes, & pour cela d'entrer dans ſes vues, de les éclaircir, de les étendre, & de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit donc être compoſé de deux parties abſolument ſéparées ; l'une, deſtinée à expoſer de la façon que je viens de dire les divers projets de l'auteur. Dans l'autre, qui ne devoit paroître qu'après que la première auroit fait ſon effet, j'aurois porté mon jugement ſur ces mêmes projets ; ce qui,

je l'avoue, eût pu les expofer quelquefois au fort du fonnet du mifantrope. A la tête de tout l'ouvrage devoit être une vie de l'auteur, pour laquelle j'avois ramaffé d'affez bons matériaux, que je me flattois de ne pas gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de St. Pierre dans fa vieilleffe, & la vénération que j'avois pour fa mémoire m'étoit garant, qu'à tout prendre, M. le comte ne feroit pas mécontent de la manière dont j'aurois traité fon parent.

Je fis mon effai fur la paix perpétuelle, le plus confidérable & le plus travaillé de tous les ouvrages qui compofoient ce recueil, & avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire abfolument tout ce que l'abbé avoit écrit fur ce beau fujet, fans jamais me rebuter par fes longueurs & par fes redites. Le public a vu cet extrait; ainfi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, & j'ignore s'il le fera jamais: mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je paffai de-là à la polyfynodie, ou pluralité des confeils; onvrage fait fous le régent pour

favoriser l'administration qu'il avoit choisie, & qui fit chasser de l'académie françoise l'abbé de St. Pierre, pour quelques traits contre l'administration précédente, dont la duchesse du Maine & le cardinal de Polignac furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent, tant le jugement que l'extrait; mais je m'en tins-là, sans vouloir continuer cette entreprise, que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer se présente d'elle-même, & il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plutôt. La plupart des écrits de l'abbé de St. Pierre étoient ou contenoient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France, & il y en avoit même de si libres, qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément. Mais dans les bureaux des ministres on avoit de tout temps regardé l'abbé de St. Pierre comme une espèce de prédicateur plutôt que comme un vrai politique, & on le laissoit dire tout à son aise, parce qu'on voyoit bien que personne ne l'écoutoit. Si j'étois parvenu à

le faire écouter, le cas eût été différent. Il étoit François, je ne l'étois pas, & en m'avisant de répéter ses censures, quoique sous son nom, je m'exposois à me faire demander un peu rudement, mais sans injustice, de quoi je me mêlois. Heureusement avant d'aller plus loin, je vis la prise que j'allois donner sur moi, & me retirai bien vîte. Je savois que vivant seul au milieu des hommes, & d'hommes tous plus puissans que moi, je ne pouvois jamais, de quelque façon que je m'y prisse, me mettre à l'abri du mal qu'ils voudroient me faire. Il n'y avoit qu'une chose en cela qui dépendît de moi; c'étoit de faire ensorte au moins que quand ils m'en voudroient faire, ils ne le pussent qu'injustement. Cette maxime qui me fit abandonner l'abbé de St. Pierre, m'a fait souvent renoncer à des projets beaucoup plus chéris. Ces gens, toujours prompts à faire un crime de l'adversité, seroient bien surpris s'ils savoient tous les soins que j'ai pris en ma vie, pour qu'on ne pût jamais me dire avec vérité dans mes malheurs: *tu les a bien mérités.*

Cet ouvrage abandonné me laiſſa quelque temps incertain ſur celui que j'y ferois ſuccéder, & cet intervalle de déſœuvrement fut ma perte, en me laiſſant tourner mes réflexions ſur moi-même, faute d'objet étranger qui m'occupât; je n'avois plus de projet pour l'avenir qui pût amuſer mon imagination. Il ne m'étoit pas même poſſible d'en faire, puiſque la ſituation où j'étois étoit préciſément celle où s'étoient réunis tous mes déſirs: Je n'en avois plus à former, & j'avois encore le cœur vide. Cet état étoit d'autant plus cruel, que je n'en voyois point à lui préférer. J'avois raſſemblé mes plus tendres affections dans une perſonne ſelon mon cœur, qui me les rendoit. Je vivois avec elle ſans gêne, & pour ainſi dire à diſcrétion. Cependant un ſecret ſerrement de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle. En la poſſédant je ſentois qu'elle me manquoit encore, & la ſeule idée que je n'étois pas tout pour elle, faiſoit qu'elle n'étoit preſque rien pour moi.

J'avois des amis des deux ſexes auxquels j'étois attaché par la plus pure ami-

tié, par la plus parfaite eſtime ; je comptois ſur le plus vrai retour de leur part, & il ne m'étoit pae même venu dans l'eſprit de douter une ſeule fois de leur ſincérité ; cependant cette amitié m'étoit plus tourmentante que douce, par leur obſtination, par leur affectation même à contrarier tous mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, tellement qu'il me ſuffiſoit de paroître deſirer une choſe qui n'intéreſſoit que moi ſeul, & qui ne dépendoit pas d'eux, pour les voir tous ſe liguer à l'inſtant même, pour me contraindre d'y renoncer. Cette obſtination de me contrôler en tout dans mes fantaiſies, d'autant plus injuſte que loin de contrôler les leurs, je ne m'en informois pas même, me devint ſi cruellement onéreuſe, qu'enfin je ne recevois pas une de leurs lettres ſans ſentir en l'ouvrant un certain effroi qui n'étoit que trop juſtifié par ſa lecture. Je trouvois que pour des gens tous plus jeunes que moi, & qui tous auroient eu grand beſoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguoient, c'étoit auſſi trop me traiter en enfant : Aimez-moi, leur

disois-je, comme je vous aime, & du reste, ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres ; voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une, ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avois une demeure isolée, dans une solitude charmante ; maître chez moi, j'y pouvois vivre à ma mode, sans que personne eût à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposoit des devoirs doux à remplir, mais indispensables. Toute ma liberté n'étoit que précaire ; plus asservi que par des ordres, je devois l'être par ma volonté : je n'avois pas un seul jour dont, en me levant, je pusse dire : j'employerai ce jour comme il me plaira. Bien plus ; outre ma dépendance des arrangemens de Mde. D'.....y, j'en avois une autre, bien plus importune, du public & des survenans. La distance où j'étois de Paris n'empêchoit pas qu'il ne me vînt journellement des tas de désœuvrés, qui, ne sachant que faire de leur temps, prodiguoient le mien sans aucun scrupule. Quand j'y pensois le moins j'étois impitoyablement assailli,

& rarement j'ai fait un joli projet pour ma journée, sans le voir renverser par quelqu'arrivant.

Bref; au milieu des biens que j'avois le plus convoités, ne trouvant point de pure jouissance, je revenois par élans aux jours sereins de ma jeunesse, & je m'écriois quelquefois en soupirant: Ah! ce ne sont pas encore ici les Charmettes!

Les souvenirs des divers temps de ma vie m'amenèrent à réfléchir sur le point où j'étois parvenu, & je me vis déjà sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, & croyant approcher du terme de ma carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presqu'aucun des plaisirs dont mon cœur étoit avide, sans avoir donné l'essor aux vifs sentimens que j'y sentois en réserve, sans avoir savouré, sans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je sentois dans mon ame en puissance, & qui faute d'objet s'y trouvoit toujours comprimée sans pouvoir s'exhaler autrement que par mes soupirs.

Comment se pouvoit il qu'avec une ame naturellement expansive, pour qui

vivre, c'étoit aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami ; moi qui me sentois si bien fait pour l'être ? Comment se pouvoit-il qu'avec des sens si combustibles, avec un cœur tout pétri d'amour, je n'eusse pas du moins une fois brûlé de sa flamme pour un objet déterminé ? Dévoré du besoin d'aimer, sans l'avoir jamais pu bien satisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieillesse, & mourir sans avoir vécu.

Ces réflexions tristes, mais attendrissantes, me faisoient replier sur moi-même avec un regret qui n'étoit pas sans douceur. Il me sembloit que la destinée me devoit quelque chose qu'elle ne m'avoit pas donné.

A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi ? Le sentiment de mon prix interne, en me donnant celui de cette injustice, m'en dédommageoit en quelque sorte, & me faisoit verser des larmes que j'aimois à laisser couler.

Je faisois ces méditations dans la plus

belle

belle ſaiſon de l'année, au mois de Juin, ſous des ombrages frais, au chant du roſſignol, au gazouillement des ruiſſeaux. Tout concourut à me replonger dans cette molleſſe trop ſéduiſante, pour laquelle j'étois né, mais dont le ton dur & ſévère où venoit de me monter une longue effervefcence, m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureuſement me rappeler le dîner du château de Toune, & ma rencontre avec ces deux charmantes filles, dans la même ſaiſon & dans des lieux à-peu-près ſemblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce ſouvenir, que l'innocence qui s'y joignoit me rendoit plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même eſpèce. Bientôt je vis raſſemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient donné de l'émotion dans ma jeuneſſe, Mlle. Galley, Mlle. de G..........d, Mlle. de Breil, Mde. Bazile, Mde. de Larnage, mes jolies écolières, & juſqu'à la piquante Zulietta, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un ſérail d'houris, de mes anciennes connoiſſances pour qui le goût le plus vif ne m'étoit pas un ſentiment

nouveau. Mon ſang s'allume & pétille, la tête me tourne malgré mes cheveux déjà griſonnans, & voilà le grave citoyen de Genève, l'auſtère Jean-Jacques à près de quarante-cinq ans, redevenu tout-à-coup le berger extravagant. L'ivreſſe dont je fus ſaiſi, quoique ſi prompte & ſi folle, fut ſi durable & ſi forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la criſe imprévue & terrible des malheurs où elle m'a précipité.

Cette ivreſſe, à quelque point qu'elle fut portée, n'alla pourtant pas juſqu'à me faire oublier mon âge & ma ſituation, juſqu'à me flatter de pouvoir inſpirer de l'amour encore, juſqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais ſtérile, dont depuis mon enfance je ſentois en vain conſumer mon cœur. Je ne l'eſpérai point, je ne le déſirai pas même. Je ſavois que le temps d'aimer étoit paſſé; je ſentois trop le ridicule des galans ſurannés, pour y tomber, & je n'étois pas homme à devenir avantageux & confiant ſur mon déclin, après l'avoir été ſi peu durant mes belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurois craint les orages

domeſtiques, & j'aimois trop ſincèrement ma Thérèſe pour l'expoſer au chagrin de me voir porter à d'autres des ſentimens plus vifs que ceux qu'elle m'inſpiroit.

Que fis-je en cette occaſion? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait ſuivi juſqu'ici. L'impoſſibilité d'atteindre aux êtres réels, me jeta dans le pays des chimères, & ne voyant rien d'exiſtant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination eut bientôt peuplé d'êtres ſelon mon cœur. Jamais cette reſſource ne vint plus à propos & ne ſe trouva ſi féconde. Dans mes continuelles extaſes je m'enivrois à torrens des plus délicieux ſentimens qui jamais ſoient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fis des ſociétés de créatures parfaites, auſſi céleſtes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fideles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainſi dans l'empyrée au milieu des objets charmans dont je m'étois entouré, que j'y paſſois

les heures, les jours sans compter, & perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avois-je mangé un morçeau à la hâte, que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyois arriver de malheureux mortels qui venoient me retenir sur la terre, je ne pouvois ni modérer, ni cacher mon dépit, & n'étant plus maître de moi, je leur faisois un accueil si brusque, qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misantropie, par tout ce qui m'en eut acquis une bien contraire, si l'on eût mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation, je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant, & remis à ma place par la nature, à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remède qui m'eût soulagé, & cela fit trève à mes angéliques amours : car, outre qu'on n'est guère amoureux quand on souffre, mon imagination qui s'anime à la campagne & sous les arbres, languit & meurt dans la chambre & sous

les ſolives d'un plancher. J'ai ſouvent regretté qu'il n'exiſtât pas des Driades ; c'eût infailliblement été parmi elles que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracas domeſtiques vinrent en même-temps augmenter mes chagrins. Mde. le Vaſſeur, en me faiſant les plus beaux complimens du monde, aliénoit de moi ſa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien voiſinage, qui m'apprirent que la bonne vieille avoit fait à mon inſçu pluſieurs dettes au nom de Thérèſe, qui le ſavoit, & qui ne m'en avoit rien dit. Les dettes à payer me fâchoient beaucoup moins que le ſecret qu'on m'en avoit fait. Eh ! comment celle pour qui je n'eus jamais aucun ſecret, pouvoit-elle en avoir pour moi ? Peut-on diſſimuler quelque choſe aux gens qu'on aime ? La cotterie H.........e, qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris, commençoit à craindre tout de bon que je ne me pluſſe en campagne, & que je ne fuſſe aſſez fou pour y demeurer.

Là, commencèrent les tracaſſeries par leſquelles on cherchoit à me rappeler

indirectement à la ville. Diderot, qui ne vouloit pas se montrer sitôt lui-même, commença par me détacher De Leyre, à qui j'avois procuré sa connoissance, lequel recevoit & me transmettoit les impressions que vouloit lui donner Diderot, sans que De Leyre en vît le vrai but.

Tout sembloit concourir à me tirer de ma douce & folle rêverie. Je n'étois pas guéri de mon attaque, quand je reçus un exemplaire du poëme sur la ruine de Lisbonne, que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire & de lui parler de sa pièce. Je le fis par une lettre qui a été imprimée long-temps après sans mon aveu, comme il sera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme accablé, pour ainsi dire, de prospérités & de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, & trouver toujours que tout étoit mal; je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, & de lui prouver que tout étoit bien. Voltaire, en paroissant croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au diable; puisque son dieu prétendu n'est

qu'un être malfaisant qui, selon lui, ne prend de plaisir qu'à nuire. L'absurdité de cette doctrine, qui saute aux yeux, est sur-tout révoltante dans un homme comblé des biens de toute espèce qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse & cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorisé plus que lui à compter & peser tous les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, & je lui prouvai que de tous ces maux, il n'y en avoit pas un dont la providence ne fût disculpée, & qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme fait de ses facultés plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la considération, tout le ménagement, & je puis dire avec tout le respect possibles. Cependant lui connoissant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui envoyai pas cette lettre à lui-même, mais au docteur Tronchin son médecin & son ami, avec plein-pouvoir de la donner ou supprimer selon ce qu'il trouveroit le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Vol-

taire me répondit en peu de lignes, qu'étant malade & garde-malade lui-même, il remettoit à un autre temps sa réponse, & ne dit pas un mot sur la question. Tronchin, en m'envoyant cette lettre, en joignit une, où il marquoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise.

Je n'ai jamais publié ni même montré ces deux lettres, n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes; mais elles sont en originaux dans mes recueils. Depuis lors Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avoit promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de Candide, dont je ne puis parler, parce que je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auroient dû guérir radicalement de mes fantasques amours, & c'étoit peut-être un moyen que le ciel m'offroit d'en prévenir les suites funestes; mais ma mauvaise étoile fut la plus forte, & à peine recommençai-je à sortir, que mon cœur, ma tête & mes pieds, reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes, à certains égards; car mes idées, un peu moins exaltées, restèrent cette fois sur la terre, mais avec

un choix ſi exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable en tout genre, que cette élite n'étoit guères moins chimérique que le monde imaginaire que j'avois abandonné.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, ſous les plus raviſſantes images. Je me plus à les orner de tous les charmes du ſexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que ſi l'exemple eſt plus rare, il eſt auſſi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différens, de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animoient la bienveillance & la ſenſibilité. Je fis l'une brune & l'autre blonde, l'une vive & l'autre douce, l'une ſage & l'autre foible, mais d'une foibleſſe ſi touchante, que la vertu ſembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, & même quelque choſe de plus, mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalouſie, parce que tout ſentiment pénible me coûte à imaginer, & que je ne voulois ternir ce riant tableau par rien qui dégra-

dât la nature. Epris de mes deux charmans modeles, je m'identifiois avec l'amant & l'ami le plus qu'il m'étoit possible ; mais je le fis aimable & jeune, lui donnant au surplus les vertus, & les défauts que je me sentois.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auroient pu contenter si je les avois vues ; mais mon imagination fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel qui pût lui servir de point d'appui, & me faire illusion sur la réalité des habitans que j'y voulois mettre. Je songeai long-temps aux îles Boromées, dont l'aspect délicieux m'avoit transporté, mais j'y trouvai trop d'ornement & d'art pour mes personnages. Il me falloit cependant un lac, & je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis long-temps

mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraste des positions, la richesse & la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'ame, achevèrent de me déterminer, & j'établis à Vevey mes jeunes pupiles. Voilà ce que j'imaginai du premier bond, le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

Je me bornai long-tems à un plan si vague, parce qu'il suffisoir pour remplir mon imagination d'objets agréables, & mon cœur de sentimens dont il aime à se nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin plus de consistance, & se fixèrent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques-unes des situations qu'elles m'offroient, & rappellant tout ce que j'avois senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au désir d'aimer que je n'avois pu satisfaire, & dont je me sentois dévoré.

Je jettai d'abord quelques lettres éparses, sans suite & sans liaison, & lorsque je m'avisai de les vouloir coudre, j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable & de très-vrai, est que les deux premières parties ont été écrites presqu'en entier de cette manière, sans que j'eusse aucun plan bien formé, & même sans prévoir qu'un jour je serois tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, sont pleines d'un remplissage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres.

Au plus fort de mes rêveries, j'eus une visite de Mde. d'H......., la premiere qu'elle m'eût faite en sa vie, mais qui malheureusement ne fut pas la dernière, comme on verra ci-après. La Comtesse d'H....... étoit fille de feu M. de B.........e, fermier général, sœur de M. D'.....y & de MM. de L..... & de la B....., qui, depuis, ont été tous deux Introducteurs des Ambassadeurs. J'ai parlé de la connoissance que je fis avec elle étant fille. Depuis son mariage, je ne la vis qu'aux

fêtes de la C.......e chez Mde. D'..... y ſa belle-ſœur. Ayant ſouvent paſſé pluſieurs jours avec elle tant à la C.......e qu'à E....y, non-ſeulement je la trouvai toujours très-aimable, mais je crus lui voir auſſi pour moi de la bienveillance. Elle aimoit aſſez à ſe promener avec moi; nous étions marcheurs l'un & l'autre, & l'entretien ne tariſſoit pas entre nous. Cependant, je n'allai jamais la voir à Paris, quoiqu'elle m'en eût prié & même ſollicité pluſieurs fois. Ses liaiſons avec M. de St. L......t, avec qui je commençois d'en avoir, me la rendirent encore plus intéreſſante, & c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami, qui, pour lors, étoit, je crois, à Mahon, qu'elle vint me voir à l'Hermitage.

Cette viſite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher, quittant le chemin qui tournoit, voulut traverſer en droiture du moulin de Clairvaux à l'Hermitage : ſon carroſſe s'embourba dans le fond du vallon ; elle voulut deſcendre & faire le reſte du trajet à pied. Sa mignonne chauſſure fut bientôt percée ; elle enfonçoit dans

la crotte, ſes gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, & enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, & perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver : il fallut changer de tout ; Thérèſe y pourvut, & je l'engageai d'oublier ſa dignité pour faire une colation ruſtique, dont elle ſe trouva fort bien. Il étoit tard, elle reſta peu ; mais l'entrevue fut ſi gaie qu'elle y prit goût, & parut diſpoſée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année ſuivante ; mais, hélas ! ce retard ne me garantit de rien.

Je paſſai l'automne à une occupation dont on ne ſe douteroit pas, à la garde des fruits de M. D'.....y. L'Hermitage étoit le réſervoir des eaux du parc de la C.......e : il y avoit un Jardin clos de murs & garni d'eſpaliers, & d'autres arbres, qui donnoient plus de fruits à M. D'.....y que ſon potager de la C.......e, quoiqu'on lui en volât les trois quarts. Pour n'être pas un hôte abſolument inutile, je me chargeai de la direction du Jardin & de l'inſpection du Jardinier. Tout alla bien juſqu'au temps des fruits ; mais

à meſure qu'ils mûriſſoient je les voyois diſparoître, ſans ſavoir ce qu'ils étoient devenus. Le Jardinier m'aſſura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout. Je fis la guerre aux loirs; j'en détruiſis beaucoup, & le fruit n'en diſparoiſſoit pas moins. Je guettai ſi bien qu'enfin je trouvai que le Jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorenci, d'où il venoit les nuits avec ſa femme & ſes enfans, enlever les dépôts de fruits qu'il avoit fait pendant la journée, & qu'il faiſoit vendre à la halle à Paris auſſi publiquement que s'il eut eu un jardin à lui. Ce miſérable que je comblois de bienfaits, dont Thérèſe habilloit les enfans, & dont je nourriſſois preſque le père, qui étoit mendiant, nous dévaliſoit auſſi aiſément qu'effrontément, aucun des trois n'étant aſſez vigilant pour y mettre ordre, & dans une ſeule nuit il parvint à vider ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adreſſer qu'à moi, j'endurai tout; mais voulant rendre compte du fruit, je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Mde. D'.....y me pria de le payer, de le

mettre dehors, & d'en chercher un autre, ce que je fis. Comme ce grand coquin rôdoit toutes les nuits autour de l'Hermitage, armé d'un gros bâton ferré qui avoit l'air d'une massue, & suivi d'autres vauriens de son espèce; pour rassurer les gouverneuses que cet homme effrayoit terriblement, je fis coucher son successeur toutes les nuits à l'Hermitage; & cela ne tranquillisant pas encore, je fis demander à Mde. D'.....y un fusil que je tins dans la chambre du Jardinier, avec charge à lui de ne s'en servir qu'au besoin, si l'on tentoit de forcer la porte ou d'escalader le jardin, & de ne tirer qu'à poudre, uniquement pour effrayer les voleurs. C'étoit assurément la moindre précaution que pût prendre pour la sûreté commune un homme incommodé, ayant à passer l'hiver au milieu des bois, seul avec deux femmes timides. Enfin, je fis l'acquisition d'un petit chien pour servir de sentinelle. De Leyre m'étant venu voir dans ce temps-là, je lui contai mon cas, & ris avec lui de mon appareil militaire. De retour à Paris il en voulut amuser Diderot à son tour, &

voilà comment le cotterie H........ e apprit que je voulois tout de bon paſſer l'hiver à l'Hermitage. Cette conſtance qu'ils n'avoient pu ſe figurer les déſorienta, & en attendant qu'ils imaginaſſent quelqu'autre tracaſſerie pour me rendre mon ſéjour déplaiſant, ils me détachèrent, par Diderot, ce même De Leyre, qui d'abord ayant trouvé mes précautions toutes ſimples, finit par les trouver inconſéquentes à mes principes, & pis que ridicules, dans des lettres où il m'accabloit de plaiſanteries amères, & aſſez piquantes pour m'offenſer, ſi mon humeur eût été tournée de ce côté-là. Mais alors ſaturé de ſentimens affectueux & tendres, & n'étant ſuſceptible d'aucun autre, je ne voyois dans ſes aigres ſarcaſmes que le mot pour rire, & ne le trouvois que folâtre, où tout autre l'eût trouvé extravagant.

A force de vigilance & de ſoins, je parvins à garder ſi bien le jardin, que quoique la récolte du fruit eût preſque manqué cette année, le produit fut triple de celui des années précédentes, & il eſt vrai que je ne m'épargnois point pour le préſerver, juſqu'à eſcorter les

envois que je faifois à la C.......e & à E....y, jufqu'à porter des paniers moi-même, & je me fouviens que nous en portâmes un fi lourd la tante & moi, que prêts à fuccomber fous le faix, nous fûmes contraints de nous repofer de dix en dix pas, & n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaife faifon commença de me renfermer au logis, je voulus reprendre mes occupations cafanières; il ne me fut pas poffible. Je ne voyois par-tout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitoient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étois plus un moment à moi même, le délire ne me quittoit plus. Après beaucoup d'efforts inutiles, pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout-à-fait féduit par elles, & je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre & quelque fuite pour en faire une efpèce de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de me démentir ainfi moi-même fi nettement & fi hautement. Après les prin-

cipes sévères que je venois d'établir avec tant de fracas, après les maximes austères que j'avois si fortement prêchées, après tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiroient l'amour & la mollesse, pouvoit-on rien imaginer de plus inattendu, de plus choquant que de me voir tout d'un coup m'inscrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres, que j'avois si durement censurés? Je sentois cette inconséquence dans toute sa force, je me la reprochois, j'en rougissois, je m'en dépitois: mais tout cela ne put suffire pour me ramener à la raison. Subjugué complètement, il fallut me soumettre à tout risque, & me résoudre à braver le qu'en dira-t-on; sauf à délibérer dans la suite si je me résoudrois à montrer mon ouvrage ou non: car je ne supposois pas encore que j'en vinsse à le publier.

Ce parti pris, je me jette à plein collier dans mes rêveries, & à force de les tourner & retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'espèce de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes

folies : l'amour du bien, qui n'eſt jamais ſorti de mon cœur, les tourna vers des objets utiles, & dont la morale eut pu faire ſon profit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu toutes leurs grâces, ſi le doux coloris de l'innocence y eut manqué.

Une fille foible eſt un objet de pitié, que l'amour peut rendre intéreſſant & qui ſouvent n'eſt pas moins aimable : mais qui peut ſupporter, ſans indignation, le ſpectacle des mœurs à la mode, & qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidelle, qui foulant ouvertement aux pieds tous ſes devoirs, prétend que ſon mari ſoit pénétré de reconnoiſſance de la grâce qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas ſe laiſſer prendre ſur le fait ? Les êtres parfaits ne ſont pas dans la nature, & leurs leçons ne ſont pas aſſez près de nous. Mais qu'une jeune perſonne née, avec un cœur auſſi tendre qu'honnête, ſe laiſſe vaincre à la l'amour étant fille, & retrouve étant femme des forces pour le vaincre à ſon tour, & redevenir vertueuſe : quiconque vous dira que ce tableau dans ſa tota-

lité eſt ſcandaleux & n'eſt pas utile, eſt un menteur & un hypocrite ; ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs & d'honnêteté conjugale, qui tient radicalement à tout l'ordre ſocial, je m'en fis un plus ſecret de concorde & de paix publique, objet plus grand, plus important peut-être en lui-même, & du moins pour le moment où l'on ſe trouvoit. L'orage excité par l'Encyclopédie, loin de ſe calmer, étoit alors dans ſa plus grande force. Les deux partis déchainés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, reſſembloient bientôt à des loups enragés, achatnés à s'entre-déchirer, qu'à des chétiens & des philoſophes qui veulent réciproquement s'éclairer, ſe convaincre, & ſe ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un & à l'autre que des chefs remuans qui euſſent du crédit, pour dégénérer en guerre civile, & Dieu ſait ce qu'eût produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond la même des deux côtés. Ennemi né de tout eſprit de patti, j'avois dit franche-

ment aux uns & aux autres des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'avisai d'un autre expédient, qui dans ma simplicité me parut admirable : c'étoit d'adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés, & de montrer à chaque parti le mérite & la vertu dans l'autre, dignes de l'estime public & du respect de tous les mortels. Ce projet peu sensé, qui supposoit de la bonne foi dans les hommes, & par lequel je tombois dans le défaut que je reprochois à l'abbé de St. Pierre, eut le succès qu'il devoit avoir, il ne rapprocha point les partis, & ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eût fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un zèle digne du motif qui me l'inspiroit, & je dessinai les deux caractères de Volmar & de Julie, dans un ravissement qui me faisoit espérer de les rendre aimables tous les deux, & qui plus est, l'un par l'autre.

Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avois tracées, & de l'arrangement que je leur donnai résultèrent

les deux premières parties de la Julie, que je fis & mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur & d'argent pour sécher l'écriture, de la nompareille bleue pour coudre mes cahiers; enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolois comme un autre Pigmalion. Tous les soirs au coin de mon feu, je lisois & relisois ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglottoit avec moi d'attendrissement; sa mère qui, ne trouvant point là de complimens, n'y comprenoit rien, restoit tranquille, & se contentoit dans les momens de silence de me répéter toujours: *Monsieur cela est bien beau.*

Mde. D'.....y, inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois dans une maison isolée, envoyoit très-souvent savoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi, & jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurois tort de ne pas spécifier parmi ces témoignages,

qu'elle m'envoya ſon portrait, & qu'elle me demanda des inſtructions pour avoir le mien, peint par La Tour, & qui avoit été expoſé au ſallon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ſes attentions, qui paroîtra riſible, mais qui fait trait à l'hiſtoire de mon caractère par l'impreſſion qu'elle fit ſur moi. Un jour qu'il geloit très-fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyoit de pluſieurs commiſſions dont elle s'étoit chargée, j'y trouvai un petit jupon de deſſous de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquoit avoir porté, & dont elle vouloit que je fiſſe un gilet. Ce ſoin, plus qu'amical, me parut ſi tendre, comme ſi elle ſe fût dépouillée pour me vêtir, que dans mon émotion, je baiſai vingt fois en pleurant le billet & le jupon : Thérèſe me croyoit devenu fou. Il eſt ſingulier que de toutes les marques d'amitié que Mde. D'. , . . . y m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché comme celle-là, & que même depuis notre rupture, je n'y ai jamais repenſé ſans attendriſſement. J'ai long-temps conſervé ſon petit billet, & je l'aurois encore, s'il n'eût

eu

eu le ſort de mes autres billets du même temps.

Quoique mes maux me laiſſaſſent alors peu de relâche en hiver, & qu'une partie de celui-ci, je fuſſe occupé d'y chercher du ſoulagement, ce fut pourtant à tout prendre, la ſaiſon que depuis ma demeure en France, j'ai paſſée avec le plus de douceur & de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des ſurvenans, je ſavourai plus que je n'ai fait avant & depuis, cette vie indépendante, égale & ſimple, dont la jouiſſance ne faiſoit pour moi qu'augmenter le prix, ſans autre compagnie que celle des deux gouverneuſes en réalité, & celle des deux couſines en idée. C'eſt alors ſur-tout que je me félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon ſens de prendre, ſans égard aux clameurs de mes amis, fâchés de me voir affranchi de leur tyrannie; & quand j'appris l'attentat d'un forcené, quand De Leyre & Mde D.....y me parloient dans leurs lettres du trouble & de l'agitation qui régnoient dans Paris, combien je remer-

ciai le ciel de m'avoir éloigné de ces ſpectacles d'horreurs & de crimes, qui n'euſſent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuſe que l'aſpect des déſordres publics m'avoit donnée; tandis que ne voyant plus autour de ma retraite que des objets rians & doux, mon cœur ne ſe livroit qu'à des ſentimens aimables.

Je note ici avec complaiſance le cours des derniers momens paiſibles qui m'ont été laiſſés. Le printemps qui ſuivit cet hiver ſi calme, vit éclore le germe des malheurs qui me reſtent à décrire, & dans le tiſſu deſquels on ne verra plus d'intervalle ſemblable où j'aie eu le loiſir de reſpirer.

Je crois pourtant me rappeller que durant cet intervalle de paix, & juſqu'au fond de ma ſolitude, je ne reſtai pas tout-à-fait tranquille de la part des H.........s. Diderot me ſuſcita quelques tracaſſeries, & je ſuis fort trompé ſi ce n'eſt durant cet hiver que parut le *Fils naturel*, dont j'aurai bientôt à parler. Outre que par des cauſes qu'on ſaura dans la ſuite, il m'eſt reſté peu de monumens sûrs de cette époque, ceux même qu'on

m'a laissés sont très-peu précis quant aux dates. Diderot ne datoit jamais ses lettres. Mde D'..... y, Mde d'H....... ne datoient guères les leurs que du jour de la semaine, & de Leyre faisoit comme elles le plus souvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre, il a fallu suppléer en tâtonnant des dates incertaines sur lesquelles je ne puis compter. Ainsi ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'aime mieux rapporter ci-après, dans un seul article, tout ce que je puis m'en rappeler.

Le retour du printemps avoit redoublé mon tendre délire, & dans mes érotiques transports, j'avois composé pour les dernières parties de la Julie, plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entr'autre celle de l'Elysée, & de la promenade sur le lac, qui, si je m'en souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir & fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta,

doit fermer le livre, il n'eſt pas fait pour juger des choſes de ſentiment.

Précisément dans le même temps j'eus de Mde d'H....... une ſeconde viſite imprévue. En l'abſence de ſon mari, qui étoit capitaine de gendarmerie, & de ſon amant, qui ſervoit auſſi, elle étoit venue à Eaubonne, au milieu de la vallée de Montmorenci, où elle avoit loué une aſſez jolie maiſon. Ce fut de-là qu'elle vint faire à l'Hermitage une nouvelle excurſion. A ce voyage elle étoit à cheval & en homme. Quoique je n'aime guères ces ſortes de maſcarades, je fus pris à l'air romaneſque de celle-là, & pour cette fois, ce fut de l'amour. Comme il fut le premier & l'unique en toute ma vie, & que ſes ſuites le rendront à jamais mémorable & terrible à mon ſouvenir, qu'il me ſoit permis d'entrer dans quelque détail ſur cet article.

Mde la comteſſe d'H....... approchoit de la trentaine, & n'étoit point belle, ſon viſage étoit marqué de la petite-vérole, ſon teint manquoit de fineſſe, elle avoit la vue baſſe & les yeux un peu ronds; mais elle avoit des grands

cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui tomboient au jarret : sa taille étoit mignonne, & elle mettoit dans tous ses mouvemens de la gaucherie & de la grâce tout-à-la-fois. Elle avoit l'esprit très-naturel & très-agréable ; la gaieté, l'étourderie & la naïveté s'y marioient heureusement : elle abondoit en saillies charmantes qu'elle ne recherchoit point, & qui partoient quelquefois malgré elle. Elle avoit plusieurs talens agréables, jouoit du clavecin, dansoit bien, faisoit d'assez jolis vers. Pour son caractère, il étoit angélique, la douceur d'ame en faisoit le fond, mais hors la prudence & la force, il rassembloit toutes les vertus. Elle étoit sur-tout d'une telle sûreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la société, que ses ennemis mêmes n'avoient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis ceux, ou plutôt celles qui la haïssoient, car pour elle, elle n'avoit pas un cœur qui pût haïr, & je crois que cette conformité contribua beaucoup à me passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié, je ne lui ai jamais ouï

parler mal des abſens, pas même de ſa belle-ſœur. Elle ne pouvoit ni déguiſer ce qu'elle penſoit à perſonne, ni même contraindre aucun de ſes ſentimens, & je ſuis perſuadé qu'elle parloit de ſon amant à ſon mari même, comme elle en parloit à ſes amis, à ſes connoiſſances & à tout le monde indifféremment. Enfin, ce qui prouve ſans replique la pureté, la ſincérité de ſon excellent naturel, c'eſt qu'étant ſujette aux plus énormes diſtractions & aux plus riſibles étourderies, il lui en échappoit ſouvent de très-imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offenſantes pour qui que ce fût.

On l'avoit mariée très-jeune & malgré elle au comte d'H......., homme de condition, bon militaire, mais joueur, chicaneur, très-peu aimable, & qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de St. L.....t tous les mérites de ſon mari avec des qualités plus agréables, de l'eſprit, des vertus, des talens. S'il faut pardonner quelque choſe aux mœurs du ſiècle, c'eſt ſans doute un attachement que ſa durée épure, que ſes effets honorent, & qui ne s'eſt cimenté que par une eſtime

réciproque. C'étoit un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, mais beaucoup pour complaire à St. L.....t qu'elle venoit me voir. Il l'y avoit exhortée, & il avoit raiſon de croire que l'amitié qui commençoit à s'établir entre nous, rendroit cette ſociété agréable à tous les trois. Elle ſavoit que j'étois inſtruit de leurs liaiſons, & pouvant me parler de lui ſans gêne, il étoit naturel qu'elle ſe plût avec moi. Elle vint, je la vis, j'étois ivre d'amour ſans objet, cette ivreſſe faſcina mes yeux, cet objet ſe fixa ſur elle, je vis ma Julie en Mde. d'H......., & bientôt je ne vis plus que Mde. d'H......., mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idole de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de St. L.....t en amante paſſionnée. Force contagieuſe de l'amour! en l'écoutant, en me ſentant auprès d'elle, j'étois ſaiſi d'un frémiſſement délicieux, que je n'avois éprouvé jamais auprès de perſonne. Elle parloit & je me ſentois ému; je croyois ne faire que m'intéreſſer à ſes ſentimens, quand j'en prenois de ſemblables; j'avalois à longs traits la coupe

empoisonnée dont je ne sentois encore que la douceur. Enfin, sans que je m'en apperçusse & sans qu'elle s'en apperçût, elle m'inspira pour elle-même, tout ce qu'elle exprimoit pour son amant. Hélas! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour!

Malgré les mouvemens extraordinaires que j'avois éprouvés auprès d'elle, je ne m'apperçus pas d'abord de ce qui m'étoit arrivé : ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mde. d'H....... Alors mes yeux se dessillèrent ; je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la manière dont je me conduirois avec elle, comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étois pas déterminé quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte, compagne du mal, me rendit muet, tremblant devant elle ; je n'osois ouvrir la bouche ni lever les

yeux ; j'étois dans un trouble inexprimable, qu'il étoit impossible qu'elle ne vît pas. Je pris le parti de le lui avouer, & de lui en laisser deviner la cause : c'étoit la lui dire assez clairement.

Si j'eusse été jeune & aimable, & que dans la suite Mde. d'H....... eût été foible, je blâmerois ici sa conduite ; mais tout cela n'étoit pas, je ne puis que l'applaudir & l'admirer. Le parti qu'elle prit étoit également celui de la générosité & de la prudence. Elle ne pouvoit s'éloigner brusquement de moi, sans en dire la cause à St. L.....t qui l'avoit lui-même engagée à me voir ; c'étoit exposer deux amis à une rupture, & peut-être à un éclat qu'elle vouloit éviter. Elle avoit pour moi de l'estime & de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie ; sans la flatter elle la plaignit & tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien-aise de conserver à son amant & à elle-même un ami dont elle faisoit cas : elle ne parloit de rien avec plus de plaisir que de l'intime & douce société que nous pourrions former entre nous trois, quand je serois devenu raisonnable ; elle ne se bornoit pas tou-

jours à ces exhortations amicales, & ne m'épargnoit pas au besoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même ; sitôt que je fus seul je revins à moi ; j'étois plus calme après avoir parlé : l'amour connu de celle qui l'inspire en devient plus supportable.

La force avec laquelle je me reprochois le mien m'en eût dû guérir, si la chose eût été possible. Quels puissans motifs n'appelai-je point à mon aide pour l'étouffer ! Mes mœurs, mes sentimens, mes principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de brûler à mon âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit, ni me rendre aucun retour, ni me laisser aucun espoir : passion de plus, qui loin d'avoir rien à gagner par la constance, devenoit moins souffrable de jour en jour.

Qui croiroit que cette dernière considération qui devoit ajouter du poids à toutes les autres, fut celle qui les éluda ? Quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire

d'une folie nuiſible à moi ſeul ? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour Mde. d'H.......? Ne diroit-on pas à mes préſomptueux remords, que ma galanterie, mon air, ma parure vont la ſéduire ? Eh ! pauvre Jean-Jacques, aime à ton aiſe, en sûreté de conſcience, & ne crains pas que tes ſoupirs nuiſent à St. L.....t.

On a vu que jamais je ne fus avantageux, même dans ma jeuneſſe. Cette façon de penſer étoit dans mon tour d'eſprit, elle flattoit ma paſſion ; c'en fut aſſez pour m'y livrer ſans réſerve, & rire même de l'impertinent ſcrupule que je croyois m'être fait par vanité plus que par raiſon. Grande leçon pour les ames honnêtes, que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de ſurprendre, en ſe maſquant toujours de quelque ſophiſme, & ſouvent de quelque vertu.

Coupable ſans remords, je le fus bientôt ſans meſure ; & de grâce, qu'on voie comment ma paſſion ſuivit la trace de mon naturel pour m'entraîner enfin dans l'abîme. D'abord elle prit un air humble

pour me raſſurer, & pour me rendre entreprenant, elle pouſſa cette humilité juſqu'à la défiance. Mde. d'H......., ſans ceſſer de me rappeller à mon devoir, à la raiſon, ſans jamais flatter un moment ma folie, me traitoit au reſte avec la plus grande douceur, & prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eût ſuffi, je le proteſte, ſi je l'avois crue ſincère ; mais la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour déſormais ſi peu convenable à mon âge, à mon maintien, m'avoit avili aux yeux de Mde. d'H......., que cette jeune folle ne vouloit que ſe divertir de moi & de mes douceurs ſurannées, qu'elle en avoit fait confidence à St. L.....t, & que l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer ſon amant dans ſes vues, ils s'entendoient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête & me perſifler. Cette bêtiſe qui m'avoit fait extravaguer à vingt-ſix ans auprès de Mde. de L.....e, que je ne connoiſſois pas, m'eut été pardonnable à quarante-cinq, auprès de Mde. d'H......., ſi j'euſſe

ignoré qu'elle & ſon amant étoient trop honnêtes gens l'un & l'autre, pour ſe faire un auſſi barbare amuſement.

Mde. d'H....... continuoit à me faire des viſites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimoit à marcher ainſi que moi : nous faiſions de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer & de l'oſer dire, j'aurois été dans la plus douce ſituation, ſi mon extravagance n'en eût détruit tout le charme. Elle ne comprit rien d'abord à la ſotte humeur avec laquelle je recevois ſes careſſes : mais mon cœur, incapable de ſavoir jamais rien cacher de ce qui s'y paſſe, ne lui laiſſa pas long-tems ignorer mes ſoupçons ; elle en voulut rire ; cet expédient ne réuſſit pas ; des tranſports de rage en auroient été l'effet : elle changea de ton. Sa compatiſſante douceur fut invincible ; elle me fit des reproches qui me pénétrèrent ; elle me témoigna ſur mes injuſtes craintes des inquiétudes dont j'abuſai. J'exigeai des preuves qu'elle ne ſe moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit nul autre moyen de me raſſurer. Je devins preſſant, le pas étoit délicat.

Il eſt étonnant, il eſt unique peut-être qu'une femme ayant pu venir juſqu'à marchander, s'en ſoit tirée à ſi bon compte. Elle ne me refuſa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder. Elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidelle, & j'eus l'humiliation de voir que l'embrâſement dont ſes légères faveurs allumoient mes ſens, n'en porta jamais aux ſiens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part qu'il ne faut rien accorder aux ſens, quand on veut leur refuſer quelque choſe. Pour connoître combien cette maxime ſe trouva fauſſe avec Mde. d'H......., & combien elle eut raiſon de compter ſur elle-même, il faudroit entrer dans les détails de nos longs & fréquens tête-à-têtes, & les ſuivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous paſsâmes enſemble, dans une intimité preſque ſans exemple, entre deux amis de différens ſexes, qui ſe renferment dans les bornes dont nous ne ſortîmes jamais. Ah! ſi j'avois tardé ſi long-temps à ſentir le véritable amour, qu'alors mon cœur & mes ſens lui payèrent bien l'arrérage! & quels ſont

donc les tranſports qu'on doit éprouver auprès d'un objet aimé, qui nous aime, ſi même un amour non-partagé peut en inſpirer de pareils !

Mais j'ai tort de dire un amour non-partagé ; le mien l'étoit en quelque ſorte ; il étoit égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un & l'autre ; elle pour ſon amant, moi pour elle ; nos ſoupirs, nos délicieuſes larmes ſe confondoient. Tendres confidens l'un de l'autre, nos ſentimens avoient tant de rapport, qu'il étoit impoſſible qu'ils ne ſe mêlaſſent pas en quelque choſe ; & toutefois au milieu de cette délicieuſe ivreſſe, jamais elle ne s'eſt oubliée un moment ; & moi je proteſte, je jure, que ſi, quelquefois égaré par mes ſens, j'ai tenté de la rendre infidelle, jamais je ne l'ai véritablement déſiré. La véhémence de ma paſſion la contenoit par elle-même. Le devoir des privations avoit exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur ; en ſouiller la divine image eut été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime, il a cent fois été com-

mis dans mon cœur : mais avilir ma Sophie? ah! cela ſe pouvoit-il jamais? Non, non, je le lui ai cent fois dit à elle-même ; euſſai-je été le maître de me ſatisfaire, ſa propre volonté l'eût-elle miſe à ma diſcrétion, hors quelques courts momens de délire, j'aurois refuſé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la poſſéder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Eaubonne : dans mes fréquens voyages, il m'eſt arrivé quelquefois d'y coucher ; un ſoir après avoir ſoupé tête-à-tête, nous allâmes nous promener au jardin, par un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin étoit un aſſez grand taillis par où nous fûmes chercher un joli boſquet, orné d'une caſcade dont je lui avois donné l'idée, & qu'elle avoit fait exécuter.

Souvenir immortel d'innocence & de jouiſſance! Ce fut dans ce boſquet qu'aſſis auprès d'elle, ſur un banc de gazon, ſous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvemens de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la premiere & l'unique fois

de ma vie ; mais je fus ſublime, ſi l'on peut nommer ainſi tout ce que l'amour le plus tendre & le plus ardent peut porter d'aimable & de ſéduiſant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je verſai ſur ſes genoux ! que je lui en fis verſer malgré elle ! Enfin, dans un tranſport involontaire, elle s'écria : Non, jamais homme ne fut ſi aimable, & jamais amant n'aima comme vous ! Mais votre ami St. L.....t nous écoute, & mon cœur ne ſauroit aimer deux fois. Je me tus en ſoupirant ; je l'embraſſai : .... quel embraſſement ! Mais ce fut tout. Il y avoit ſix mois qu'elle vivoit ſeule, c'eſt-à-dire, loin de ſon amant & de ſon mari ; il y en avoit trois que je la voyois preſque tous les jours, & toujours l'amour en tiers entr'elle & moi. Nous avions ſoupé tête-à-tête, nous étions ſeuls, dans un boſquet au clair de la lune, & après deux heures de l'entretien le plus vif & le plus tendre, elle ſortit au milieu de la nuit de ce boſquet & des bras de ſon ami auſſi intacte, auſſi pure de corps & de cœur qu'elle y étoit entrée. Lecteur, peſez toutes ces circonſtances ; je n'ajouterai rien de plus.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes ſens me laiſſoient tranquille, comme auprès de Thérèſe & de maman. Je l'ai déja dit, c'étoit de l'amour cette fois, & l'amour dans toute ſon énergie & dans toutes ſes fureurs. Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémiſſemens, ni les palpitations, ni les mouvemens convulſifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvois continuellement; on en pourra juger par l'effet que ſa ſeule image faiſoit ſur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Hermitage à Eaubonne: je paſſois par les côteaux d'Andilly, qui ſont charmans. Je rêvois en marchant à celle que j'allois voir, à l'accueil careſſant qu'elle me feroit, au baiſer qui m'attendoit à mon arrivée. Ce ſeul baiſer, ce baiſer funeſte, avant même de le recevoir, m'embrâſoit le ſang à tel point, que ma tête ſe troubloit; un éblouiſſement m'aveugloit, mes genoux tremblans ne pouvoient me ſoutenir, j'étois forcé de m'arrêter, de m'aſſeoir, toute ma machine étoit dans un déſordre inconcevable: j'étois prêt à m'évanouir. Inſtruit du danger, je tâchois en partant de me diſtraire & de penſer à

autre chofe. Je n'avois pas fait vingt pas que les mêmes fouvenirs & tous les accidens qui en étoient la fuite, revenoient m'affaillir fans qu'il me fût poffible de m'en délivrer, & de quelque façon que je m'y fois pu prendre, je ne crois pas qu'il me foit jamais arrivé de faire feul ce trajet impunément. J'arrivois à Eaubonne foible, épuifé, rendu, me foutenant à peine. A l'inftant que je la voyois, tout étoit réparé; je ne fentois plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuifable & toujours inutile. Il y avoit fur ma route, à la vue d'Eaubonne, une terraffe agréable, appelée le mont Olympe, où nous nous rendions quelquefois, chacun de notre côté. J'arrivois le premier, j'étois fait pour l'attendre; mais que cette attente me coûtoit cher! Pour me diftraire, j'effayois d'écrire avec mon crayon des billets que j'aurois pu tracer du plus pur de mon fang : je n'en ai jamais pu achever un qui fût lifible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvoit voir autre chofe que l'état vraiment déplorable où j'étois en l'écrivant. Cet état,

& sur-tout sa durée, pendant trois mois d'irritation continuelle & de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, & finit par me donner une incommodité que j'emporterai, ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus combustible, mais le plus timide en même temps, que peut être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'ayent été comptés sur la terre : ici commence le long tissu des malheurs de ma vie, où l'on verra plus d'interruption.

On a vu dans tout le cours de ma vie, que mon cœur transparent comme le cristal, n'a jamais su cacher, durant un minute entière, un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il me fut possible de cacher long-temps mon amour pour Mde. d'H....... Notre intimité frappoit tous les yeux, nous n'y mettions ni secret ni mystère. Elle n'étoit pas de nature à en avoir besoin, & comme Mde. d'H....... avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qu'elle ne se repro-

choit point ; que j'avois pour elle une eſtime dont perſonne ne connoiſſoit mieux que moi toute la juſtice ; elle, franche, diſtraite, étourdie : moi, vrai, mal-adroit, fier, impatient, emporté, nous donnions encore ſur nous, dans notre trompeuſe ſécurité, beaucoup plus de priſes que nous n'aurions fait, ſi nous euſſions été coupables. Nous allions l'un & l'autre à la C........e ; nous nous y trouvions, ſouvent enſemble, quelquefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire ; nous promenant tous les jours tête-à-tête en parlant de nos amours, de nos devoirs, de notre ami, de nos innocens projets, dans le parc, vis-à-vis l'appartement de Mde. D'.....y, ſous ſes fenêtres, d'où, ne ceſſant de nous examiner, & ſe croyant bravée, elle aſſouviſſoit ſon cœur par ſes yeux, de rage & d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur, ſurtout quand elle eſt vive, Mde. D'.....y, violente mais réfléchie, poſsède ſur-tout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir, de ne rien ſoupçonner, & dans le même temps qu'elle

redoubloit avec moi d'attentions, de ſoins, & preſque d'agaceries, elle affectoit d'accabler ſa belle-ſœur de procédés malhonnêtes, & de marques d'un dédain, qu'elle ſembloit vouloir me communiquer. On juge bien qu'elle ne réuſſiſſoit pas; mais j'étois au ſupplice. Déchiré de ſentimens contraires, en même temps que j'étois touché de ſes careſſes, j'avois peine à contenir ma colère quand je la voyois manquer à Mde. d'H....... La douceur angélique de celle-ci lui faiſoit tout endurer ſans ſe plaindre, & même ſans lui en ſavoir plus mauvais gré.

Elle étoit d'ailleurs ſouvent ſi diſtraite, & toujours ſi peu ſenſible à ces choſes-là que la moitié du temps elle ne s'en appercevoit pas.

J'étois ſi préoccupé de ma paſſion, que ne voyant rien que Sophie, (c'étoit un des noms de Mde. d'H.......) je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maiſon & des ſurvenans. Le baron d'H.....k qui n'étoit jamais venu que je ſache à la C.......e, fut au nombre de ces derniers. Si j'euſſe été auſſi défiant que je le ſuis devenu

dans la ſuite, j'aurois fort ſoupçonné Mde. D'.....y d'avoir arrangé ce voyage, pour lui donner l'amuſant cadeau de voir le Citoyen amoureux. Mais j'étois alors ſi bête que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma ſtupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron l'air plus content, plus jovial qu'à ſon ordinaire. Au lieu de me regarder en noir ſelon ſa coutume, il me lâchoit cent propos goguenards, auxquels je ne comprenois rien. J'ouvrois de grands yeux ſans rien répondre : Mde. D'.....y ſe tenoit les côtés de rire ; je ne ſavois ſur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne paſſoit encore les bornes de la plaiſanterie, tout ce que j'aurois eu de mieux à faire ſi je m'en étois apperçu, eut été de m'y prêter. Mais il eſt vrai qu'à travers la railleuſe gaieté du baron, l'on voyoit briller dans ſes yeux une maligne joie, qui m'auroit peut-être inquiété, ſi je l'euſſe auſſi bien remarquée alors, que je me la rappelai dans la ſuite.

Un jour que j'allai voir Mde. d'H...... à Eaubonne au retour d'un de ſes voya-

ges de Paris, je la trouvai trifte, & je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre parce que Mde. de B........e, fœur de fon mari, étoit-là : mais fitôt que je pus trouver un moment je lui marquai mon inquiétude. Ah ! me dit-elle en foupirant, je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. St. L.....t eft inftruit & mal inftruit. Il me rend juftice ; mais il a de l'humeur, dont, qui pis eft, il me cache une partie. Heureufement je ne lui ai rien tû de nos liaifons, qui fe font faites fous fes aufpices. Mes lettres étoient pleines de vous ainfi que mon cœur : je ne lui ai caché que votre amour infenfé, dont j'efpérois vous guérir, & dont, fans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous a deffervi ; on m'a fait tort, mais n'importe. Ou rompons tout-à-fait, ou foyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant.

Ce fut-là le premier moment où je fus fenfible à la honte de me voir humilié par le fentiment de ma faute, devant une jeune femme dont j'éprouvois les juftes

juſtes reproches, & dont j'aurois dû être le Mentor. L'indignation que j'en reſſentis contre moi-même eut ſuffi peut-être pour ſurmonter ma foibleſſe, ſi la tendre compaſſion que m'en inſpiroit la victime, n'eût encore amolli mon cœur. Hélas! étoit-ce le moment de pouvoir l'endurcir lorſqu'il étoit inondé par des larmes qui le pénétroient de toutes parts? Cet attendriſſement ſe changea bientôt en colère contre les vils délateurs, qui n'avoient vu que le mal d'un ſentiment criminel, mais involontaire, ſans croire, ſans imaginer même la ſincère honnêteté de cœur qui le rachetoit. Nous ne reſtâmes pas long-temps en doute ſur la main d'où partoit le coup.

Nous ſavions l'un & l'autre que Mde. D'.....y étoit en commerce de lettres avec St. L.....t. Ce n'étoit pas le premier orage qu'elle avoit ſuſcité à Mde. D'H......., dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher, & que les ſuccès de quelques-uns de ces efforts faiſoient trembler pour la ſuite. D'ailleurs, G ..., qui, ce me ſemble, avoit ſuivi M. de C....s à l'armée, étoit en Weſtphalie auſſi bien que

St. L.....t; ils ſe voyoient quelquefois. G.... avoit fait auprès de Mde d'H....... quelques tentatives qui n'avoient pas réuſſi. G.... très-piqué ceſſa tout-à-coup de la voir. Qu'on juge du ſang-froid avec lequel, modeſte comme on ſait qu'il l'eſt, il lui ſuppoſoit des préférences pour un homme plus âgé que lui, & dont lui G...., depuis qu'il fréquentoit les grands, ne parloit plus que comme de ſon protégé.

Mes ſoupçons ſur Mde. D'.....y ſe changèrent en certitude, quand j'appris ce qui s'étoit paſſé chez moi. Quand j'étois à la C.......e, Thérèſe y venoit ſouvent, ſoit pour m'apporter mes lettres, ſoit pour me rendre des ſoins néceſſaires à ma mauvaiſe ſanté. Mde D'.....y lui avoit demandé ſi nous ne nous écrivions pas Mde d'H....... & moi. Sur ſon aveu, Mde. D'.....y la preſſa de lui remettre les lettres de Mde. d'H......., l'aſſurant qu'elle les recacheteroit ſi bien qu'il n'y paroîtroit pas. Thérèſe ſans montrer combien cette propoſition la ſcandaliſoit, & même ſans m'avertir, ſe contenta de mieux cacher les lettres qu'elle

m'apportoit : précaution très-heureuse, car Mde. D'.....y la faisoit guetter à son arrivée, & l'attendant au passage, poussa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavette. Elle fit plus : s'étant un jour invitée à venir avec M. de M........y dîner à l'Hermitage pour la premiere fois depuis que j'y demeurois, elle prit le temps que je me promenois avec M.......y pour entrer dans mon cabinet avec la mère & la fille, & les presser de lui montrer les lettres de Mde. d'H....... Si la mère eût su où elles étoient, les lettres étoient livrées ; mais heureusement la fille seule le savoit, & nia que j'en eusse conservé aucune. Mensonge assurément plein d'honnêteté, de fidélité, de générosité, tandis que la vérité n'eût été qu'une perfidie. Mde. D'.....y voyant qu'elle ne pouvoit la séduire s'efforça de l'irriter par la jalousie, en lui reprochant sa facilité & son aveuglement. Comment pouvez-vous, lui dit-elle, ne pas voir qu'ils ont entr'eux un commerce criminel ? Si, malgré tout ce qui frappe vos yeux, vous avez besoin d'autres preuves, prêtez-vous donc à ce

qu'il faut faire pour les avoir : vous dites qu'il déchire les lettres de Mde. d'H......., aussitôt qu'il les a lues. Hé bien, recueillez avec soin les pièces & donnez-les moi ; je me charge de les rassembler. Telles étoient les leçons que mon amie donnoit à ma compagne.

Thérèse eut la discrétion de me taire assez long-temps toutes ces tentatives ; mais voyant mes perplexités, elle se crut obligée à me tout dire, afin que, sachant à qui j'avois à faire, je prisse mes mesures pour me garantir des trahisons qu'on me préparoit. Mon indignation, ma fureur ne peut se décrire. Au lieu de dissimuler avec Mde. D'.....y à son exemple, & de me servir de contre-ruses, je me livrai sans mesure à l'impétuosité de mon naturel, & avec mon étourderie ordinaire, j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence par les lettres suivantes, qui montrent suffisamment la manière de procéder de l'un & de l'autre en cette occasion.

Billet de Mde. D'.....y.

« Pourquoi donc ne vous vois-je pas, » mon cher ami ? Je suis inquiète de

» vous. Vous m'aviez tant promis de ne » faire qu'aller & venir de l'Hermitage » ici. Sur cela, je vous ai laissé libre ; » & point du tout, vous laissez passer » huit jours. Si on ne m'avoit pas dit » que vous étiez en bonne santé, je » vous croirois malade. Je vous attendois » avant-hier ou hier, & je ne vous vois » point arriver. Mon Dieu, qu'avez-vous » donc ? Vous n'avez point d'affaires : » vous n'avez pas non plus de chagrins ; » car je me flatte que vous seriez venu » sur le champ me les confier. Vous êtes » donc malade ! tirez-moi d'inquiétude » bien vîte, je vous en prie. Adieu, mon » cher ami : que cet adieu me donne un » bonjour de vous. »

Réponse.

» Je ne puis rien vous dire encore. » J'attends d'être mieux instruit, & je le » serai tôt ou tard. En attendant, soyez » sûre que l'innocence accusée, trouvera » un défenseur assez ardent pour donner » quelque repentir aux calomniateurs » quels qu'ils soient. »

Second Billet de la même.

» Savez-vous que votre lettre m'effraie ?

» qu'eſt-ce qu'elle veut donc dire ? Je » l'ai relue plus de vingt-cinq fois. En » vérité, je n'y comprends rien. J'y vois » ſeulement que vous êtes inquiet & » tourmenté, & que vous attendez que » vous ne le ſoyez plus pour m'en par- » ler. Mon cher ami, eſt-ce là ce dont » nous étions convenus ? qu'eſt donc » devenue cette amitié, cette confiance, » & comment l'ai-je perdue? Eſt-ce con- » tre moi ou pour moi que vous êtes » fâché? Quoi qu'il en ſoit, venez dès ce » ſoir, je vous en conjure ; ſouvenez- » vous que vous m'avez promis, il n'y » a pas huit jours, de ne rien garder ſur » le cœur, & de me parler ſur le champ. » Mon cher ami, je vis dans cette con- » fiance.... Tenez, je viens encore de » lire votre lettre ; je n'y conçois pas davan- » tage, mais elle me fait trembler. Il me » ſemble que vous êtes cruellement agité. » Je voudrois vous calmer, mais comme » j'ignore le ſujet de vos inquiétudes, je » ne ſais que vous dire, ſinon que me » voilà tout auſſi malheureuſe que vous, » juſqu'à ce que je vous aie vu. Si vous » n'êtes pas ici ce ſoir à ſix heures, je

» pars demain pour l'Hermitage quelque
» temps qu'il fasse & dans quelqu'état
» que je sois; car je ne saurois tenir à
» cette inquiétude. Bonjour, mon cher
» bon ami. A tout hasard, je risque de
» vous dire, sans savoir si vous en avez
» besoin ou non, de tâcher de prendre
» garde & d'arrêter les progrès que fait
» l'inquiétude dans la solitude. Une mou-
» che devient un monstre, je l'ai sou-
» vent éprouvé. »

Réponse.

» Je ne puis vous aller voir, ni [illegible]
[illegible] voir, ni rece-
» voir votre visite, tant que durera l'in-
» quiétude où je suis. La confiance dont
» vous parlez, n'est plus, & il ne vous
» sera pas aisé de la recouvrer. Je ne vois
» à présent dans votre empressement que
» le desir de tirer des aveux d'autrui,
» quelqu'avantage qui convienne à vos
» vues, & mon cœur si prompt à s'épan-
» cher dans un cœur qui s'ouvre pour
» le recevoir, se ferme à la ruse & à
» la finesse. Je reconnois votre adresse
» ordinaire dans la difficulté que vous
» trouvez à comprendre mon billet. Me
» croyez-vous assez dupe pour penser

» que vous ne l'ayez pas compris? Non ; » mais je ſaurai vaincre vos ſubtilités à » force de franchiſe. Je vais m'expliquer » plus clairement, afin que vous m'en- » tendiez encore moins.

» Deux amans bien unis & dignes de » s'aimer, me ſont chers : je m'attends » bien que vous ne ſaurez pas qui je » veux dire, à moins que je ne vous » les nomme. Je préſume qu'on a tenté » de les déſunir, & que c'eſt de moi » qu'on s'eſt ſervi pour donner de la » jalouſie à l'un des deux. Le choix n'eſt » pas fort adroit, mais il a paru com- » mode à la méchanceté, & cette méchan- » ceté, c'eſt vous que j'en ſoupçonne. » J'eſpère que ceci devient plus clair.

» Ainſi donc la femme que j'eſtime le » plus, auroit, de mon ſu, l'infamie de » partager ſon cœur & ſa perſonne entre » deux amans, & moi celle d'être un de » ces deux lâches ? Si je ſavois qu'un » ſeul moment de la vie vous euſſiez » pu penſer ainſi d'elle ou de moi, je » vous haïrois juſqu'à la mort. Mais c'eſt » de l'avoir dit, & non de l'avoir penſé, » que je vous taxe. Je ne comprends

» pas en pareil cas, auquel c'eſt des trois » que vous avez voulu nuire ; mais ſi » vous aimez le repos, craignez d'avoir » eu le malheur de réuſſir. Je n'ai caché » ni à vous ni à elle tout le mal que je » penſe de certaines liaiſons, mais je veux » qu'elles finiſſent par un moyen auſſi » honnête que ſa cauſe, & qu'un amour » illégitime ſe change en une éternelle » amitié. Moi qui ne fis jamais de mal » à perſonne, ſervirois-je innocemment à » en faire à mes amis ? Non, je ne vous » le pardonnerois jamais, je deviendrois » votre irréconciliable ennemi. Vos ſecrets » ſeuls ſeroient reſpectés ; car je ne ſerai » jamais un homme ſans foi.

» Je n'imagine pas que les perplexités » où je ſuis puiſſent durer bien long-» temps. Je ne tarderai pas à ſavoir ſi je » me ſuis trompé. Alors j'aurai peut-être » de grands torts à réparer, & je n'aurai » rien fait en ma vie de ſi bon cœur. » Mais ſavez-vous comment je racheterai mes fautes durant le peu de temps » qui me reſte à paſſer près de vous ? » En faiſant ce que nul autre ne fera que » moi ; en vous diſant franchement ce

» qu'on penſe de vous dans le monde,
» & les brèches que vous avez à réparer
» à votre réputation. Malgré tous les prétendus amis qui vous entourent, quand
» vous m'aurez vu partir, vous pourrez
» dire adieu à la vérité ; vous ne trouverez plus perſonne qui vous la diſe. »

Troiſième Lettre de la même.

» Je n'entendois pas votre lettre de ce
» matin : je vous l'ai dit, parce que cela
» étoit. J'entends celle de ce ſoir, n'ayez
» pas peur que j'y réponde jamais ; je
» ſuis trop preſſée de l'oublier, & quoique vous me faſſiez pitié, je n'ai pu
» me défendre de l'âmertume dont elle
» me remplit l'ame. Moi ! uſer de ruſes,
» de fineſſes avec vous ! moi ! accuſée
» de la plus noire des infamies ! Adieu,
» je regrette que vous avez la..... adieu,
» je ne ſais ce que je dis...... adieu : je
» ſerai bien preſſée de vous pardonner.
» Vous viendrez quand vous voudrez ;
» vous ſerez reçu mieux que ne l'exigeroient vos ſoupçons. Diſpenſez-vous
» ſeulement de vous mettre en peine de
» ma réputation. Peu m'importe celle
» qu'on me donne. Ma conduite eſt

» bonne, & cela me suffit. Au surplus,
» j'ignorois absolument ce qui est arrivé
» aux deux personnes qui me sont aussi
» chères qu'à vous ».

Cette dernière lettre me tira d'un terrible embarras, & me replongea dans un autre qui n'étoit guères moindre. Quoique toutes ces lettres & réponses fussent allées & venues dans l'espace d'un jour avec une extrême rapidité, cet intervalle avoit suffi pour en mettre entre mes transports de fureur, & pour me laisser réfléchir sur l'énormité de mon imprudence. Mde. d'H....... ne m'avoit rien tant recommandé que de rester tranquille, de lui laisser le soin de se tirer seule de cette affaire, & d'éviter, surtout dans le moment même, toute rupture & tout éclat; & moi, par les insultes les plus ouvertes & les plus atroces, j'allois achever de porter la rage dans le cœur d'une femme qui n'y étoit déjà que trop disposée. Je ne devois naturellement attendre de sa part qu'une réponse si fière, si dédaigneuse, si méprisante, que je n'aurois pu, sans la plus indigne lâcheté, m'abstenir de quitter sa maison

ſur le champ. Heureuſement, plus adroite encore que je n'étois emporté, elle évita par le tour de ſa réponſe de me réduire à cette extrêmité. Mais il falloit ou ſortir ou l'aller voir ſur le champ ; l'alternative étoit inévitable. Je pris le dernier parti, fort embarraſſé de ma contenance, dans l'explication que je prévoyois. Car comment m'en tirer ſans compromettre ni Mde. d'H....... ni Thérèſe ? & malheur à celle que j'aurois nommée ! il n'y avoit rien que la vengeance d'une femme implacable & intrigante, ne me fît craindre pour celle qui en feroit l'objet. C'étoit pour prévenir ce malheur que je n'avois parlé que de ſoupçons dans mes lettres, afin d'être diſpenſé d'énoncer mes preuves. Il eſt vrai que cela rendoit mes emportemens plus inexcuſables, nuls ſimples ſoupçons ne pouvant m'autoriſer à traiter une femme, & ſurtout une amie, comme je venois de traiter Mde. D'.....y. Mais ici commence la grande & noble tâche que j'ai dignement remplie, d'expier mes fautes & mes foibleſſes cachées, en me chargeant de fautes plus graves dont j'étois incapable, & que je ne commis jamais.

Je n'eus pas à ſoutenir la priſe que j'avois redoutée, & j'en fus quitte pour la peur. A mon abord, Mde. D'.....y me ſauta au cou en fondant en larmes. Cet accueil inattendu, & de la part d'une ancienne amie, m'émut extrêmement; je pleurai beaucoup auſſi. Je lui dis quelques mots qui n'avoient pas grand ſens; elle m'en dit quelques-uns qui en avoient encore moins, & tout finit là. On avoit ſervi; nous allâmes à table, où dans l'attente de l'explication que je croyois remiſe après le ſoupé, je fis mauvaiſe figure; car je ſuis tellement ſubjugué par la moindre inquiétude qui m'occupe, que je ne la ſaurois cacher aux moins clairvoyans. Mon air embarraſſé devoit lui donner du courage; cependant elle ne riſqua point l'aventure: il n'y eut pas plus d'explication après ſoupé qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain, & nos ſilencieux tête-à-têtes ne furent remplis que des choſes indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par leſquels lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer ſur le fondement de mes ſoupçons, je lui pro-

teſtois avec bien de la vérité, que s'ils ſe trouvoient mal fondés, ma vie entière ſeroit employée à réparer leur injuſtice. Elle ne marqua pas la moindre curioſité de ſavoir précifément quels étoient ces ſoupçons, ni comment ils m'étoient venus, & tout notre raccommodement, tant de ſa part que de la mienne, conſiſta dans l'embraſſement du premier abord Puiſqu'elle étoit ſeule offenſée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclairciſſement qu'elle ne cherchoit pas elle-même, & je m'en retournai comme j'étois venu. Continuant au reſte à vivre avec elle comme auparavant, j'oubliai bientôt preſqu'entièrement cette querelle, & je crus bêtement qu'elle l'oublioit elle-même, parce qu'elle paroiſſoit ne s'en plus ſouvenir.

Ce ne fut pas là, comme on verra bientôt, le ſeul chagrin que m'attira ma foibleſſe; mais j'en avois d'autres non moins ſenſibles que je ne m'étois point attirés, & qui n'avoient pour cauſe que le déſir de m'arracher de ma ſolitude (*)

(*) C'eſt-à dire, d'en arracher la vieille, dont on

à force de m'y tourmenter. Ceux ci me venoient de la part de Diderot & des H.........s. Depuis mon établissement à l'Hermitage, Diderot n'avoit cessé de m'y harceler, soit par lui-même, soit par De Leyre, & je vis bientôt aux plaisanteries de celui-ci, sur mes courses boscaresques, avec quel plaisir ils avoient travesti l'hermite en galant berger. Mais il n'étoit pas question de cela dans mes prises avec Diderot; elle avoient des causes plus graves. Après la publication du *Fils naturel*, il m'en avoit envoyé un exemplaire, que j'avois lu ave l'intérêt & l'attention qu'on donne aux ouvrages d'un ami. En lisant l'espèce de Poëtique en dialogue qu'il y a jointe, je fus surpris & même un peu contristé, d'y trouver parmi plusieurs choses désobligeantes, mais tolérables contre les solitaires, cette âpre & dure sentence, sans aucun adoucissement. *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* Cette sentence est équivoque

avoit besoin pour arranger le complot. Il est étonnant que, durant tout ce long orage, ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi, mais elle qu'on vouloit ravoir à Paris.

& préfente deux fens, ce me femble; l'un très-vrai, l'autre très-faux; puifqu'il eft même impoffible qu'un homme qui eft, & veut être feul, puiffe & veuille nuire à perfonne, & par conféquent qu'il foit un méchant. La fentence en elle-même, exigeoit donc une interprétation; elle l'exigeoit bien plus encore de la part d'un auteur, qui, lorfqu'il imprimoit cette fentence, avoit un ami retiré dans une folitude. Il me paroiffoit choquant & malhonnête, ou d'avoir oublié en la publiant cet ami folitaire, ou s'il s'en étoit fouvenu, de n'avoir pas fait, du moins en maxime générale, l'honorable & jufte exception qu'il devoit, non-feulement à cet ami, mais à tant de fages refpectés, qui dans tous les temps ont cherché le calme & la paix dans la retraite, & dont, pour la première fois depuis que le monde exifte, un écrivain s'avife avec un trait de plume, de faire indiftinctement autant de fcélérats.

J'aimois tendrement Diderot, je l'eftimois fincèrement, & je comptois avec une entière confiance fur les mêmes fentimens de fa part. Mais excédé de fon

infatigable obstination à me contrarier éternellement sur mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, sur tout ce qui n'intéressoit que moi seul; révolté de voir un homme plus jeune que moi vouloir à toute force me gouverner comme un enfant; rebuté de sa facilité à promettre, & de sa négligence à tenir; ennuyé de tant de rendez-vous donnés & manqués de sa part, & de sa fantaisie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derechef; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois, les jours marqués par lui-même, & de dîner seul le soir, après être allé au-devant de lui jusqu'à St. Denis, & l'avoir attendu toute la journée, j'avois déjà le cœur plein de ses torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave & me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre, mais avec une douceur & un attendrissement qui me fit inonder mon papier de mes larmes, & ma lettre étoit assez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devineroit jamais quelle fut sa réponse sur cet article; la voici mot pour mot. « Je

» ſuis bien aiſe que mon ouvrage vous » ait plû, qu'il vous ait touché. Vous » n'êtes pas de mon avis ſur les hermi- » tes; dites-en tant de bien qu'il vous » plaira, vous ſerez le ſeul au monde » dont j'en penſerai : encore y auroit-il » bien à dire là-deſſus, ſi l'on pouvoit » vous parler ſans vous fâcher. Une » femme de quatre-vingts ans ! &c. On » m'a dit une phraſe d'une lettre du fils » de Mde. D'.....y qui a dû vous peiner » beaucoup, ou je connois mal le fond » de votre ame. »

Il faut expliquer les deux dernières phraſes de cette lettre.

Au commencement de mon ſéjour à l'Hermitage, Mde. le Vaſſeur parut s'y déplaire & trouver l'habitation trop ſeule. Ses propos là-deſſus m'étant revenus, je lui offris de la renvoyer à Paris ſi elle s'y plaiſoit davantage, d'y payer ſon loyer, & d'y prendre le même ſoin d'elle que ſi elle étoit encore avec moi. Elle rejeta mon offre, me proteſta qu'elle ſe plaiſoit fort à l'Hermitage, que l'air de la campagne lui faiſoit du bien; & l'on voyoit que cela étoit vrai, car elle y

rajeunissoit, pour ainsi dire, & s'y portoit beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'assura même qu'elle eut été dans le fond très-fâchée que nous quittassions l'Hermitage, qui réellement étoit un séjour charmant; aimant fort le petit tripotage du jardin & des fruits dont elle avoit le maniement, mais qu'elle avoit dit ce qu'on lui avoit fait dire, pour m'engager à retourner à Paris.

Cette tentative n'ayant pas réussi, ils tâchèrent d'obtenir par le scrupule l'effet que la complaisance n'avoit pas produit, & me firent un crime de garder là cette vieille femme, loin des secours dont elle pouvoit avoir besoin à son âge; sans songer qu'elle & beaucoup d'autres vieilles gens, dont l'excellent air du pays prolongeoit la vie, pouvoient tirer ces secours de Montmorenci, que j'avois à ma porte, & comme s'il n'y avoit des vieillards qu'à Paris, & que partout ailleurs ils fussent hors d'état de vivre. Mde. le Vasseur qui mangeoit beaucoup & avec une extrême voracité, étoit sujette à des débordemens de bile & à de fortes diarrhées, qui lui duroient quelques

jours & lui ſervoient de remède. A Paris, elle n'y faiſoit jamais rien, & laiſſoit agir la nature. Elle en uſoit de même à l'Hermitage, ſachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à faire. N'importe, parce qu'il n'y avoit pas des médecins & des apothicaires à la campagne, c'étoit vouloir ſa mort que de l'y laiſſer, quoiqu'elle s'y portât très-bien. Diderot auroit dû déterminer à quel âge il n'eſt plus permis, ſous peine d'homicide, de laiſſer vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'étoit-là une des deux accuſations atroces ſur leſquelles il ne m'exceptoit pas de ſa ſentence : qu'il n'y avoit que le méchant qui fût ſeul, & c'étoit ce que ſignifioit ſon exclamation pathétique & l'*et cætera* qu'il y avoit bénignement ajouté : *Une femme de quatre vingt ans ! &c.*

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche qu'en m'en rapportant à Mde. le Vaſſeur elle-même. Je la priai d'écrire naturellement ſon ſentiment à Mde. D'.....y. Pour la mettre plus à ſon aiſe, je ne voulus point voir ſa lettre, & je lui montrai celle que je vais tranſcrire, & que j'écrivis à Mde. D'.....y au

ſujet d'une réponſe que j'avois voulu faire à une autre lettre de Diderot encore plus dure, & qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

Le Jeudi.

« Mde. le Vaſſeur doit vous écrire, » ma bonne amie; je l'ai priée de vous » dire ſincèrement ce qu'elle penſe. Pour » la mettre bien à ſon aiſe, je lui ai dit » que je ne voulois point voir ſa lettre, » & je vous prie de ne me rien dire de » ce qu'elle contient.

» Je n'enverrai pas ma lettre, puiſque » vous vous y oppoſez; mais me ſentant » très-grièvement offenſé, il y auroit à » convenir que j'ai tort, une baſſeſſe & » une fauſſeté que je ne ſaurois me per- » mettre. L'Evangile ordonne bien à celui » qui reçoit un ſoufflet d'offrir l'autre » joue, mais non pas de demander par- » don. Vous ſouvenez-vous de cet homme » de la comédie, qui crie en donnant » des coups de bâton? Voilà le rôle du » philoſophe.

» Ne vous flattez pas de l'empêcher » de venir par le mauvais temps qu'il » fait. Sa colère lui donnera le temps &

» les forces que l'amitié lui refuse, & ce » sera la première fois de sa vie qu'il » sera venu le jour qu'il avoit promis.

» Il s'excèdera pour venir me répéter » de bouche les injures qu'il me dit dans » ses lettres ; je ne les endurerai rien » moins que patiemment. Il s'en retour- » nera être malade à Paris, & moi je » serai, selon l'usage, un homme fort » odieux. Que faire ? Il faut souffrir.

» Mais n'admirez-vous pas la sagesse » de cet homme qui vouloit me venir » prendre à St. Denis en fiacre, y dîner, » me ramener en fiacre, & à qui, huit » jours après, sa fortune ne permet plus » d'aller à l'Hermitage autrement qu'à » pied ? Il n'est pas absolument impossible, » pour parler son langage, que ce soit là » le ton de la bonne foi, mais en ce cas » il faut qu'en huit jours il soit arrivé » d'étranges changemens dans sa fortune.

» Je prends part au chagrin que vous » donne la maladie de Mde. votre mère ; » mais vous voyez que votre peine n'ap- » proche pas de la mienne. On souffre » encore moins à voir malades, les per- » sonnes qu'on aime, qu'injustes & cruelles.

» Adieu, ma bonne amie, voici la » derniere fois que je vous parlerai de » cette malheureuse affaire. Vous me » parlez d'aller à Paris avec un sang-» froid, qui me réjouiroit dans un autre » temps. »

J'écrivis à Diderot ce que j'avois fait au sujet de Mde. le Vasseur sur la proposition de Mde. D'.....y elle-même, & Mde. le Vasseur ayant choisi, comme on peut bien croire, de rester à l'Hermitage, où elle se portoit très-bien, où elle avoit toujours compagnie, & où elle vivoit très-agréablement; Diderot ne sachant plus de quoi me faire un crime, m'en fit un de cette précaution de ma part, & ne laissa pas de m'en faire un autre, de la continuation du séjour de Mde. le Vasseur à l'Hermitage, quoique cette continuation fût de son choix, & qu'il n'eût tenu & ne tînt toujours qu'à elle de retourner vivre à Paris, avec les mêmes secours de ma part qu'elle avoit auprès de moi.

Voilà l'explication du premier reproche de la lettre de Diderot. Celle du second est dans la lettre suivante. « Le

» Lettré (c'étoit un nom de plaiſanterie » donné par G.... au fils de Mde. D'.....y) » a dû vous écrire qu'il y avoit ſur le » rempart, vingt pauvres qui mouroient » de faim & de froid, & qui attendoient » le liard que vous leur donniez. C'eſt » un échantillon de notre petit babil..... » & ſi vous entendiez le reſte, il vous » amuſeroit comme cela ».

Voici ma réponſe à ce terrible argument dont Diderot paroiſſoit ſi fier.

« Je crois avoir répondu au *Lettré*, c'eſt- » à-dire, au fermier-général, que je ne » plaignois pas les pauvres qu'il avoit ap- » perçus ſur le rempart en attendant mon » liard; qu'apparemment il les en avoit » amplement dédommagés; que je l'éta- » bliſſois mon ſubſtitut : que les pauvres » de Paris n'auroient pas à ſe plaindre de » cet échange; que je n'en trouverois pas » aiſément un auſſi bon pour ceux de » Montmorenci qui en avoient beaucoup » plus de beſoin. Il y a ici un bon vieillard » reſpectable qui, après avoir paſſé ſa vie » à travailler, ne le pouvant plus, meurt » de faim ſur ſes vieux jours. Ma conſ- » cience eſt plus contente des deux ſols

» que

» que je lui donne tous les lundis, que » de cent liards que j'aurois diſtribués à » tous les gueux du rempart. Vous êtes » plaiſans, vous autres philoſophes, » quand vous regardez tous les habitans » des villes comme les ſeuls hommes aux» quels vos devoirs vous lient. C'eſt à la » campagne qu'on apprend à aimer & » ſervir l'humanité; on n'apprend qu'à la » mépriſer dans les villes ».

Tels étoient les ſinguliers ſcrupules ſur leſquels un homme d'eſprit avoit l'imbécilité de me faire ſérieuſement un crime de mon éloignement de Paris, & prétendoit me prouver par mon propre exemple, qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale ſans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtiſe de lui répondre, & de me fâcher, au lieu de lui rire au nez pour toute réponſe. Cependant les déciſions de Mde. D'.....y & les clameurs de la cotterie H.......e avoient tellement faſciné les eſprits en ſa faveur, que je paſſois généralement pour avoir tort dans cette affaire, & que Mde. d'H....... elle-même, grande enthouſiaſte de Dide-

rot, voulut que j'allaſſe le voir à Paris, & que je fiſſe toutes les avances d'un raccommodement, qui, tout ſincère & entier qu'il fut de ma part, ſe trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux ſur mon cœur dont elle ſe ſervit, fut qu'en ce moment Diderot étoit malheureux. Outre l'orage excité contre l'Encyclopédie, il en eſſuyoit alors un très-violent au ſujet de ſa piece, que, malgré la petite hiſtoire qu'il avoit miſe à la tête, on l'accuſoit d'avoir priſe en entier de Goldoni. Diderot, plus ſenſible encore aux critiques que Voltaire, en étoit alors accablé. Mde. de Grafigny avoit même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à cette occaſion. Je trouvai qu'il y avoit de la juſtice & de la généroſité de prouver publiquement le contraire, & j'allai paſſer deux jours, non-ſeulement avec lui, mais chez lui. Ce fut, depuis mon établiſſement à l'Hermitage, mon ſecond voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre Gauffecourt, qui eut une attaque d'apoplexie dont il n'a jamais été bien remis, & durant

laquelle je ne quittai pas ſon chevet qu'il ne fût hors d'affaire.

Diderot me reçut bien. Que l'embraſſement d'un ami peut effacer de torts! Quel reſſentiment peut après cela reſter dans le cœur? Nous eûmes peu d'explications. Il n'en eſt pas beſoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une choſe à faire, ſavoir, de les oublier. Il n'y avoit point eu de procédés ſouterrains, du moins qui fuſſent à ma connoiſſance : ce n'étoit pas comme avec Mde D'..... y. Il me montra le plan du Père de famille. Voilà, lui dis-je, la meilleure défenſe du Fils naturel. Gardez le ſilence, travaillez cette pièce avec ſoin, & puis jetez-la tout d'un coup au nez de vos ennemis pour toute réponſe. Il le fit & s'en trouva bien. Il y avoit près de ſix mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la Julie, pour m'en dire ſon avis. Il ne les avoit pas encore lues. Nous en lûmes un cahier enſemble. Il trouva tout cela *feuillet*, ce fut ſon terme; c'eſt à-dire, chargé de paroles & redondant. Je l'avois déjà bien ſenti moi-même : mais c'étoit le bavar-

dage de la fièvre; je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne sont pas comme cela. La quatrième sur-tout, & la sixième sont des chef-d'œuvres de diction.

Le second jour de mon arrivée, il voulut absolument me mener souper chez M. d'H.....k. Nous étions loin de compte; car je voulois même rompre l'accord du manuscrit de chymie, dont je m'indignois d'avoir l'obligation à cet homme-là. Diderot l'emporta sur tout. Il me jura que M. d'H.....k m'aimoit de tout son cœur, qu'il falloit lui pardonner un ton qu'il prenoit avec tout le monde, & dont ses amis avoient plus à souffrir que personne. Il me représenta que refuser le produit de ce manuscrit, après l'avoir accepté deux ans auparavant, étoit un affront au donateur, qu'il n'avoit pas mérité, & que ce refus pourroit même être mésinterprêté, comme un secret reproche d'avoir attendu si long-temps d'en conclure le marché. Je vois d'H.....k tous les jours, ajouta-t-il; je connois mieux que vous l'état de son ame. Si vous n'aviez pas lieu d'en être

content, croyez-vous votre ami capable de vous conſeiller une baſſeſſe? Bref, avec ma foibleſſe ordinaire je me laiſſai ſubjuguer, & nous allâmes ſouper chez le baron qui me reçut à ſon ordinaire. Mais ſa femme me reçut froidement, & preſque malhonnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avois cru ſentir dès long-temps auparavant que depuis que G.... fréquentoit la maiſon d'A..e, on ne m'y voyoit plus d'auſſi bon œil.

Tandis que j'étois à Paris, St. L.....t y arriva de l'armée. Comme je n'en ſavois rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la C.......e, & enſuite à l'Hermitage où il vint avec Mde. d'H....... me demander à dîner. On peut juger ſi je les reçus avec plaiſir! Mais j'en pris bien plus encore à voir leur bonne intelligence. Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étois heureux moi-même, & je puis jurer que durant toute ma folle paſſion, mais ſurtout en ce moment, quand j'aurois pu lui ôter Mde. d'H....... je ne l'aurois pas

voulu faire, & je n'en aurois pas même été tenté. Je la trouvois ſi aimable, aimant St L.... t, que je m'imaginois à peine qu'elle eût pu l'être autant en m'aimant moi-même, & ſans vouloir troubler leur union. Tout ce que j'ai le plus véritablement déſiré d'elle, dans mon délire, étoit qu'elle ſe laiſsât aimer. Enfin de quelque violente paſſion que j'aie brûlé pour elle, je trouvois auſſi doux d'être le confident que l'objet de ſes amours, & je n'ai jamais un moment regardé ſon amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit pas encore là de l'amour : ſoit, mais c'étoit donc plus.

Pour St L....t, il ſe conduiſit en honnête homme & judicieux : comme j'étois le ſeul coupable, je fus auſſi le ſeul puni & même avec indulgence. Il me traita durement, mais amicalement, & je vis que j'avois perdu quelque choſe dans ſon eſtime, mais rien dans ſon amitié. Je m'en conſolai, ſachant que l'une me ſeroit bien plus facile à recouvrer que l'autre, & qu'il étoit trop ſenſé pour confondre une foibleſſe involontaire & paſ-

ſagère avec un vice de caractère S'il y avoit de ma faute dans tout ce qui s'étoit paſſé, il y en avoit bien peu. Etoit-ce moi qui avois recherché ſa maîtreſſe ? N'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée ? N'étoit ce pas elle qui m'avoit cherché ? Pouvois je éviter de la recevoir ? Que pouvois-je faire ? Eux ſeuls avoient fait le mal, & c'étoit moi qui l'avois ſouffert. A ma place il en eût fait autant que moi, peut-être pis : car enfin quelque fidelle, quelque eſtimable que fut Mde. d'H......, elle étoit femme ; il étoit abſent ; les occaſions étoient fréquentes ; les tentations étoient vives, & il lui eût été bien difficile de ſe défendre toujours avec le même ſuccès contre un homme plus entreprenant. C'étoit aſſurément beaucoup pour elle & pour moi dans une pareille ſituation, d'avoir pu poſer des limites que nous ne nous ſoyons jamais permis de paſſer.

Quoique je me rendiſſe au fond de mon cœur un témoignage aſſez honorable, tant d'apparences étoient contre moi, que l'invincible honte qui me domina toujours me donnoit devant lui

tout l'air d'un coupable, & il en abusoit pour m'humilier. Un seul trait peindra cette position réciproque. Je lui lisois après le dîner la lettre que j'avois écrite l'année précédente à Voltaire, & dont lui St. L.....t avoit entendu parler. Il s'endormit durant la lecture, & moi jadis si fier, aujourd'hui si sot, je n'osai jamais interrompre ma lecture, & continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités, & telles étoient ses vengeances; mais sa générosité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai Mde. d'H....... fort changée à mon égard. J'en fus surpris comme si je n'avois pas dû m'y attendre; j'en fus touché plus que je n'aurois dû l'être, & cela me fit beaucoup de mal. Il sembloit que tout ce dont j'attendois ma guérison ne fît qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt brisé qu'arraché.

J'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre, & à ne rien épargner pour changer ma folle passion en une amitié pure & durable. J'avois fait pour cela les plus

beaux projets du monde, pour l'exécution desquels j'avois besoin du concours de Mde. d'H...... Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée, je sentis qu'elle avoit cessé de se plaire avec moi, & je vis clairement qu'il s'étoit passé quelque chose qu'elle ne vouloit pas me dire, & que je n'ai jamais su. Ce changement dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ses lettres, je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment.

Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devoit si bien connoître. Ellè me rendit justice; mais ce ne fut pas sur le champ: je compris que l'examen du paquet, que je lui avois rendu, lui avoit fait sentir son tort: je vis même qu'elle se le reprochoit, & cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brûlées; j'en osai douter à mon tour, & j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareil-

les lettres. On a trouvé brûlantes celles de la Julie. Eh Dieu ! qu'auroit-on donc dit de celles-là ? Non, non, jamais celle qui peut inſpirer une pareille paſſion n'aura le courage d'en brûler les preuves. Mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abuſé : je ne l'en crois pas capable, & de plus, j'y avois mis bon ordre. La ſotte, mais vive crainte d'être perſifflé, m'avoit fait commencer cette correſpondance ſur un ton qui mit mes lettres à l'abri des communications. Je portai juſqu'à la tutoyer, la familiarité que j'y pris dans mon ivreſſe : mais quel tutoiement ! elle n'en devoit ſûrement pas être offenſée. Cependant elle s'en plaignit pluſieurs fois, mais ſans ſuccès : ſes plaintes ne faiſoient que réveiller mes craintes, & d'ailleurs, je ne pouvois me réſoudre à rétrograder. Si ces lettres ſont encore en être, & qu'un jour elles ſoient vues, on connoîtra comment j'ai aimé.

La douleur que me cauſa le refroidiſſement de Mde. d'H......., & la certitude de ne l'avoir pas mérité, me firent prendre le ſingulier parti de m'en plain-

dre à S. L......t même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce sujet, je me jetai dans les distractions que j'aurois dû chercher plutôt. Il y eut des fêtes à la C.......e pour lesquelles je fis de la musique. Le plaisir de me faire honneur auprès de Mde. d'H....... d'un talent qu'elle aimoit, excita ma verve, & un autre objet contribuoit encore à l'animer, savoir; le désir de montrer que l'Auteur du Devin du village savoit la musique; car je m'appercevois depuis long-temps que quelqu'un travailloit en secret à rendre cela douteux, du moins quant à la composition. Mon début à Paris, les épreuves où j'y avois été mis à diverses fois, tant chez M. D.. .n que chez M. de la Poplinière; quantité de musique que j'y avois composée pendant quatorze ans au milieu des plus célèbres artistes, & sous leurs yeux. Enfin l'opéra des Muses galantes, celui même du Devin, un motet que j'avois fait pour Mlle. Fel, & qu'elle avoit chanté au concert spirituel; tant de conférences que j'avois eues sur ce bel art avec les plus grands maîtres, tout sembloit devoir

prévenir ou diſſiper un pareil doute. Il exiſtoit, cependant, même à la C.......e, & je voyois que M. D'.....y n'en étoit pas exempt. Sans paroître m'appercevoir de cela, je me chargeai de lui compoſer un motet pour la dédicace de la chapelle de la C.......e, & je le priai de me fournir des paroles de ſon choix. Il chargea De Linant, le gouverneur de ſon fils, de les faire. De Linant arrangea des paroles convenables au ſujet, & huit jours après qu'elles m'eurent été données, le motet fut achevé. Pour cette fois, le dépit fut mon Apollon, & jamais muſique plus étoffée ne ſortit de mes mains. Les paroles commencent par ces mots: *Ecce ſedes hic tonantis*. (J'ai appris depuis que ces paroles étoient de Santeuil, & que M. De Linant ſe les étoit doucement appropriées). La pompe du début répond aux paroles, & toute la ſuite du motet eſt d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avois travaillé en grand orcheſtre. D'.....y raſſemba les meilleurs ſymphoniſtes. Mde. Bruna, chanteuſe Italienne, chanta le motet, & fut bien accompagnée. Le motet eut un

ſi grand ſuccès qu'on l'a donné dans la ſuite au concert ſpirituel, où, malgré les ſourdes cabales & l'indigne exécution, il a eu deux fois les mêmes applaudiſſemens. Je donnai, pour la fete de M. D'.....y, l'idée d'une eſpèce de pièce, moitié drame, moitié pantomime, que Mde. D'.....y compoſa, & dont je fis encore la muſique. G...., en arrivant, entendit parler de mes ſuccès harmoniques. Une heure après on n'en parla plus: mais du moins on ne mit plus en queſtion, que je ſache, ſi je ſavois la compoſition.

A peine G.... fut-il à la C.......e, où déja je ne me plaiſois pas trop, qu'il acheva de m'en rendre le ſéjour inſupportable par des airs que je ne vis jamais à perſonne, & dont je n'avois pas même l'idée. La veille de ſon arrivée, on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois, contigue à celle de Mde. D'.....y; on la prépara pour M. G...., & on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à Mde. D'.....y, comment les nouveaux venus déplacent les anciens. Elle parut embar-

raffée. J'en compris mieux la raifon dès le même foir, en apprenant qu'il y avoit entre fa chambre & celle que je quittois une porte mafquée de communication, qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec G..... n'étoit ignoré de perfonne, ni chez elle, ni dans le public, pas même de fon mari : cependant, loin d'en convenir avec moi, confident de fecrets qui lui importoient beaucoup davantage, & dont elle étoit bien sûre, elle s'en défendit toujours très-fortement. Je compris que cette réferve venoit de G...., qui, dépofitaire de tous mes fecrets, ne vouloit pas que je le fuffe d'aucun des fiens.

Quelque prévention que mes anciens fentimens qui n'étoient pas éteints, & le mérite réel de cet homme-là me donnaffent en fa faveur, elle ne put tenir contre les foins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de Tuffière ; à peine daigna-t-il me rendre le falut ; il ne m'adreffa pas une feule fois la parole, & me corrigea bientôt de la lui adreffer, en ne me répondant point du tout. Il paffoit par-tout le premier,

prenoit par-tout la première place, ſans jamais faire aucune attention à moi. Paſſe pour cela, s'il n'y eut pas mis une affectation choquante : mais on en jugera par un ſeul trait pris entre mille. Un ſoir Mde. D'.....y ſe trouvant un peu incommodée, dit qu'on lui portât un morceau dans ſa chambre, & elle monta pour ſouper au coin de ſon feu. Elle me propoſa de monter avec elle ; je le fis. G.... vint enſuite. La petite table étoit déjà miſe, il n'y avoit que deux couverts. On ſert : Mde. D'.....y prend ſa place à l'un des coins du feu. M. G..... prend un fauteuil, s'établit à l'autre coin, tire la petite table entr'eux deux, déplie ſa ſerviette, & ſe met en devoir de manger ſans me dire un ſeul mot. Mde. D'.....y rougit, & pour l'engager à réparer ſa groſſiéreté, m'offre ſa propre place. Il ne dit rien, ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu, je pris le parti de me promener par la chambre, en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laiſſa ſouper au bout de la table, loin du feu, ſans me faire la moindre honnêteté, à moi incommodé, ſon aîné, ſon ancien

dans la maiſon, qui l'y avois introduit, & à qui même comme favori de la Dame, il eût dû faire les honneurs. Toutes ſes manières avec moi répondoient fort bien à cet échantillon Il ne me traitoit pas préciſément comme ſon inférieur; il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là le G...., qui chez le P..... de S... G.... ſe tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profondſilence, & cette morgue inſultante avec la tendre amitié qu'il ſe vantoit d'avoir pour moi, près de tous ceux qu'il ſavoit en avoir eux-mêmes. Il eſt vrai qu'il ne la témoignoit guères que pour me plaindre de ma fortune, dont je ne me plaignois point, pour compâtir à mon triſte ſort dont j'étois content, & pour ſe lamenter de me voir me refuſer durement aux ſoins bienfaiſans qu'il diſoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faiſoit admirer ſa tendre généroſité, blâmer mon ingrate miſantropie, & qu'il accoutumoit inſenſiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui, & un malheureux tel que moi, que des liai-

ſons de bienfaits d'une part & d'obligations de l'autre, ſans y ſuppoſer, même dans les poſſibles, une amitié d'égal à égal. Pour moi j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent, il ne m'en prêta jamais; je l'avois gardé dans ſa maladie, à peine me venoit-il voir dans les miennes; je lui avois donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun des ſiens; je l'avois prôné de tout mon pouvoir: & lui, s'il m'a proné c'eſt moins publiquement, & c'eſt d'une autre manière. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun ſervice d'aucune eſpèce. Comment étoit-il donc mon Mécène? Comment étois-je ſon protégé? Cela me paſſoit, & me paſſe encore.

Il eſt vrai que du plus au moins, il étoit arrogant avec tout le monde, mais avec perſonne auſſi brutalement qu'avec moi. Je me ſouviens qu'une fois St L.....t faillit à lui jeter ſon aſſiette à la tête ſur une eſpèce de démenti qu'il lui donna en pleine table, en lui diſant groſſièrement: *cela n'eſt pas vrai.* A ſon ton naturellement tranchant, il ajouta la ſuffi-

ſance d'un parvenu, & devint même ridicule à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit ſéduit au point de ſe donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins ſenſés d'entr'eux. Il n'appeloit jamais ſon laquais que par *Eh !* comme ſi, ſur le nombre de ſes gens, Monſeigneur n'eut pas ſu lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des commiſſions il lui jettoit l'argent par terre au lieu de le lui donner dans la main. Enfin oubliant tout-à-fait qu'il étoit homme, il le traitoit avec un mépris ſi choquant, avec un dédain ſi dur en toute choſe, que ce pauvre garçon, qui étoit un fort bon ſujet que Mde. D'.....y lui avoit donné, quitta ſon ſervice ſans autre grief que l'impoſſibilité d'endurer de pareils traitemens : c'étoit le la Fleur de ce nouveau Glorieux.

Tout cela n'étoit que des ridicules, mais bien antipathiques à mon caractère. Ils achevèrent de me rendre ſuſpect le ſien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon, pût conſerver un cœur bien placé. Il ne ſe piquoit de rien tant que de ſenſibilité

d'ame & d'énergie de ſentiment. Comment cela s'accordoit-il avec des défauts qui ſont propres aux petites ames ? Comment les vifs & continuels élans que fait hors de lui-même un cœur ſenſible peuvent-ils le laiſſer s'occuper ſans ceſſe de tant de petits ſoins pour ſa petite perſonne ? Eh mon Dieu ! celui qui ſent embrâſer ſon cœur de ce feu céleſte, cherche à l'exhaler, & veut montrer le dedans. Il voudroit mettre ſon cœur ſur ſon viſage ; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le ſommaire de ſa morale, que Mde D'.....y m'avoit dit, & qu'elle avoit adopté. Ce ſommaire conſiſtoit en un ſeul article ; ſavoir que l'unique devoir de l'homme eſt de ſuivre en tout les penchans de ſon cœur. Cette morale, quand je l'appris, me donna terriblement à penſer, quoique je ne la priſſe alors que pour un jeu d'eſprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la règle de ſa conduite, & je n'en eus que trop dans la ſuite la preuve à mes dépens. C'eſt la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappelai les fréquens avis qu'on m'avoit donnés, il y avoit plusieurs années, que cet homme étoit faux, qu'il jouoit le sentiment, & sur-tout qu'il ne m'aimoit pas. Je me souvins de plusieurs petites anecdotes que m'avoient là-dessus racontées M. de F.......l & Mde. de C.........x, qui ne l'estimoient ni l'un ni l'autre, & qui devoient le connoître, puisque Mde. de C..........x étoit fille de Mde. de R...........t, intime amie du feu comte de F....e, & que M. de F.......l, très-lié alors avec le vicomte de P......c, avoit beaucoup vécu au palais royal, précisément quand G.... commençoit à s'y introduire. Tout Paris fut instruit de son désespoir après la mort du comte de F....e. Il s'agissoit de soutenir la réputation qu'il s'étoit donnée après les rigueurs de Mlle. Fel, & dont j'aurois vu la forfanterie mieux que personne, si j'eusse alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries, où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins il alloit dans le jardin pleurer à son aise, tenant sur ses yeux son mouchoir bai-

gné de larmes, tant qu'il étoit en vue de l'hôtel, mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne ſongeoit pas, le virent mettre à l'inſtant le mouchoir dans ſa poche, & tirer un livre. Cette obſervation qu'on répéta fut bientôt publique dans tout Paris, & preſqu'auſſitôt oubliée. Je l'avois oubliée moi-même; un fait qui me regardoit ſervit à me la rappeler. J'étois à l'extrémité dans mon lit, rue de Grenelle : il étoit à la campagne, il vint un matin me voir tout eſſoufflé, disant qu'il venoit d'arriver à l'inſtant même ; je ſus un moment après qu'il étoit arrivé de la veille, & qu'on l'avoit vu au ſpectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette eſpece ; mais une obſervation que je fus ſurpris de faire ſi tard, me frappa plus que tout cela. J'avois donné à G.... tous mes amis ſans exception ; ils étoient tous devenus les ſiens. Je pouvois ſi peu me ſéparer de lui, que j'aurois à peine voulu me conſerver l'entrée d'une maiſon où il ne l'auroit pas eue. Il n'y eut que Mde. de Créqui qui refuſa de l'admettre, &

qu'auſſi je ceſſai preſque de voir depuis ce temps-là. G...., de ſon côté, ſe fit d'autres amis, tant de ſon eſtoc que de celui du comte de F....e. De tous ces amis-là, jamais un ſeul n'eſt devenu le mien : jamais il ne m'a dit un mot pour m'engager de faire au moins leur connoiſſance, & de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un ſeul ne m'a marqué la moindre bienveillance, pas même le comte de F....e, chez lequel il demeuroit, & avec lequel il m'eut par conſéquent été très-agréable de former quelque liaiſon, ni le comte de S.......g ſon parent, avec lequel G.... étoit encore plus familier.

Voici plus : mes propres amis dont je fis les ſiens, & qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoiſſance, changèrent ſenſiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des ſiens, je lui ai donné tous les miens, & il a fini par me les tous ôter. Si ce ſont-là des effets de l'amitié, quels feront donc ceux de la haine?

Diderot même au commencement,

m'avertit plusieurs fois que G.... , à qui je donnois tant de confiance, n'étoit pas mon ami. Dans la suite il changea de langage, quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La manière dont j'avois disposé de mes enfans n'avoit besoin du concours de personne J'en instruisis cependant mes amis, uniquement pour les en instruire, pour ne pas paroître à leurs yeux meilleur que je n'étois. Ces amis étoient au nombre de trois : Diderot, G...., Mde. D'.....y. Duclos, le plus digne de ma confidence, fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la fut cependant : par qui ? Je l'ignore. Il n'est guère probable que cette infidélité soit venue de Mde. D'....y, qui savoit qu'en l'imitant, si j'en eusse été capable, j'avois de quoi m'en venger cruellement. Restent G.... & Diderot, alors si unis en tant de choses, surtout contre moi, qu'il est plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parierois que Duclos, à qui je n'ai pas dit mon secret, & qui, par conséquent, en étoit le maître, est le seul qui me l'ait gardé.

G.... & Diderot, dans leur projet de m'ôter les gouverneuſes, avoient fait effort pour le faire entrer dans leurs vues : il s'y refuſa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la ſuite que j'appris de lui tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux à cet égard ; mais j'en appris dès-lors aſſez par Thérèſe pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque deſſein ſecret, & qu'on vouloit diſpoſer de moi, ſinon contre mon gré, du moins à mon inſçu, ou bien qu'on vouloit faire ſervir ces deux perſonnes d'inſtrument à quelque deſſein caché. Tout cela n'étoit aſſurément pas de la droiture. L'oppoſition de Duclos le prouve ſans replique. Croira qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit auſſi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs & fréquens entretiens avec Mde. le Vaſſeur depuis pluſieurs années, avoient changé ſenſiblement cette femme à mon égard, & ce changement ne m'étoit aſſurément pas favorable. De quoi traitoient-ils donc dans ces ſinguliers tête-à-têtes ? Pourquoi ce profond myſtère ? La converſation de cette vieille femme étoit-elle

donc

donc aſſez agréable pour la prendre ainſi en bonne fortune, & aſſez importante pour en faire un ſi grand ſecret? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duroient, ils m'avoient paru riſibles : en y repenſant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eut été juſqu'à l'inquiétude, ſi j'avois ſu dès-lors ce que cette femme me préparoit.

Malgré le prétendu zèle pour moi dont G.... ſe targuoit au-dehors, & difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même, il ne me revenoit rien de lui d'aucun côté qui fût à mon avantage, & la commiſération qu'il feignoit d'avoir pour moi, tendoit bien moins à me ſervir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même, autant qu'il étoit en lui, la reſſource du métier que je m'étois choiſi, en me décriant comme un mauvais copiſte, & je conviens qu'il diſoit en cela la vérité; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaiſanterie, en ſe ſervant d'un autre copiſte, & en ne me laiſſant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ô-

ter. On eût dit que son projet étoit de me faire dépendre de lui & de son crédit pour ma subsistance, & d'en tarir la source jusqu'à ce que j'en fusse réduit-là.

Tout cela résumé, ma raison fit taire mon ancienne prévention qui parloit encore. Je jugeai son caractère au moins très-suspect, & quant à son amitié, je la décidai fausse. Puis, résolu de ne le plus voir, j'en avertis Mde. D'.....y, appuyant ma résolution de plusieurs faits sans réplique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette résolution, sans savoir trop que dire aux raisons sur lesquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui; mais le lendemain, au lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très-adroite, qu'ils avoient minutée ensemble, & par laquelle, sans entrer dans aucun détail des faits, elle le justifioit par son caractère concentré, & me faisant un crime de l'avoir soupçonné de perfidie envers son ami, m'exhortoit à me raccommoder avec lui. Cette lettre m'ébranla. Dans une conversation que nous eûmes ensuite, & où je la trou-

vai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois, j'achevai de me laiſſer vaincre, je vins à croire que je pouvois avoir mal jugé; qu'en ce cas, j'avois réellement envers un ami des torts graves que je devois réparer. Bref, comme j'avois déjà fait pluſieurs fois avec Diderot, avec le Baron d'H.....k, moitié gré, moitié foibleſſe, je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger, j'allai chez M. G.... comme un autre George Dandin, lui faire excuſe des offenſes qu'il m'avoit faites; toujours dans cette fauſſe perſuaſion qui m'a fait faire en ma vie mille baſſeſſes auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne déſarme à force de douceur & de bons procédés; au lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impoſſibilité de trouver ſur quoi la fonder, & le ſentiment de leur propre injuſtice n'eſt qu'un grief de plus contre celui qui en eſt l'objet. J'ai, ſans ſortir de ma propre hiſtoire, une preuve bien forte de cette maxime dans G.... & dans T.:....., devenus mes deux plus implacables ennemis par goût, par plaiſir, par fan-

taiſie, ſans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune eſpèce que j'aie eu j'amais avec aucun des deux (*), & dont la rage s'accroît de jour en jour comme celle des tigres par la facilité qu'ils trouvent à l'aſſouvir.

Je m'attendois que confus de ma condeſcendance & de mes avances, G.... me recevroit les bras ouverts avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur Romain, avec une morgue que je n'avois jamais vue à perſonne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand dans l'embarras d'un rôle ſi peu fait pour moi, j'eus rempli en peu de mots & d'un air timide l'objet qui m'amenoit près de lui; avant de me recevoir en grâce, il prononça avec beaucoup de majeſté une longue harangue qu'il avoit préparée, & qui contenoit la nombreuſe énumération de ſes rares ver-

(*) Je n'ai donné dans la ſuite au dernier le ſurnom de J....... que long-temps après ſon inimitié déclarée & les ſanglantes perſécutions qu'il m'a ſuſcitées à Geneve & ailleurs. J'ai même bientôt ſupprimé ce nom quand je me ſuis vu tout-à-fait ſa victime. Les baſſes vengeances ſont indignes de mon cœur, & la haine n'y prend jamais pied.

tus, & ſur-tout dans l'amitié. Il appuya long-temps ſur une choſe qui d'abord me frappa beaucoup ; c'eſt qu'on lui voyoit toujours conſerver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit, je me diſois tout bas qu'il ſeroit bien cruel pour moi de faire ſeul exception à cette règle. Il y revint ſi ſouvent & avec tant d'affectation, qu'il me fit penſer que s'il ne ſuivoit en cela que les ſentimens de ſon cœur, il ſeroit moins frappé de cette maxime, & qu'il s'en faiſoit un art utile à ſes vues dans les moyens de parvenir. Juſqu'alors j'avois été dans le même cas, j'avois conſervé toujours tous mes amis, depuis ma plus tendre enfance, je n'en avois pas perdu un ſeul, ſi ce n'eſt par la mort, & cependant je n'en avois pas fait juſqu'alors la réflexion ; ce n'étoit pas une maxime que je me fuſſe preſcrite. Puiſque c'étoit un avantage alors commun à l'un & à l'autre, pourquoi donc s'en targuoit-il par préférence, ſi ce n'eſt qu'il ſongeoit d'avance à me l'ôter ? Il s'attacha enſuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnoient

ſur moi. Je connoiſſois auſſi bien que lui cette préférence ; la queſtion étoit à quel titre il l'avoit obtenue ; ſi c'étoit à force de mérite ou d'adreſſe ; en s'élevant lui-même ou en cherchant à me rabaiſſer. Enfin, quand il eut mis à ſon gré entre lui & moi toute la diſtance qui pouvoit donner du prix à la grâce qu'il m'alloit faire, il m'accorda le baiſer de paix dans un léger embraſſement qui reſſembloit à l'accolade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues, j'étois ébahi, je ne ſavois que dire, je ne trouvois pas un mot. Toute cette ſcène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à ſon diſciple, en lui faiſant grâce du fouet. Je n'y penſe jamais ſans ſentir combien ſont trompeurs les jugemens fondés ſur l'apparence, auxquels le vulgaire donne tant de poids, & combien ſouvent l'audace & la fierté ſont du côté du coupable, la honte & l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés ; c'étoit toujours un ſoulagement pour mon cœur que toute querelle jette dans des angoiſſes

mortelles. On ſe doute bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ſes manières, elle m'ôta ſeulement le droit de m'en plaindre. Auſſi pris-je le parti d'endurer tout & de ne dire plus rien.

Fin du premier Volume.

